

BIBLIOTHÈQUE DE L'INITIATION ANTIQUE

PORPHYRE

L'ANTRE DES NYMPHES

Traduit du grec en français

Par **Joseph TRABUCCO**

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU LYCÉE DE BASTIA

SUIVI D'UN ESSAI SUR

LES GROTTE

**DANS LES CULTES MAGICO-RELIGIEUX
ET DANS LA SYMBOLIQUE PRIMITIVE**

Par **P. SAINTYVES**

PARIS

ÉMILE NOURRY, EDITEUR

62, RUE DES ÉCOLES, 62

1918

Tous droits réservés pour tous pays

P. SAINTYVES

- La Réforme intellectuelle du clergé et la liberté d'enseignement.** Paris, 1904, in-12 de xi-341 p. 3 fr. 50
- Les Vierges-mères et les Naissances miraculeuses.** (*Essais de mythologie comparée*). Paris, 1908, in-12 de 286 pages, presque épuisé 3 fr. 50
- Le Discernement du Miracle.** Le miracle et les quatre critiques : Critique historique, Critique scientifique, Critique philosophique, Théologie critique. Paris, 1909, in-8° de 360 p. 6 fr.
- Les Reliques et les Images légendaires.** Le miracle de Saint-Janvier et son explication scientifique. — Les reliques du Buddha. — Les images qui ouvrent et ferment les yeux. — Les reliques corporelles du Christ. — Talismans et reliques tombés du ciel. Paris, 1912, in-12 de 340 p. 3 fr. 50
- La Simulation du Merveilleux,** avec une préface du Dr Pierre Janet, professeur au Collège de France. I. *Les Maladies simulées* : Les sujets de la cour des Miracles, Mendiants et Mythomanes. II. *La Simulation du surnaturel* : Chez les Spiritistes, les Possédés, les Extatiques. III. *La Simulation des guérisons miraculeuses.* Le cas de Pierre de Rudder. Paris, 1912 in-12 de viii-388 p. 3 fr. 50
- La Guérison des verrues.** *De la magie médicale à la Psychothérapie.* Paris, 1913, in-8° de 90 p. 3 fr. 50
(Tirage limité à 350 exemplaires).
- La Force magique.** Du mana des Primitifs au dynamisme scientifique. Paris, E. Nourry, 1914, in-8° de 138 p. 4 fr.
(Tirage limité à 500 exemplaires).
- Les Responsabilités de l'Allemagne dans la Guerre de 1914.** Paris, in-12 de 552 p. 4 fr.
- Le Culte de la Croix dans le Bouddhisme, en Chine, au Nepal et au Thibet,** br. grand in-8° de 52 p. 2 fr. 50
(Tirée à 50 ex.)
- Les Saints Successeurs des Dieux.** (*Essais de Mythologie chrétienne*), Paris, 1907. Epuisé

(Published 1917. — Privilege of Copyright in the United States under the act approved, Bd Moret, 1905).

Tous droits réservés pour tous pays



L'ANTRE DES NYMPHES DE PORPHYRE

1. Ce qu'Homère veut faire entendre par l'ancre d'Ithaque qu'il décrit en ces vers :

*A la tête du port se dresse un olivier aux longues feuilles.
Tout à côté il y a un ancre agréable et sombre
Consacré aux Nymphes que l'on nomme Naïades,
Au dedans sont des cratères et des amphores
De pierre, où les abeilles construisent leurs rayons;
Il y a aussi de très longs métiers de pierre, sur lesquels
[les Nymphes
Tissent des toiles teintes de pourpre merveilleuses à voir;
Et encore coulent des eaux continuelles; et il y a deux
[entrées :
L'une, au nord, laisse descendre les hommes;
L'autre, au midi, plus divine, et par elle [tels.
Les hommes n'entrent pas, mais c'est la route des immor-*

2. Ce n'est pas dans les récits des historiens qu'Homère a pris ce qu'il raconte; les auteurs qui ont décrit l'île en sont la preuve; car aucun d'eux n'a fait mention de l'ancre, ainsi que le remarque Cronius. D'autre part, si l'ancre était

une fiction poétique, il serait invraisemblable qu'un poète ait espéré faire croire à l'aide d'une fable arbitraire et ourdie capricieusement qu'un mortel eût établi sur la terre d'Ithaque des routes pour les hommes et les dieux, ou qu'à défaut d'un mortel, la nature eût tracé un chemin par où descendraient tous les hommes et un autre par où monteraient tous les dieux. Car le monde entier est plein d'hommes et de dieux et nous ne sommes pas près de nous laisser persuader que dans l'ancre d'Ithaque les hommes descendent et les dieux montent.

3. Ayant fait ces remarques Cronius dit que non seulement pour les sages mais aussi pour la foule, il est bien évident que le poète s'exprime dans ces vers d'une façon allégorique et figurée, ce qui nous oblige à rechercher quelle est la porte des hommes et la porte des dieux et ce que signifie cet ancre dit l'Ancre des Nymphes avec sa double entrée, cet ancre à la fois agréable et sombre, tandis que ce qui est sombre n'est d'ordinaire aucunement agréable mais plutôt effrayant. Pourquoi en outre Homère ne dit-il pas simplement : dédié aux Nymphes, mais par une attribution très précise, à celles que l'on nomme Naïades ? Que signifient les cratères et les amphores où l'on ne dit pas qu'aucun breuvage soit versé, mais

où les abeilles construisent leurs rayons comme dans des ruches ? Puis ce sont les métiers très longs placés pour les Nymphes ; mais pourquoi ne sont-ils pas faits de bois ou d'une autre matière, mais de pierre comme les amphores et les cratères ? Cela il est vrai est moins obscur que le reste ; mais sur des métiers de pierre les Nymphes tissent des toiles teintes de pourpre, ce qui n'est pas merveilleux seulement à voir, mais encore à entendre. Comment croire en effet que des déesses tissent des vêtements teints de pourpre dans un antre obscur sur des métiers de pierre, surtout lorsqu'on lit qu'on peut voir ces étoffes tissées par les déesses et la pourpre dont elles sont teintes. Ajoutez ce trait étonnant que l'antre a une double entrée, l'une pour la descente des hommes, l'autre pour l'ascension des dieux, et que l'entrée des hommes est tournée vers le nord et l'entrée des dieux vers le midi. La difficulté n'est pas petite de comprendre pour quelle raison Homère a assigné le nord aux hommes et le midi aux dieux et pourquoi il ne s'est pas plutôt servi du levant et du couchant ; car dans presque tous les temples les statues et les portes sont orientées au levant et ceux qui y pénètrent regardent le couchant, lorsque, face aux statues, ils apportent aux dieux leurs prières et leurs soins.

4. Le récit d'Homère étant rempli de telles obscurités, il n'y faut pas voir une fable capricieusement imaginée pour divertir l'esprit et il ne contient pas davantage la description d'un lieu réel, mais c'est bien une allégorie du poète qui a placé mystiquement aussi un olivier près de la grotte. Découvrir et expliquer le sens de tous les traits allégoriques du récit parut une tâche malaisée aux anciens et à nous aussi qui après eux tentons l'interprétation. Aussi semble-t-il que ceux-là négligent la vérité géographique qui considèrent comme une pure fiction du poète l'ancre et tout ce qui en est raconté. Les géographes les meilleurs et les plus exacts pensent autrement : Artémidore d'Ephèse écrit dans le cinquième livre de son œuvre divisée en onze livres : « *En allant de Panorme, port de Céphalonie, vers le levant, à une distance de douze stades se trouve l'île d'Ithaque, longue de quatre-vingt-cinq stades, étroite et élevée; elle a un port appelé Phorkyn et sur le rivage, il y a un ancre consacré aux Nymphes où l'on rapporte que les Phéaciens laissèrent Ulysse.* » Ainsi tout n'aurait pas été inventé par Homère. Mais que son récit reproduise la réalité ou qu'il y ajoute quelques traits les mêmes questions subsistent pour celui qui recherche quel fut le dessein des hommes qui

consacrèrent l'antre ou du poète qui l'aurait imaginé : car les anciens ne consacèrent point de temples sans symboles mythiques et sur ce sujet Homère ne raconte rien au hasard. Plus on s'appliquera à montrer que tout ce qui se rapporte à l'antre n'a pas été imaginé par Homère et que l'antre avant le poète était déjà dédié aux dieux, plus ce lieu sacré apparaîtra plein de la sagesse antique. C'est pourquoi il vaut la peine et il est nécessaire d'en expliquer la consécration symbolique.

5. Les anciens consacraient avec raison les antres et les cavernes au monde pris dans sa totalité ou dans ses parties : c'était chez eux une croyance traditionnelle que la terre symbolise la matière dont le monde est fait ; c'est pourquoi certains ont pensé que là aussi par la terre il fallait entendre la matière. Par les antres les anciens signifiaient le monde composé de matière ; en effet, la plupart du temps les antres ont une existence spontanée, ils font corps avec la terre et sont pris dans une roche uniforme dont l'intérieur est creux et dont l'extérieur s'ouvre sur l'espace sans bornes de la terre. Le monde aussi est né spontanément, participant à la matière il est lié étroitement à celle-ci qui est désignée mystérieusement par la pierre et la roche parce qu'elle est

brute et qu'elle résiste à la détermination; et parce qu'elle est informe on la regardait comme infinie. Mais comme elle est fluide et n'a pas la forme qui détermine les choses et les rend visibles, on a pris justement l'abondance des eaux et l'humidité des antres, leurs ténèbres et, comme dit le poète, leur obscurité pour symbole de tout ce qui est dans le monde à cause de la matière.

6. C'est donc à cause de la matière que le monde est obscur et ténébreux; mais par la forme qui s'y ajoute et l'ordonne (c'est pour cela qu'on le nomme κόσμος) il devient beau et agréable. C'est avec raison que l'ancre est appelé agréable, il est tel au premier abord parce qu'il participe aux formes, puis obscur si l'on réfléchit à ses profondeurs et si on y pénètre en esprit. Ainsi l'extérieur en est superficiellement agréable et l'intérieur et les profondeurs en sont obscurs. Pareillement, les Perses dans la cérémonie d'initiation au mystère de la descente des âmes et de leur régression donnent le nom de caverne au lieu où s'accomplit l'initiation. Selon Euboulos, Zoroastre le premier, sur les montagnes voisines de la Perse consacra en l'honneur de Mithra, créateur et père de toutes choses, un ancre naturel, arrosé par des sources, couvert de fleurs et de feuillages. Cet ancre représentait la forme du monde créé par Mithra et les

choses qui y étaient disposées à des intervalles réguliers symbolisaient les éléments cosmiques et les climats. Après Zoroastre, l'usage persista d'accomplir les cérémonies de l'initiation dans des antres et des cavernes soit naturels soit creusés de main d'hommes. Car de même que l'on consacrait aux dieux olympiens des temples, des sanctuaires et des autels, des stèles aux dieux terrestres et aux héros, des fosses et des trous aux [dieux souterrains ; de même on dédiait au monde des antres et des cavernes ainsi qu'aux Nymphes à cause des eaux qui tombent goutte à goutte et jaillissent dans les antres et auxquelles président les Naiades, comme nous le dirons bientôt.

7. On ne considérait pas seulement l'ancre comme un symbole du monde sensible, ainsi que je viens de le dire, mais aussi de toutes les forces cachées de la nature ; car les antres sont obscurs et l'essence de ces forces est mystérieuse. Et de même que Saturne s'aménage un ancre dans l'Océan et y cache ses enfants, de même Cérès élève Proserpine dans un ancre parmi des Nymphes. On trouverait beaucoup d'autres exemples analogues en parcourant les écrits des théologiens.

8. Que les antres aient été dédiés aux Nymphes

et particulièrement aux Naiades qui habitent près des sources et qui tirent leur nom des eaux d'où elles prennent leur cours, c'est ce que montre l'hymne à Apollon, où il est dit :

*Pour toi les sources des eaux spirituelles
Coulent perpétuellement dans les antres,
Nourries par le souffle de la terre, pour les Oracles,
Divins de la Muse ; et sur la terre
Coulant de tous côtés
Elles offrent aux mortels de leurs douces eaux
Les continuelles effusions.*

S'inspirant, il me semble, de ces croyances, les Pythagoriciens et après eux Platon, appelèrent le monde un antre et une caverne. [Dans Empédocle les puissances conductrices des âmes disent :

Nous sommes arrivés dans l'antre caché.

Et dans Platon au livre VII de la République il est dit : « *Voici les hommes comme dans un souterrain et dans une demeure pareille à une caverne, avec une entrée largement ouverte du côté de la lumière dans toute la caverne* ». Alors l'interlocuteur disait : « *Tu te sers d'une comparaison absurde* ». L'autre ajoute : « *Il faut donc, mon cher Glaucus, que je l'accommode de tous points à ce que nous avons dit auparavant. La*

demeure que nous avons sous les yeux ressemble à une prison et le feu qui y brille a la puissance du soleil. »

9. Cela prouve que les théologiens ont pris les antres pour symbole du monde et des forces qu'il renferme,] mais, j'en ai fait la remarque, ils les ont pris aussi pour symbole de l'essence intelligible pour diverses raisons qui ne sont pas les mêmes ; car les antres figurent le monde sensible, parce qu'ils sont obscurs, rocheux et humides et que le monde, à cause de la matière dont il est composé, est réfractaire à la détermination et fluide. Mais ils symbolisent aussi le monde intelligible parce que l'essence est invisible, permanente et fixe. Pareillement, les forces particulières sont obscures pour les sens, surtout lorsqu'elles sont unies à la matière. Car c'est en considérant qu'ils sont naturels, sombres comme la nuit et creusés dans la pierre, que l'on a fait des antres des symboles, et point du tout en considération de leur forme ainsi que le croyaient certains ; tous les antres en effet ne sont pas sphériques comme l'antre d'Homère avec ses deux portes.

10. L'antre étant double ne représentait pas seulement l'essence intelligible, mais encore la nature sensible ; et celui dont il est question maintenant, parce qu'il contient des eaux intarissables, ne

symbolise pas l'essence intelligible mais l'essence unie à la matière. Pour cette raison il n'est pas consacré aux Nymphes Orestiades (des montagnes), ni aux Nymphes Acréennes (des sommets), mais aux Naïades qui tirent leur nom des sources. Nous nommons proprement Naïades, les Nymphes qui président aux forces des eaux, mais on appelait de ce nom toutes les âmes qui descendaient dans la génération. On pensait en effet que les âmes se tiennent auprès de l'eau visitée par le souffle divin; c'est ce que dit Numénius expliquant ainsi la parole du prophète : « *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux* ». Pour cette raison aussi les Egyptiens ne plaçaient pas tous les daimones sur un élément solide et stable, mais ils les situaient tous sur un navire, même le soleil et tous ceux en un mot qui doivent assister au vol, sur l'élément humide, des âmes qui descendent dans la génération. De là la parole d'Héraclite : « *Ce n'est pas mourir pour les âmes de devenir humides, c'est un bonheur, c'est un bonheur pour elles de tomber dans la génération* ». Et ailleurs il dit encore : « *Vivre pour elles c'est mourir et ce que nous appelons la mort c'est pour elles la vie.* » Aussi le poète appelle-t-il *δισπούς* c'est-à-dire frais, les hommes qui vivent dans le monde de la génération parce qu'ils ont des âmes

humides. En effet ces âmes aiment le sang et la semence humaine et l'eau sert d'aliment aux plantes.

11. Certains affirment que les habitants de l'air et du ciel se nourrissent des vapeurs émanées des sources et des fleuves, ainsi que d'autres exhalaisons. Les philosophes du Portique ont cru que le soleil tirait sa nourriture des exhalaisons de la mer; la lune, des vapeurs des sources et des fleuves et les astres de celles de la terre. Ainsi le soleil, la lune et les étoiles seraient des flambeaux spirituels issus de la mer, des eaux des fleuves et de la terre. Nécessairement donc, les âmes sont ou corporelles ou incorporelles et elles attirent les corps; et surtout celles qui doivent être unies au sang et à un corps humide ont du penchant pour le principe humide et s'incarnent chargées d'humidité. C'est pourquoi on évoque les âmes des morts avec des libations de bile et de sang et aussi que les âmes amies du corps attirant à elles le souffle humide le condensent comme un nuage. Car l'eau condensée en vapeur produit un nuage, et le souffle se condensant dans les âmes par l'excessive abondance d'humidité, ces âmes deviennent visibles. De ce nombre sont celles dont le souffle est souillé et qui apparaissent aux hommes sous la forme de spectres. Mais les âmes

pures se détournent de la génération. Aussi Héraclite : « *L'âme sèche est la plus sage.* » C'est pour cela aussi que le désir du coït rend le souffle mouillé et plus humide parce que l'âme qui incline à la génération attire la vapeur humide.

12. Les Naiades sont donc les âmes qui se portent vers la génération. Aussi, a-t-on coutume d'appeler : Nymphes les jeunes filles qui se marient, parce qu'elles s'unissent en vue de la génération, et de les baigner avec l'eau des fontaines, des ruisseaux et des sources qui ne tarissent pas. D'ailleurs pour les âmes parvenues à la perfection de leur nature et pour les daimones générateurs, le monde est sacré et agréable, bien que naturellement obscur et ténébreux ; ce qui a fait croire que ces âmes étaient aériennes et tiraient de l'air leur substance. Ainsi le sanctuaire qui devait leur convenir sur la terre c'était bien un antre agréable et obscur à l'image du monde, où comme dans un grand temple se tiennent les âmes. Aux Nymphes qui président aux eaux convient aussi un antre où coulent des eaux continues.

13. Il faut donc attribuer l'antre dont il est question aux âmes et, parmi les puissances plus particulières aux Nymphes. Celles-ci, parce qu'elles

veillent sur les sources ($\nu\alpha\mu\alpha$) et les fontaines ($\pi\eta\gamma\eta$), sont appelées Pégées et Naiades. Quels symboles divers avons-nous donc qui conviennent les uns aux âmes, les autres aux puissances des eaux, pour penser que l'ancre est consacré à la fois aux âmes et aux Nymphes ? Assurément les cratères et les amphores symbolisent les Nymphes Hydriades. Car les amphores et les cratères étant faits d'argile, c'est-à-dire de terre cuite, sont les symboles de Bacchus ; en effet, ils conviennent au présent du dieu de la vigne, puisque le fruit de la vigne est mûri par le feu du Ciel.

14. Mais les cratères et les amphores de pierre conviennent parfaitement aux Nymphes qui président aux eaux jaillies de la pierre. Quel symbole conviendrait mieux que les métiers aux âmes qui descendent dans la génération et la production des corps ? Voilà pourquoi le poète a osé dire que sur ces métiers les Nymphes :

Tissent des toiles teintées de pourpre admirable à voir.

Car c'est dans les os et autour des os que se forme la chair. Ils sont la pierre du corps des animaux à cause de leur extrême ressemblance avec la pierre. C'est pour cette raison qu'il est dit que les métiers sont faits de pierre et non d'une autre matière. Les toiles de pourpre seraient

par contre la chair faite de sang. Car les toisons de pourpre et la laine sont teintes avec le sang des animaux et la chair vient du sang et se fait avec lui. Et le corps est le vêtement de l'âme : spectacle merveilleux, soit qu'on en considère la composition ou l'union avec l'âme. Ainsi Proserpine qui veille sur tout ce qui naît d'une semence est représentée par Orphée tissant de la toile et les anciens comparaient le ciel à un péplos parce qu'il enveloppe les dieux célestes.

15. Mais pourquoi les amphores sont-elles pleines non d'eau mais de miel ? Car dit Homère,

Les abeilles construisent leurs rayons

Τιθαίβωσσειν, c'est manifestement τιθέναι et τήν βόσιν, ce qui veut dire déposer la nourriture ; or les abeilles mangent et boivent du miel. Les théologiens se sont servis du miel pour un grand nombre de symboles divers. Le miel, en effet possède des propriétés nombreuses ; il purifie et conserve, grâce à lui beaucoup de choses restent incorruptibles et des blessures anciennes sont guéries par lui, il est doux à goûter et fait des fleurs par les abeilles qui naissent parfois des bœufs. Aussi en versant sur les mains de ceux que l'on initie aux mystères léontiques, afin de les laver, du miel au lieu d'eau, on leur prescrit de

garder leurs mains pures de toute action fâcheuse, malfaisante et infâme, et parce que le feu purifie, on offre aux mystes ces effusions spéciales, l'eau étant écartée comme contrariant l'action du feu. Bien plus le miel purifie la langue de toute erreur.

16. Mais en offrant du miel au Perse gardien des récoltes on symbolise sa fonction de gardien. C'est pour cette raison que certains ont pris pour du miel le nectar et l'ambrosie que le poète fait couler goutte à goutte dans les narines des morts pour empêcher la décomposition. Car le miel est la nourriture des dieux. C'est pour cela encore qu'il appelle quelque part le nectar *roux*, sa couleur en effet est pareille à celle du miel. Mais nous examinerons ailleurs de plus près s'il faut entendre le miel dans le sens de nectar. Au reste, dans Orphée, Jupiter tend un piège à Saturne au moyen du miel : celui-ci gorgé de miel est pris d'ivresse et de vertige comme s'il avait bu du vin et s'endort ainsi que dans Platon, Poros après qu'il s'est gorgé de nectar. Car chez Orphée la nuit dit à Jupiter pour lui conseiller la ruse à l'aide du miel :

*Quand tu le verras sous les chênes à la cime chevelue
Ivre des œuvres des abeilles au bourdonnement sonore
Enchaîne-le.*

Telle est l'aventure de Saturne : il est lié et

châtré comme Uranus. Le poète théologien fait entendre par là que la volupté enchaîne les puissances divines et les fait tomber dans la génération et que celles-ci énervées perdent dans le plaisir une partie de leurs forces. Ainsi lorsque Uranus poussé par le désir du coït descend sur la terre il est châtré par Saturne. Pour les théologiens la douceur du miel qui allèche Saturne et le fait châtrer n'est pas autre chose que le plaisir du coït. Car Saturne le premier de ceux qui s'opposèrent à Uranus est aussi une sphère céleste ; et certaines forces descendent du ciel et des planètes ; mais Saturne recueille celles qui viennent du ciel et Jupiter celles qui viennent des planètes.

17. Le miel passant pour purifier, préserver de la corruption naturelle et exciter à la génération par l'attrait du plaisir est pris à juste titre pour symbole des Nymphes Hydriades parce que les eaux auxquelles président celles-ci sont incorruptibles, purificatrices et qu'elles aident à la génération. Car l'eau aide à la génération. Pour cette raison les abeilles construisent leurs rayons dans des cratères et des amphores. Les cratères symbolisent les sources (ainsi auprès de Mithra est placé un cratère en guise de source) et les amphores figurent les vases avec lesquels nous puisons l'eau des sources.

18. Les sources et les fontaines conviennent aux Nymphes Hydriades et particulièrement aux âmes-nymphes que les anciens appelaient proprement abeilles parce qu'elles sont ouvrières de plaisir. Aussi Sophocle a-t-il dit des âmes sans inexactitude :

L'essaim des morts bourdonne et monte.

Les anciens donnaient encore le nom d'abeilles aux prêtresses de Cérès en tant qu'elles étaient chargées d'initier aux mystères de la déesse souterraine et ils disaient Koré douce comme le miel. Ils appelaient aussi abeille la lune qui préside à la génération et d'un autre nom taureau ; car le signe du Taureau est le point d'exaltation de la lune ; et comme les abeilles naissent des bœufs, on nomme *Née des bœufs* les âmes qui vont vers la génération et *Voleur de bœufs* le dieu qui connaît les secrets de la génération.

On a fait aussi du miel le symbole de la mort (c'est pour cela qu'on offrait des libations de miel aux dieux souterrains) et du fiel le symbole de la vie, soit que l'on voulût signifier que la vie de l'âme périt par la volupté et renaît par l'amertume (de là vient qu'on offrait du fiel aux dieux), soit que l'on voulût faire entendre que la mort délivre de la douleur et que cette vie est pénible et amère.

19. Cependant on n'appelait pas indistinctement abeilles toutes les âmes qui vont vers la génération, mais celles-là seules qui devaient vivre selon la justice et retourner ensuite à leur lieu d'origine ayant accompli des œuvres agréables aux dieux. Car cet animal (l'abeille) aime à revenir à son point de départ et surtout il est juste et sobre : aussi appelle-t-on *sobres* les libations de miel. De plus les abeilles ne se posent pas sur les fèves ; celles-ci étaient regardées comme symbole de la génération rectiligne et rigide parce que presque seules de tout ce qui se sème, elles sont entièrement trouées et non interceptées par des membranes disposées entre les nœuds. Donc les rayons de miel et les abeilles étaient les symboles propres et communs aux Nymphes Hydriades et aux âmes qui, pareilles aux nouvelles mariées, ont pour but la génération.

20. Ainsi dans les temps très anciens avant l'invention des temples on consacrait aux dieux les antres et les cavernes. Jupiter en avait en Crète que les Curètes lui consacrèrent, la Lune et Pan Lycien en Arcadie, Bacchus à Naxos, et partout où l'on reconnaissait Mithra on se le conciliait en lui dédiant une caverne. Homère ne s'est pas contenté de dire que la grotte d'Ithaque avait deux portes, mais il a précisé que l'une était tournée

du côté du nord et l'autre plus divine du côté du midi et que l'on pensait descendre par la porte du nord ; mais il n'a pas indiqué si l'on pouvait descendre par la porte du midi, il dit seulement que

par celle-là

Les hommes n'entrent pas mais c'est la route des immortels.

21. Il nous faut donc maintenant rechercher ou le dessein de ceux qui consacrèrent l'antre si le poète décrit un lieu réel ou la signification mystérieuse du récit d'Homère si ce récit est imaginaire. L'antre était considéré comme l'image et le symbole du monde. Numénus et son ami Cronius disent qu'il y a dans le ciel deux points extrêmes, l'un dans la partie du ciel la plus méridionale est au tropique d'hiver ; l'autre dans la partie la plus septentrionale est au tropique d'été. Le point estival est sur le signe du Cancer, le point hivernal sur le signe du Capricorne Et comme le signe du Cancer est pour nous le signe le plus rapproché de la terre, on l'attribue avec raison à la lune, qui est la plus voisine de la terre, tandis que le pôle méridional étant invisible, on attribue le Capricorne à Saturne la plus éloignée et la plus haute des planètes.

22. Les signes du Zodiaque du Cancer au Capricorne sont disposés dans cet ordre : d'abord le Lion, séjour du Soleil ; puis la Vierge, séjour de Mercure ; la Balance, séjour de Vénus ; le Scorpion, séjour de Mars ; le Sagittaire, séjour de Jupiter ; le Capricorne, séjour de Saturne, et dans l'ordre inverse à partir du Capricorne, le Verseau, séjour de Saturne ; les Poissons, séjour de Jupiter ; le Bélier, séjour de Mars ; le Taureau, séjour de Vénus ; les Gémeaux, séjour de Mercure et enfin le Cancer séjour de la lune. Aussi les théologiens établissent-ils que le Cancer et le Capricorne étaient les deux portes du Ciel. Platon les appelait les deux ouvertures. On dit que le Cancer est la porte par laquelle descendent les âmes et le Capricorne celle par laquelle elles remontent. Le Cancer est au nord et favorable à la descente, le Capricorne au midi et favorable à l'ascension, car les régions septentrionales conviennent aux âmes qui descendent dans la génération.

23. C'est à juste titre que dans le récit d'Homère l'ouverture de l'ancre située au nord est assignée à la descente des hommes et que les régions du midi sont attribuées non aux dieux, mais à ceux qui montent vers les dieux. Pour cette raison le poète ne dit pas : le chemin des dieux, mais des immortels, expression qui convient aussi aux

âmes qui par elles-mêmes ou par essence sont immortelles. On dit que Parménide dans sa *physique* faisait mention de ces deux portes et que la mémoire en subsiste chez les Romains et chez les Egyptiens. Car les Romains, à l'époque où le soleil s'approche du Capricorne célèbrent des Saturnales : c'est la fête des esclaves qui revêtent les habits des hommes libres, tout devenant commun aux uns et aux autres. Le législateur a voulu faire entendre par là que près de cette porte du ciel ceux qui maintenant sont esclaves par leur naissance sont libérés par la fête de Saturne et la demeure attribuée à Saturne, qu'ils ressuscitent et reviennent à la source de la génération. Puis la route qui part du Capricorne les ramène à leur première condition. Les Romains nommant la porte : *Janna* ont appelé *Januarius* c'est-à-dire mois de la porte le mois où le soleil revient du Capricorne du côté de l'est, se dirigeant vers les régions du nord.

24. Chez les Egyptiens le signe sous lequel commence l'année n'est pas le Verseau, mais le Cancer. Car près du Cancer, est l'étoile Sothis que les Grecs appellent l'étoile du Chien. Pour les Egyptiens le premier jour du mois est marqué par le lever de Sothis qui est le principe de la génération dans le monde. C'est pourquoi Homère n'a

pas établi de porte au levant et au couchant ni aux équinoxes, c'est-à-dire au Bélier et à la Balance, mais bien au midi et au nord et vers le midi, aux ouvertures les plus méridionales, et aux plus septentrionales vers le nord ; car cet antre était consacré aux âmes et aux Nymphes Hydriades et ces lieux conviennent à la naissance et à la mort des âmes. Quant à Mithra on lui a assigné sa place près des équinoxes ; aussi tient-il le glaive du Bélier, signe de Mars et est-il porté sur le Taureau, signe de Vénus ; en effet, comme le Taureau, Mithra est l'auteur du monde et le maître de la génération. Il est situé sur le cercle de l'équinoxe, il a à droite les régions septentrionales, à gauche les régions méridionales, l'hémisphère austral s'étendant jusqu'à lui du côté du Notus, parce que ce vent est chaud et l'hémisphère boréal du côté de Borée, parce que le Borée est froid.

25. C'est avec raison que l'on attribuait les vents aux âmes qui vont vers la génération et qui en reviennent car les âmes, à ce que certains croient, attirent le souffle et de la sorte possèdent une essence spirituelle. Mais le Borée est le vent des âmes qui vont vers la génération, c'est pourquoi son souffle violent ranime les moribonds qui respirent avec peine et le souffle du Notus les affaiblit. En effet, l'un resserre, étant très froid, et

maintient dans le froid de la génération terrestre et l'autre étant très chaud, dissout et ramène à la chaleur divine. Comme la terre que nous habitons est très septentrionale, nécessairement les âmes qui y naissent ont du rapport avec le Borée et celles qui la quittent avec le Notus. C'est aussi pour cette raison que le Borée est violent quand il commence de souffler et le Notus quand il va se calmer. Car le premier atteint directement les habitants du nord ; mais le second est très lointain ; soufflant de loin il est ainsi plus lent ; mais quand il a accumulé ses tourbillons il augmente enfin.

26. Parce que c'est par la porte du nord que les âmes s'en vont vers la génération, on a cru que le Borée était amoureux. En effet on a dit :

*Métamorphosé en cheval à la crinière noire il coucha avec
Et fécondées elles enfantèrent douze poulains. [elles*

Et on rapporte qu'il enlève Orytie et engendre Zétis et Calais. Mais parce que le midi est attribué aux dieux, on tire au milieu du jour les voiles dans les temples : on observe ainsi le précepte homérique selon lequel il n'est pas permis aux hommes d'entrer dans les temples quand le soleil incline au midi.

Mais c'est la route des immortels.

27. On a donc pris le Notus pour symbole du milieu du jour car le dieu se trouve au milieu du jour à la porte du midi. C'est pourquoi même sur d'autres portes et à quelque heure que ce fût, il n'était pas permis de parler ; car un seuil est une chose sacrée. Et pour cette raison les pythagoriciens et les sages d'Égypte défendaient de parler en passant les portes des villes ou des maisons, honorant par le silence le dieu en qui est le principe de toutes choses. Homère a connu que les portes sont sacrées ; c'est ce que montre chez lui Œnée frappant la porte à la façon d'un suppliant.

Frappant les portes bien jointes, suppliant son fils.

Il a connu aussi les portes du ciel dont les Heures ont la garde et qui, commençant dans les régions nébuleuses, sont ouvertes et fermées par les nuées.

Soit qu'ils écartent ou qu'ils étendent un nuage épais.

Il dit qu'elles meuglent parce que le tonnerre est produit par les nuées.

D'elles-mêmes mugirent les portes du ciel gardées par les
[Heures]

28. Il parle aussi quelque part des portes du soleil, entendant par là le Cancer et le Capricorne ;

car le soleil s'avance jusqu'à eux lorsqu'il descend du nord au midi et que de là il remonte vers le nord. Le Cancer et le Capricorne sont situés près de la Voie lactée dont ils occupent les extrémités. Le Cancer au nord et le Capricorne au midi. Selon Pythagore, le peuple des Songes n'est autre chose que les âmes qui se rassemblent, dit-il, dans la Voie-lactée nommée ainsi parce que les âmes se nourrissent de lait, lorsqu'elles sont tombées dans la génération. C'est pourquoi, ceux qui veulent évoquer les âmes leur offrent en libations un mélange de lait et de miel ; car attirées par la volupté elles désirent aller vers la génération et, en même temps qu'elles sont enfantées, le lait se produit.

En outre, les régions méridionales produisent des corps de petite espèce ; car la chaleur dessèche habituellement les corps et ainsi les rapetisse et les amaigrit ; au contraire dans les régions septentrionales tous les corps sont grands. Les Celtes, les Thraces et les Scythes en sont la preuve. Leur terre aussi est très humide et abonde en pâturages. Le nom même de Borée vient de la nourriture, car βορᾶ signifie nourriture, et le vent qui souffle de cette terre nourricière, étant nutritif, a été appelé Borée.

29. Pour ces motifs donc les régions boréales

conviennent à la race mortelle et soumise à la génération, et celles du midi à la race plus divine, comme l'orient aux dieux et l'occident aux démons. Car la nature commençant par l'hétérogénéité, partout ce qui est double lui a été donné pour symbole. Ainsi le voyage s'accomplit par le monde intelligible ou par le monde sensible, dans le monde sensible par le globe fixe ou par les globes des planètes et encore par la route immortelle ou la route mortelle. L'un des points cardinaux est au-dessus de la terre, l'autre au-dessous ; l'un à l'orient, l'autre à l'occident ; il y a la droite et il y a la gauche ; il y a aussi la nuit et le jour. Ainsi l'harmonie est faite d'oppositions et se réalise au moyen des contraires. Platon mentionne aussi deux ouvertures : par l'une on monte au ciel, par l'autre on descend sur la terre et les théologiens ont fait du soleil et de la lune les portes des âmes ; par la porte du soleil elles montent, par celles de la lune, elles descendent. Ce sont aussi les deux tonneaux.

*L'un renferme les maux que donne Jupiter ; l'autre les
[biens.]*

30. C'est un tonneau aussi qui dans *le Gorgias* de Platon figure l'âme et il y a une âme bienfaisante ou raisonnable, l'autre malfaisante ou dérai-

sonnable. Les âmes sont comparées à des tonneaux parce qu'elles contiennent certaines puissances et certaines habitudes. Chez Hésiode encore on voit un tonneau clos et un autre qu'ouvre la volupté et tout son contenu se répand à l'exception de l'espérance. Lorsque l'âme, en effet, corrompue et dispersée dans la matière, s'écarte de son ordre, elle ne se repaît que de bonnes espérances.

31. Puisque ce qui est double symbolise partout la nature, c'est à juste titre que l'antre a non pas une mais deux entrées, et qu'elles ne servent pas à la même fin, l'une étant réservée aux dieux et aux hommes de bien, l'autre aux mortels et aux méchants. C'est poussé par ces considérations que Platon lui aussi imagine des cratères et qu'au lieu d'amphores il met des tonneaux et deux ouvertures, comme nous l'avons dit, au lieu de deux portes. De son côté le Syrien Phérécyde parle de retraites, de trous, d'antres, de portes et d'entrées et par là signifie la génération des âmes et leur départ de la vie. Mais pour ne pas allonger davantage ce traité en y introduisant les opinions des anciens philosophes et des théologiens nous pensons avoir suffisamment expliqué par ce que nous avons dit la signification du récit d'Épiphane.

32. Reste à montrer ce que veut dire le symbole de l'olivier qui croît près de l'antre. Il a certaine-

ment un sens notable, car le poète ne dit pas tout uniment qu'il pousse là, mais à la tête du port.

*A la tête du port pousse un olivier aux longues feuilles...
Tout à côté il y a un antre...*

Ce n'est point par quelque hasard, comme on le pourrait penser, que cet olivier croît ici ; mais il renferme la signification mystérieuse de l'antre. Le monde en effet n'est point né au hasard et n'importe comment, mais il est l'œuvre de la sagesse divine et de la nature intelligente. C'est pour cela que près de l'antre, image du monde, est planté l'olivier, symbole de la sagesse divine. Car l'olivier est l'arbre de Minerve et Minerve est la sagesse. Comme elle est née de la tête de Jupiter, le poète théologien a pensé que la tête du port était le lieu où il convenait de dédier l'olivier. Par là il fait entendre que cet univers n'est point le produit d'un mouvement aveugle né d'un hasard irrationnel, mais qu'il est l'œuvre achevée de la nature intelligente et d'une sagesse distincte de lui ; mais toute proche située qu'elle est à la tête du port universel.

33. La propriété que possède l'olivier de rester toujours vert convient parfaitement aux changements en ce monde des âmes à qui sont consacrés les antres. Car en été la partie blanche des feuilles

est en haut et en hiver elle se tourne en sens inverse, plus blanche encore. C'est pourquoi dans les prières et les supplications on tend des rameaux d'olivier : les suppliants augurent ainsi que l'obscurité des dangers se changera en une blanche lumière. En outre, l'olivier toujours vert porte un fruit secourable aux travaux. Il est consacré à Minerve et il fournit des couronnes pour les athlètes victorieux et des branches pour les suppliants. Le monde aussi est gouverné et conduit par la sagesse éternelle d'une nature intelligente et toujours jeune qui donne aux athlètes de la vie le prix de leur victoire et le remède contre leurs nombreuses peines. Ainsi celui qui a créé le monde et qui le conserve est aussi celui qui reconforte les malheureux et les suppliants.

34. Dans cet antre, dit Homère, il faut se défaire de tous les biens du dehors, se dépouiller, prendre l'extérieur d'un mendiant, frapper son corps, rejeter tout le superflu, écarter même les sens et alors délibérer avec Minerve, assis avec elle au pied de l'olivier, pour savoir comment retrancher toutes les passions qui tendent des pièges à l'âme. Ce n'est pas sans raison à mon avis que Numénius prétend que dans *l'Odyssée*, Homère représente par Ulysse l'homme qui passe par tous les degrés successifs de la génération et parvient

ainsi chez des étrangers ignorants de la mer et de toute tempête.

*Jusqu'à ce que tu sois arrivé chez des hommes qui ne con-
[naissent pas la mer
Et mangent une nourriture non mêlée de sel.*

Chez Platon aussi, les flots, la mer et la tempête figurent la composition de la matière.

35. Voilà pourquoi, je pense, Homère a donné au port le nom de Phorcys.

Là est un port, de Phorcys vieillard de la mer.

Au commencement de *l'Odyssée*, le poète a donné la généalogie de la fille de Phorcys, Thoosa, de qui est né le Cyclope qu'Ulysse priva d'un œil pour qu'il gardât jusque dans sa patrie quelque mémoire de ses fautes. En outre, il est convenable qu'Ulysse s'asseye sous l'olivier, comme suppliant du dieu et pour apaiser par l'offrande d'une branche le daimone qui préside à sa naissance; car il ne lui était pas permis de se retirer simplement de la vie sensible après l'avoir aveuglée et ayant cherché à la détruire en un instant. Pour avoir osé de telles choses la colère des dieux de la mer et de la matière le poursuivait. Il lui fallait d'abord les apaiser par des sacrifices, des misères de mendiant et des

œuvres de patience, et tantôt combattre ces passions, tantôt par des ruses de magicien se métamorphoser entièrement pour tout recouvrer, après avoir été dépouillé de ses haillons. Mais même alors il n'est pas affranchi de ses misères, il ne le sera que le jour où, ayant échappé tout à fait à la mer, il sera devenu ignorant des choses marines et des travaux matériels au point de prendre une pelle à vanner pour une rame, tant sera complète son ignorance des instruments et des œuvres de la mer.

36. On ne doit pas croire que de telles interprétations sont forcées et ne voir en elles qu'hypothèses d'esprits subtils ; mais il faut considérer la sagesse antique, quelle était la raison d'Homère et comme il a excellé en toute vertu ; ainsi on ne niera pas qu'il a mystérieusement figuré dans une fable des choses divines ; car il ne pouvait pas imaginer avec succès une fiction complète sans emprunter à la vérité quelques traits. Mais remettons à plus tard de traiter le sujet tout entier et arrêtons ici l'interprétation de l'Antre des Nymphes.



LES GROTTES
DANS LES CULTES MAGICO-RELIGIEUX
ET LA SYMBOLIQUE PRIMITIVE

PAR

P. SAINTYVES



LIVRE PREMIER

LE RÔLE DE LA GROTTÉ

CHAPITRE PREMIER

LE RÔLE DE LA GROTTÉ DANS LES CULTES PRIMITIFS — DES CAVERNES PRÉHISTORIQUES AUX ANTRES DE DEMETER

§ I. — DES PEINTURES ET SCULPTURES DES CAVERNES QUATERNAIRES

Les peintures et les sculptures qui décorent les grottes ornées de la Gaule et de l'Hespérie quaternaires avaient, au moins pour beaucoup d'entre elles, un caractère rituel (1). Certaines cavernes préhistoriques ont indubitablement joué le rôle de sanctuaire et servi de théâtre à

1. EM. CARTAILHAC, *la France préhistorique*, p. 91-121. — J. DÉCHELETTE, *Manuel d'Archéologie préhistorique*, I, 268-271.

des cérémonies magiques. On fut longtemps sans le soupçonner. M. S. Reinach eut le premier l'idée de demander le secret des peintures et sculptures des anciens troglodytes aux primitifs actuels. Il estime que les représentations animales que l'on rencontre dans les cavernes avaient surtout pour but la multiplication du poisson et du gibier, et, par suite le succès de la chasse et de la pêche. Les figures animales peintes ou gravées sur les parois des cavernes constitueraient des façons de volts bienfaisants « destinés » à agir sur les animaux qu'elles représentent pour les faire croître et multiplier dans la région environnante (1).

Ces conclusions dépendent de la manière dont on interprète les cérémonies où les primitifs emploient des représentations analogues. Les peintures ou sculptures rituelles des demi-civilisés sont nécessairement en rapport avec leurs idées générales sur le monde, avec ce que nous pouvons appeler leur philosophie. Tous admettent l'existence d'une sorte de fluide subtil, de principe actif à la fois intelligent et impersonnel par lequel ils expliquent ordinairement les activités de l'univers. Les ethnographes appellent

1. S. REINACH, *Art et Magie dans Mythes, Cultes et Religions*, I, 125-136

habituellement cette force le *mana*, du nom qui lui a été donné par les Mélanésiens (1). Certains êtres, entre autres le soleil, la lune, les étoiles, sont particulièrement pourvus de ce mystérieux mana, et l'une des grandes préoccupations du primitif est de faire descendre cette force céleste sur la terre, sur le sol qu'il habite. Le renouvellement des saisons, des pluies, de la chaleur en dépendent et par suite la vie des plantes, des animaux et des hommes. Mais comment agir sur le mana du soleil ou de la Grande Ourse, sur le mana de la lune ou des Pléiades ? Les divisions de la tribu et la répartition des clans sur le sol ont été faites de façon à mettre en rapport chaque morceau du territoire et le clan qui y est attaché, avec un lambeau du ciel et l'ensemble des êtres qui les peuplent : étoiles, pierres, animaux ou plantes. Certains de ces êtres mieux pourvus de mana ont reçu le nom de totems. Le totem astre, animal ou plante, entretient des liens de parenté magiques ou mystiques avec la partie du sol et la région du ciel qui lui sont associées. La reproduction peinte ou gravée du totem au moment de l'année où

1. P. SAINTYVES, *la Force magique. Du mana des Primitifs au dynamisme scientifique*. P. Nourry, 1914, in-8°.

le mana surabonde dans le ciel ou les astres permet au primitif d'attirer sur lui, sur la partie du sol qu'il occupe, et, par suite sur toute la tribu, la surabondance de force bienfaisante qui se manifeste alors dans les cieux (1).

Les peintures et sculptures totémiques ont été tout particulièrement observées en Australie. Le capitaine King trouva sur les parois et le plafond des grottes de l'île de Clarke plus de cent cinquante dessins exécutés sur un fond rougeâtre dont on avait enduit les schistes rembrunis qui composent la roche (2). Flinders en découvrit aussi dans une grotte d'une petite île du golfe de Carpentarie ; mais ces derniers dessins faits avec du charbon rehaussé de rouge sur le fond blanc du rocher, ne représentaient que des marsouins, des tortues, des kangourous et une main humaine ; Westall, qui visita ensuite cette caverne, trouva sur un autre point un kangourou suivi d'une file de trente-deux chasseurs. On pourrait citer vingt autres exemples de grottes semblablement ornées (3). Mais il est plus intéressant de

1. P. SAINTYVES, *Le Mystère des Évangiles*, p. 12-15.

2. P.-P. KING, *Intertropical Coasts of Australia* (1821), II, 26-27.

3. Cf. R.-H. MATTHEWS, *The Aboriginal Rock Pictures of Australia* dans *Proceed. and Transact. of the Queensland Branch of the Roy. Géog. Soc. of Australasia* (1894-1895). X, 46-70, [8° G. 7856].

souligner que pour les prêtres ou conjureurs, ces cavernes sont sacrées. G. French Angos le notait déjà en 1858 (1). Depuis lors les observations de Spencer et Gillen ont établi que ces grottes constituent de véritables sanctuaires. A Undiara, par exemple, les indigènes du groupe totémique du kangourou se réunissent dans une grotte qu'ils considèrent comme un lieu sacré. Dans un banc de rocher placé au fond reposent les parties spirituelles des kangourous sacrifiés et dans une source voisine demeurent les restes spirituels des hommes-kangourous défunts (2). Voici comme on y pratique l'*intichiuma* :

« D'abord les hommes s'entaillent les veines des bras et font couler du sang sur le banc de rocher situé dans la grotte ; puis ils se frottent le corps d'ocre rouge, et s'en retournent au camp, toujours établi à quelque distance afin d'empêcher les femmes et les enfants de voir ce qui se passe. Les hommes les plus jeunes du groupe vont à la chasse au kangourou. Quand ils en ont tué un, ils l'apportent aux vieillards restés au camp. On l'emporte alors dans un autre camp, spécialement réservé aux hommes,

1. *Wagh's Australian Almanac for 1858*, p. 58-59.
2. B. SPENCER and F. J. GILLEN, *The Native Tribes of Central Australia*. Londres, Macmillan, 1899, in-8°, p. 199.

et les vieillards, ayant au milieu d'eux l'*alaturanja* (chef religieux totémique), mangent chacun un petit morceau de kangourou, oignent le corps des acteurs de la cérémonie avec de la graisse de kangourou, puis partagent entre tous les assistants la viande qui reste. Les hommes du totem se peignent alors sur le corps le dessin totémique (*ilkinia*), lequel est la reproduction d'un dessin peint sur le rocher sacré d'Undiara ; et toute la nuit se passe à chanter les exploits des hommes-kangourou et des animaux-kangourou de l'Époque mythique de l'Alcheringa.

« Le lendemain les jeunes hommes s'en vont de nouveau à la chasse, rapportent des kangourous aux vieillards et la même cérémonie se répète ; la nuit se passe à réciter les légendes et se termine par plusieurs cérémonies mimées en relation avec Undiara, le centre du totem kangourou. Enfin on se partage, mais en en mangeant très peu, le corps du kangourou, en laissant certaines parties, comme la queue, que nul homme-kangourou (et encore moins une femme-kangourou) ne doit jamais toucher (1). »

La théorie du volt appliquée aux primitifs

1. A. VAN GENNEP, *Mythes et légendes d'Australie*, p. 122, note 2 d'après SPENCER ET GILLEN, *Native Tribes*, 204-205.

actuels rencontre des objections qui me paraissent insolubles. Comment expliquer les cérémonies analogues lorsqu'il s'agit d'un totem qui n'a aucun caractère alimentaire ou même qui ne paraît à aucun degré désirable, tels : le tigre, l'aigle ou quelque serpent dangereux (1). Si les indigènes ont jamais souhaité leur multiplication on ne peut dire en tout cas que ce soit pour des raisons qui relèvent de l'utilitarisme matériel. Ce sera donc pour des raisons mystiques d'ordre plus général. D'autre part, même lorsqu'il s'agit d'animaux dont la chair est désirable, le clan qui accomplit ces cérémonies considérerait comme un crime de tuer ou de manger l'un quelconque d'entre eux de sorte que chaque groupe totémique actuel travaille, ce faisant, au profit d'autrui. « Ainsi les hommes-kangourou multiplient, par des rites, les animaux-kangourou dont eux-mêmes ne mangent pas, au profit des hommes-graine, des hommes-chien sauvage, etc. Ces groupes sont donc, comme l'a dit M. Frazer, des sortes de « *coopératives magiques* » (2). Pour ma part cette explication me paraît invraisemblable et je ne vois pas les pay-

1. On a d'ailleurs trouvé dans les cavernes quaternaires quelques figures d'animaux de ce genre.

2. A. VAN GENNEP, *Mythes et Légendes d'Australie*, P., 1905, in-8°, p. 120, note.

sans d'un village catholique accomplissant les cérémonies des Rogations au profit du village voisin, et cela sans que les villageois intéressés se soucient d'en surveiller l'exécution.

Les peintures et sculptures de plantes ou d'animaux que l'on exécute sur le sol dans les cérémonies saisonnières ne sont pas des volts destinés à les multiplier par une action directe ; elles ne tendent à rien moins qu'à faire descendre sur la terre les forces du ciel ou du Cosmos.

En faveur de ce point de vue, on peut d'ailleurs faire valoir un argument direct. M. Robert Arnaud, de la mission Tagant-Adrar (1904-1905), a écrit à M. Hamy à propos des grottes de la gorge du Garoual : « En explorant les cavernes et abris sous roche au-dessous des sources, j'en ai trouvé beaucoup qui, dans leur profondeur, portent des dessins et des inscriptions rupestres... Les dessins sont tracés en noir et en rouge ; certes beaucoup sont très anciens, cependant il convient de dire que j'ai trouvé dans certaines maisons du Ksour de Tidjikdja le dessin stylisé du chameau, tracé là comme talisman de bonheur et de prospérité... Il est à remarquer que plusieurs de ces signes rappellent les alphabets libyco-berbères » (1).

1. *La Géographie*, 15 avril 1906, p. 324.

Les indigènes reproduisent donc la figure du chameau aussi bien dans leurs habitations que dans les grottes *non pour la multiplication de ces animaux mais pour des fins générales de prospérité*. Les dessins exécutés dans les maisons sont évidemment, par rapport aux dessins des grottes, ce qu'est la prière privée relativement à la prière publique. D'une façon générale on peut admettre que les gravures et peintures sur rochers sont destinés à agir, non pas comme des volts de multiplication, mais comme des instruments propres à assurer la prospérité collective. Ce sont des talismans totémiques. La figure ou l'image remplace le totem et attire avec son concours les forces cosmiques pour le plus grand bien de la tribu (1). Le chameau des gorges du Garoual est d'ailleurs mis en relation avec la Grande Ourse dont il est censé figurer la forme (2).

1. Bien entendu parmi toutes les représentations gravées ou peintes dans les cavernes, nous ne nions pas que certaines d'entre elles, représentant des bêtes blessées, aient pu jouer le rôle de volt vis-à-vis des animaux de chasse ; mais les unes n'excluent pas les autres.

2. « Les Touaregs donnent aussi à la Grande Ourse la figure du chameau et l'on retrouve cet animal parmi les très anciennes gravures rupestres qui ornent des grottes ou des abris sous roches. » M. BENHAZERA. *Six mois chez les Touaregs*, Alger 1908, in-8°, pp. 60-61 et pp. 205-209. Pour les figurations voir pl. 1 à 7, pp. 214 à 219.

Les grottes préhistoriques rappellent étroitement la grotte des primitifs actuels. On y a trouvé des dessins sur le sol comme les Australiens ont encore l'habitude d'en tracer. C'est le cas de la caverne de Niaux (1). M. le Comte H. Begouen, outre de semblables essais, a signalé dans la caverne à gravures animales du Tuc d'Audoubert, des empreintes de talons humains qu'il incline à considérer comme les traces de quelque cérémonie magique (2). C'est là une opinion des plus vraisemblables.

Mais il n'y a pas que des peintures d'animaux ou de plantes dans les cavernes, on y rencontre nombre de pétroglyphes d'un autre genre : mains, croix, haches, signes pectiniformes et signes en S, cercles, croissants, etc. (3). Seule l'étude comparée des documents ethnographiques et préhistoriques permettra un jour les précisions auxquelles on ne manquera pas d'arriver. On peut essayer d'expliquer aujourd'hui le rôle et la symbolique des signes cruciformes qui partout et toujours paraissent avoir eu pour but de mettre le

1. CDT MOLARD, dans *Spelunca* (1909), n° 53, p. 13.

2. CTE BEGOUEN, *les Statues d'argile de la caverne du Tuc d'Audoubert* (Ariège), dans *l'Anthropologie* (1912), XXIII, 663.

3. J. DÉCHELETTE, *Archéologie préhistorique*, pp. 266-267.

sol et la tribu en rapport avec les forces célestes des quatre points de l'horizon et montrer qu'ils ont joué un rôle essentiel dans les cérémonies saisonnières destinées à l'obtention de la pluie (1).

Les grottes ornées du quaternaire avaient-elles une signification symbolique ? Furent-elles, par exemple, considérées comme une réduction du Cosmos, la voûte représentant le ciel, le sol étant pris pour l'ensemble de la terre ? Rien ne permet de l'affirmer. Il est fort vraisemblable que la caverne n'a pas été choisie ou creusée au hasard et il est fort possible qu'elle ait été organisée de façon à constituer une réduction du Cosmos. Ne savons-nous pas que les habitations de certains sauvages sont construites de cette sorte. « Le plan de toute ancienne case chez les Hovas (Madagascar) étant un parallélogramme un peu allongé, orienté du nord au sud avec porte et fenêtre à l'occident, fut considéré comme une sorte de projection de la sphère céleste pouvant correspondre assez exactement par ses angles et ses cloisons aux différentes positions occupées par le soleil dans les douze mois de l'année et participant du

1. P. SAINTYVES, *le Culte de la croix chez les Indiens de l'Amérique du Nord* dans *Revue d'Hist. des Relig.*, 1916. — P. SAINTYVES, *le Culte de la croix dans le Bouddhisme, en Chine, au Népal et au Thibet* dans *Rev. d'Hist. des Relig.*, 1917, pp. 1-52.

même coup à chacune de leurs destinées » (1). La caverne primitive a donc fort bien pu être divisée par autant d'angles et de cloisons qu'il fut nécessaire pour une réduction de la sphère céleste ou du Cosmos tel qu'on le concevait alors. Cela n'était nullement au-dessus des capacités des soi-disant sauvages.

Les cavernes préhistoriques nous sont surtout connues comme habitations et comme sépultures. On pourrait être tenté de soutenir que seuls les motifs d'utilité ou de commodité ont présidé à l'écreusement des abris ; mais on est bien obligé de reconnaître que les ouvertures des grottes sépulcrales ont été semblablement orientées dans la même région. Il est donc fort possible, il paraît même probable que leurs constructeurs ont obéi à des prescriptions géomantiques. Chacun connaît l'importance que les Célestes attachent au choix de l'emplacement de la tombe, de son orientation et de ses divers dispositifs. Le *Tsang-hao* ou *Livre des funérailles*, dont la rédaction actuelle remonte aux environs du VIII^e siècle, n'a fait que synthétiser des traditions et des usages extrêmement anciens. Ce manuel de l'architecte funéraire indique où et comment il faut établir la

1. P. ABINAL, S.-J, *Vingt ans à Madagascar*, Paris, 1885, in-8°, p. 273.

tombe pour que le mort bénéficie des influences cosmiques et planétaires les plus favorables. L'accroissement de la puissance cosmique de l'ancêtre retombe d'ailleurs nécessairement en pluie de bienfaits sur ses descendants. Des centaines de pieuses anecdotes le démontrent (1). Que les primitifs aient connu de semblables préoccupations il n'est guère possible d'en douter. Mais ceci encore a dû les amener à construire ou disposer la grotte de façon à condenser au profit du mort, et indirectement au leur, les bonnes influences de la terre et des cieux.

Quoi qu'il en soit des cavernes sépulcrales il demeure vraisemblable que les cavernes à peintures pariétales qui furent très probablement de véritables sanctuaires ont été creusées et aménagées d'après les règles d'une architecture qui doit refléter l'image du Cosmos.

En tout cas l'hypothèse est à examiner et il serait à souhaiter qu'on nous donne pour chaque grotte ornée, non seulement l'orientation des ouvertures et des axes, mais un plan de distribution de l'ensemble des peintures.

1. ERNEST.-J. EITEL. *Principes de science naturelle en Chine*, dans *Annales du Musée Guimet*, Paris, Leroux, in-4°, I, 240-248., spéc. 246.

§ II. — DES CAVERNES ANTHROPOGONIQUES ET COSMOGONIQUES

L'attribution d'un symbolisme cosmique à la grotte peut se déduire d'ailleurs d'une autre considération : le *monde* ou le *tout* est ordinairement considéré par le primitif comme générateur de ses parties ; or il est non moins certain qu'il se représentait l'ancre ou la caverne comme une matrice universelle. Cela résulte du témoignage même des primitifs vivants qui associent la grotte à des légendes non seulement anthropogoniques mais cosmogoniques.

Les Patagons pensent que les dieux habitent les cavernes et ils enseignent vraisemblablement que toute la création en est sortie (1). Les indigènes de Saint-Domingue prétendent « que les premiers hommes étaient sortis de deux cavernes de l'île ; que le soleil irrité de cette audace, avait changé en pierre les gardiens de ces sombres retraites, et qu'il avait métamorphosé ces malheureux en grenouilles, et en d'autres formes d'animaux ; mais que malgré cette terrible vengeance, l'uni-

1. FITZROY, *Narrative of the Surveying voyage of Adventure and Beagle*, II, 161.

vers n'avait pas laissé de se peupler » (1). Une autre tradition, conservée par des chants (sacrés) portait que « le soleil et la lune étaient aussi sortis d'une grotte de leur île pour éclairer le monde. On se rendait fréquemment à cette grotte *qui était ornée de peintures grossières* et dont l'entrée était défendue par deux horribles démons auxquels il fallait d'abord rendre une sorte de culte » (2).

Parmi les Laotiens (au centre de l'Indo-Chine), les Landjans racontent que les commandants ou habitants du ciel s'étant divisés en deux partis pour l'amour des femmes, eurent à soutenir les uns contre les autres plusieurs batailles sanglantes. Enfin les vaincus durent quitter le céleste séjour et se retirer sur une île déserte qui était la terre. Leurs épouses se décidèrent, elles aussi, à abandonner le ciel pour les suivre. Enfin les commandants, on ne nous dit pas pour quels motifs, s'étant enfermés au sein d'une grande pierre (un abri sous roche sans

1. On en trouvera une autre version dans un écrit du frère Romain Pane : *Des antiquités des Indiens*, traduit par l'abbé BRASSEUR DE BOURBOURG à la suite de la *Relacion de las Cosas de Yucatan*, I, 432-433.

2. CONSTANT DORVILLE, *Histoire des différents peuples du monde contenant les cérémonies religieuses et civiles*, Paris, 1771, V, 18.

doute) les anges et les démons réunirent leurs efforts pour les décider à en sortir. Un feu violent est allumé autour du rocher. Quelques-uns des commandants en sortent tout brûlés et noirs comme le charbon ; les autres, moins éprouvés par la chaleur, conservent leur teint naturel. Puis les commandants noirs épousent les femmes des démons qui étaient noires ; les blancs s'unissent aux filles des anges, lesquelles se distinguaient par la blancheur de leur teint. Les premiers, comme les seconds, engendrent une postérité qui reproduit les traits paternels (1).

On retrouve également des cavernes anthropogoniques au Pérou. Au dire des Quichuas, le dieu Viracocha aurait, à la suite d'un déluge, fait sortir de la caverne de *Pacaric Tambo*, littéralement *maison de production*, quatre frères appelés Manco-Capac, Colla, Tocay et Pinahua et aurait partagé la terre entre eux (2).

Certains passages de la Bible permettent de

1. MARINI, *Histoire du Tonkin*, p. 382 résumée par H. DE CHARENCEY. *Le Folklore dans les deux mondes*, Paris, 1894, in-8°, p. 96-97.

2. ACOSTA, *Historia natural y moral de las Indias*, lib. I, cap. XXV, Cf. H. DE CHARENCEY, *loc. cit.*, p. 100 où l'on trouve d'autres références. Voir aussi : GIRARD DE RIALLE, *La Mythologie comparée*. Paris 1878, in-12, p. 255 et 257.

penser que les anciens Hébreux ont non seulement considéré la caverne comme un lieu sacré, mais admis sa signification anthropogonique peut-être dans un sens physique et certainement dans un sens spirituel. On lit dans *le Cantique de Moïse* :

« Jéhovah a déployé ses ailes, il a pris *Israël*
 Il l'a porté sur ses plumes,
 Jéhovah seul l'a conduit,
 Nul dieu étranger n'était avec lui.
 Il l'a fait monter sur les hauteurs du pays,
 Et Israël a mangé les produits des champs ;
 Il lui a fait sucer le miel qui sort du rocher
 L'huile qui sort de la roche la plus dure

.....
 Mais Jésuram est devenu gras et il a regimbé
 — Tu est devenu gras, épais et replet !
 Et il a abandonné le Dieu qui l'avait formé
 Et méprisé le rocher de son salut.
 Ils ont excité sa jalousie par des dieux étrangers,
 Ils l'ont irrité par des abominations.
 Ils ont sacrifié à des démons qui ne sont pas dieux
 A des dieux qu'ils ne connaissaient pas
 Dieux nouveaux venus récemment,
 Devant lesquels vos pères n'avaient pas tremblé ;
 Tu as abandonné le rocher qui t'avait engendré
 Et oublié le Dieu qui t'avait mis au monde (1). »

Jéhovah n'est-il pas considéré ici comme l'aigle

1. *Deutéronome*, XXXII, 11-18, trad. Crampon, p. 190-191.

ou l'épervier initiateur qui a engendré les Hébreux à la vie mystique dans la caverne des rochers ?
Isaïe s'écrie à son tour :

« Ecoutez-moi, vous qui suivez la justice, qui cherchez Jéhovah. Considérez la roche d'où vous venez, la carrière (ou la caverne) d'où vous avez été tirés. Considérez Abraham votre père. Et Sara qui vous a enfantés car je l'appelai quand il était seul et je l'ai béni et multiplié (1). »

Les légendes arabes font d'ailleurs naître Abraham dans une grotte où, abandonné à lui-même, il se nourrit en suçant le bout de ses doigts dont l'un lui donnait du lait et l'autre du miel (2). A sa mort il fut enseveli dans la caverne de Macphela où lui-même avait déjà enseveli Sara, son épouse (3).

Dans *les Védas*, la grotte nous est présentée comme l'habitat nocturne, sinon comme la matrice, du soleil. Dans un hymne à Agni, le dieu du feu, le ciel nocturne lui-même est assimilé à une caverne rocheuse qui cache dans ses flancs les vaches de l'aurore et leur maître le soleil.

« Nos ancêtres défunts sont partis de ce monde après avoir institué les rites sacrés par lesquels ils appelaient

1. ISAÏE, LI, 1-2.

2. DOM CALMET, *Dict. de la Bible*, édit. Migne, I, 81.

3. DOM CALMET, *Dict. de la Bible*, édit. Migne, I, 79-80.

l'aurore et dégageaient les vaches donneuses de lait, des rochers obscurs (de la caverne) où elles se cachaient.

« Déchirant les rochers ; ils adoraient (Agni) et d'autres (sages) enseignaient partout (ces pratiques). Ceux qui ignoraient le moyen de délivrer le troupeau glorifiaient l'auteur du succès dès qu'ils trouvaient la lumière et devenaient ainsi capables (d'honorer le dieu) par de saintes cérémonies.

« Les chefs (des rites sacrés d'Agni) appliquaient leur esprit à la recherche du troupeau et grâce à la puissance de la prière divine, ouvraient de force la montagne de rochers compacts et résistants, vrai parc à bétail plein de vaches.

« L'obscurité dissipée et détruite, le firmament brillait avec un éclat et le soleil se tenant au-dessus des montagnes impérissables apportait aux hommes tout ce qui est droit et fort (1). »

Agni est non seulement le feu du foyer et le feu solaire, mais il est ce feu pur, cette âme du feu, ce mana qui anime tous les êtres, il naît dans la grotte parmi les vaches et les bergers. Aussi bien *le Rig-Véda* parle ainsi d'Agni :

« Le nouveau-né a pris place dans l'intérieur de la crèche ; le veau a mugé auprès de la vache.

« Les bergers sont venus l'acclamer, entourant le lieu de la naissance du dieu de vérité (2). »

Ce nouveau-né n'est pas d'ailleurs, malgré les

1. *Rig Véda* d'après trad. Wilson, III, 115-116. — Comparer trad. Langlois, Sect. III, Lect. IV, Hymne VIII, 13-17, éd. in-4°, p. 230.

2. *Rig Véda*, I, 164, 9 et 144, 1.

apparences, un quelconque enfant des hommes. C'est un dieu, c'est surtout un initiateur. Le mana céleste est aussi une source de grâce et de justice.

« Il a illuminé les trois cieux et toutes les atmosphères.

« Un petit enfant porte le poids même de ce monde; il contient la vérité, il triomphe du mensonge (1). »

On pourrait multiplier les citations et montrer que d'un bout du monde à l'autre, la caverne fut considérée comme la génératrice ou la matrice universelle. Dans ses flancs naissent le monde et les hommes, le soleil, la lune et les étoiles; de son sein la lumière jaillit, non seulement celle qui éclaire les paysages de la terre, mais cette lumière qui éclaire les âmes.

Le rite d'allumer du feu dans la caverne fut primitivement un acte magique propre à ramener la lumière du jour et la chaleur du soleil, capable d'assurer du même coup la croissance du jour et du nouveau-né. L'enfant entouré de flamme n'est qu'un foyer qui s'allume et dont le rayonnement doit ranimer tous les foyers et toutes les flammes. Le feu de la caverne, comme la caverne elle-même, est générateur; et non seulement cette magie agira dans l'ordre matériel mais dans l'ordre moral. Excitée par le

1. *Rig Véda*, I, 194, 4 et 152, 3.

souffle et fortifiée par la parole, cette naissance divine engendrera la clarté dans les âmes, transformera les ignorants en initiés, et des étrangers fera des frères, tous fils de la grotte et de l'initiation. Plus tard la crèche des chrétiens nous montrera l'enfant Jésus, l'initiateur par excellence, entouré d'un buisson de lumière. Epiphanie ou théogonie, cette naissance divine attesterà que la caverne est non seulement la matrice du monde et des hommes, mais qu'elle engendre les âmes et les dieux à l'immortalité. Mais n'anticipons pas.

§ III. — LES GROTTES ET LES LITURGIES SAISONNIÈRES ET INITIATIQUES

Les légendes ou plutôt les mythes cosmogoniques et anthropogoniques constituent ordinairement les livrets d'un rituel saisonnier et initiatique; c'est incontestablement le cas pour les récits relatifs au déluge ou à l'embrasement universel. D'autres fois ils consacrent une liturgie hebdomadaire comme les mythes de la création chez les Hébreux et chez les Iraniens. La caverne était certainement associée à des rituels saisonniers. Nous la voyons constamment en relation

avec les astres et en particulier avec le soleil et la lune. On en connaît maints exemples. Voici ce que racontent les insulaires du Japon :

« Le couple créateur *Isanghi* et *Isanami*, dont nous parlerons plus au long tout à l'heure, s'étant lavé l'œil gauche avec de l'eau de mer purifiée, *Ama-Térass*, litt. « la déesse qui brille au soleil » personnification du soleil, naquit de cette opération. Ils donnèrent le jour à *Tsouki*, la déesse de la lune, en se lavant l'œil droit avec la même substance, et lui conférèrent la souveraineté du pays argenté d'Oss (la nuit). Du dessous de nez des deux augustes auteurs du monde matériel se forma *Také-Haya*, d'abord dieu de la mer et qui, par la suite devint celui du vent. Ce dernier, mécontent de son partage, bouleversa toute la nature. *Isanagi*, mécontent d'une telle façon d'agir, condamna le coupable à l'exil ; à la vérité, celui-ci obtint la permission, avant de partir, d'aller rendre visite à sa sœur *Ama-Térass*. Toutefois, en montant au ciel, il fit un tel tapage que sa sœur effrayée refusa de le recevoir. La querelle s'étant envenimée entre les deux déités, *Ama-Térass* s'enferma dans une caverne obscure, et le monde se trouva plongé dans les ténèbres. Les autres dieux, effrayés de l'obstination de la déesse du soleil, résolurent de la forcer à faire de nouveau luire sa lumière. Ils accumulèrent les spectacles les plus merveilleux à l'entrée de sa grotte ; *Ama-Térass* se décida enfin à entrebâiller sa porte pour voir ce qui se passait. Les dieux la supplièrent de sortir. *Ta-Tsikara*, « le dieu aux bras puissants », enleva ladite porte. Alors *Ama-Térass* consentit à se montrer tout à fait. Deux génies pénétrèrent dans la caverne pour empêcher la déesse de s'y enfermer de nouveau. Enfin *Také-Haya*, mû par un sentiment de repentir qui lui fait honneur, promit d'une façon positive de se mieux com-

porter à l'avenir. Depuis lors, le monde n'a plus cessé d'être éclairé par la lumière du soleil (1). »

Par delà le récit on devine une liturgie destinée à assurer le retour périodique de la lumière et du soleil. Chez les habitants de la Floride le cas est plus net.

« Aussitôt que le soleil paraît sur l'horizon, les Floridiens le saluent et chantent des hymnes à sa louange : le soir ils observent la même cérémonie. Quatre fois l'année, ils se rendent sur la montagne d'Olaïmy, et par les mains de leurs prêtres, ils brûlent des parfums en son honneur ; car, le regardant comme l'auteur de la vie, ils ne lui immolent point d'animaux. La nuit qui précède chacune de ces solennités, toute la montagne est éclairée et les *Jonas* ou prêtres s'y rendent, pour se préparer dignement aux fonctions de leur ministère, et attacher à l'entrée de la caverne consacrée au soleil, les offrandes des dévots de la nation. Dès que le soleil commence à darder ses rayons, ces ministres entonnent des hymnes, et après plusieurs genuflexions, ils jettent des parfums dans le feu sacré, qui brûle au-devant de l'ouverture de la grotte. Le pontife verse du miel dans une pierre creusée pour cet usage, et qui est au-dessous d'une grande table de pierre. Il jette à terre une certaine quantité de grains de maïs, qui doivent être la pâture de quelques oiseaux, qui, selon l'opinion des Floridiens, chantent continuellement les louanges du soleil. On coupe ces pratiques religieuses par un festin

1. M. L. METCHNIKOFF, *l'Archipel japonais*. Paris, 1882, p. 268 seq., résumé par H. DE CHARENCEY, *loc. cit.*, p. 113-114.

et des danses, et lorsque le dieu de la lumière est aux deux tiers de son cours, et qu'il dore de ses rayons le bord de la table, les *Jonas* brûlent de nouveaux parfums, et donnent la liberté à six oiseaux mystérieux; ensuite ils descendent en procession de la montagne, suivis de tout le peuple qui tient des rameaux à la main, et l'on se rend au temple, où les pèlerins se lavent le visage dans une eau sacrée.

« On prétend que la caverne du soleil est naturellement taillée dans le roc, qu'elle est ovale, longue de deux cents pieds et haute de cent-vingt (1). »

Les anciens Mexicains désignent le berceau de leur race, peut-être de l'humanité tout entière, sous le nom de *Chicomotzoc* qui signifie *les sept grottes* ou *les sept cavernes* (2). Ce nombre sept indique que le lieu ainsi désigné était un lieu sacré (3). Ce nombre, dans tous les pays de l'Amérique centrale, non seulement est un nombre cosmique qui désigne les sept points cardinaux (nombre obtenu en ajoutant aux quatre orientes le zénith, le nadir et le centre du monde), mais il désigne plusieurs divinités chez les Mexi-

1. CONSTANT DORVILLE, *loc. cit.*, V, 500-502.

2. MENDIETA, *Historia ecclesiastica indiana Mexica*, 1870, p. 145-146.

3. H. DE CHARENCEY, *les Cités Votanides*. Louvain, 1885, 38-45; G. RAYNAUD, *les Nombres sacrés et lessignes cruciformes dans la moyenne Amérique*. Paris, 1901, 22-24; et P. SAINTYVES, *l'Origine du nombre sept* (en général) dans *Bulletin de la Société préhistorique française* (1916), XIII, 598-602.

cains. Le dieu Chicome xochitl, dont le nom signifie les *sept fleurs*, avait sa fête dans le signe tigre dans la *septième journée* durant laquelle on lui demandait *la réussite des peintures* et des tissages (1). La déesse Chicome coatl *aux sept serpents* ou *aux sept convives* était chargée de pourvoir aux subsistances (2). Chicome catl ou les *Sept Vents* présidait aux vents comme son nom l'indique, et on lui sacrifiait de nuit des captifs lorsqu'arrivait le signe des fleurs (3). Il est donc très vraisemblable que nos sept grottes avaient une signification à la fois cosmique et mystique et que chacune d'elles représentait à la fois un sanctuaire initiatique et une porte du monde. Les sept tribus mexicaines et leurs sept guides surnaturels se réfèrent certainement à une classification septenaire magico-cosmique et à une initiation à sept degrés. Écoutons *le Popol-Vulh*:

« Jadis, le demi-dieu *Gucumatz* (traduction quiché du nom de Quetzalcohuatl) régnait conjointement avec le prince Cotuha, sur la nation guatémaliennne. « Véritablement, nous dit-il, *Gucumatz* devint un prince merveilleux. Chaque *sept jours*, il montait au ciel, et en sept jours il

1. SAHAGUN, *Hist. gén. des choses de la Nouv. Espagne*. Paris Masson, 1880, p. 78 et 242.

2. SAHAGUN, *loc. cit.*, p. 17.

3. SAHAGUN, *loc. cit.*, p. 177.

faisait le chemin pour descendre en Xiballa. Tous les jours il revêtait la nature du serpent, et véritablement il devenait serpent. Tous les sept jours également il devenait de la nature de l'aigle, tous les sept jours aussi il devenait de la nature du tigre, et véritablement il devenait l'image parfaite d'un aigle et d'un tigre; tous les sept jours aussi il prenait la nature du sang coagulé et il n'était que du sang coagulé(1). »

Le serpent, l'aigle, le tigre, le sang coagulé étaient à la fois des êtres sacrés probablement totémiques et des signes de degrés. Les métamorphoses animales se réfèrent d'ailleurs presque toujours aux transformations progressives des initiés. Gucumatz typifie à la fois l'initié et l'initiateur.

Les neuf cavernes des Mïstecs, de même que la caverne aux treize serpents du Guatemala, sont des conceptions du même genre et supposent également un culte chtonien à système cosmique. Les légendes cosmogoniques ou anthropogoniques caractérisées par ces nombres sacrés ne sont que des exégèses mythiques d'un rituel saisonnier et initiatique.

Cette enquête sommaire parmi les Primitifs nous permet déjà d'affirmer que nombre de cavernes ont servi de sanctuaires et qu'on y a célébré

1. *Popol Vulh*, IV, 9, p. 315.

des cérémonies visant des fins astronomiques et saisonnières doublées de liturgies initiatiques.

§ IV. — DES GROTTES DE LA GRÈCE CONSACRÉES
AUX NYMPHES ET AU DIEU PAN

En Grèce, les grottes sacrées étaient censées représenter le Cosmos. Il n'y a d'ailleurs rien là qui puisse nous surprendre, puisque les temples comme les autels sont d'une façon générale des réductions du ciel ou de la terre. Homère nous peint ainsi la grotte sacrée de la côte d'Ithaque, près du port de Phorkys :

« A la pointe du port, un olivier aux rameaux épais croît devant l'ancre obscur, frais et sacré, des Nymphes qu'on nomme Naïades. Dans cet ancre il y a des cratères et des amphores de pierre où les abeilles font leur miel, et de longs métiers à tisser où les Nymphes travaillent des toiles pourpres admirables à voir. Et là sont aussi des sources inépuisables. Et il y a deux entrées, l'une pour les hommes vers le Boréas, et l'autre vers le Notos pour les immortels. Et jamais les hommes n'entrent par celle-ci, mais seulement les héros divins (1). »

Porphyre donnait à cette grotte fameuse une signification cosmique. Il est difficile d'ajouter à

1. *Odyssée* XIII, 101-112, tr. Leconte de Lisle.

sa très forte argumentation, basée sur la signification astronomique des deux portes de l'ancre, et sur l'allégorisme de chaque détail. En d'autres grottes les Nymphes furent associées au dieu Pan.

« Sur le chemin qui mène de Delphes au mont Parnasse, à quelque soixante stades de la ville, vous voyez une statue de bronze. Là, le chemin commence à devenir plus facile non seulement pour les piétons mais aussi pour les mulets et pour les chevaux jusqu'à l'ancre Corycius... On peut aller jusqu'au fond sans le secours d'une lampe. La voûte en est raisonnablement exhaussée. On y trouve beaucoup de sources, sans compter l'eau qui distille d'en haut, et dont la terre est toute mouillée. Les habitants du mont Parnasse disent que *cet ancre est consacré aux Nymphes (Naiades) et au dieu Pan*. Depuis ce lieu jusqu'au haut du Parnasse le chemin est très pénible, même pour les piétons, car cette montagne s'élève au-dessus des nues. C'est sur son sommet que les Thyiades éprises d'une sainte fureur sacrifient à Dionysos et à Apollon (1). »

Pausanias dont nous tenons ces détails parle encore, mais brièvement comme par allusion, d'autres grottes dédiées à Pan ou aux Nymphes.

1. PAUSANIAS, *Voyages*, X, 32, trad. Gédoyn, II, 388-389. Cf. Strabon, IX, III, 2. Ovide appelle les muses *Corycides nymphæ* comme fréquentant cette grotte : *Métam.*, I, 320, *Her.* VIII, 36; J.-G. Frazer pense qu'il s'agit d'un sanctuaire de Zeus, mais d'un Zeus apparenté aux Baals asiatiques, *Adonis, Attis, Osiris*. 1894. I. 152-161. Il est très vraisemblable en effet que Zeus et Déméter y étaient conjointement vénérés avec Dionysos, Pan et les Nymphes.

A Samicum, près du fleuve Anigrus, il a vu un antre que les gens du pays nomment l'antre des *Nymphes Anigrides*, « ceux qui ont des dartres, écrit-il, viennent faire leurs prières à ces Nymphes, leur promettant un sacrifice et s'imaginent ensuite qu'ils n'ont qu'à se frotter et à passer le fleuve à la nage *pour être non seulement sains de corps mais nets de toute tache* » (1). Comment ne pas reconnaître qu'on célébrait là des cérémonies purificatoires. La grotte de la plaine de Marathon, à l'entrée étroite, évoqué la caverne quaternaire où l'on a découvert des sculptures de bison désormais célèbres; dès que l'on est entré, la grotte s'élargit offrant des chambres, des baignoires, « une étable appelée communément *l'étable de Pan et des pierres taillées en forme de chèvres* (2). » Et l'on songe malgré soi à l'hymne du pseudo-Orphée.

« J'invoque Pan, *substance universelle du monde*, du ciel de la mer profonde, de la terre aux formes variées et de la flamme impérissable. Ce ne sont là que des membres dispersés de Pan. *Pan aux pieds de chèvres*, dieu vagabond, maître des tempêtes, qui fais rouler les astres et dont la voix figure les concepts éternels du monde, dieu aimé des bouviers et des pasteurs qui affectionnent

1. PAUSANIAS, *Voyages*, V, 5, trad. Gedoyn, I, 420.

2. PAUSANIAS, *Voyages*, I, 32, trad. Gedoyn, I, 106.

les claires fontaines, dieu rapide qui habite les collines, ami du son, dieu chéri des Nymphes, dieu qui engendre toutes choses, puissance procréatrice de l'univers, *habitant des antres*, dieu irascible, armé de cornes de boucs par la volonté de Jupiter; c'est sur toi que reposent les limites solides de la terre génératrice, les flots bruyants de la mer éternelle et l'océan qui enveloppe la terre de ses eaux salées; c'est en toi que repose une portion de l'air et le feu, puissant élément de toutes choses, base de la flamme éternelle; c'est à toi que sont soumis tous les divins éléments; tes ordres puissants changent les lois de la nature et tu peux augmenter à ton gré le nombre des années de la vie des mortels. Père tout-puissant, père triomphateur, accepte ces libations, permet que ma vie ait une fin juste et favorable et éloigne des limites de la terre toutes les terreurs paniques (1). »

La grotte de Pan, étant une réduction du Cosmos, permettait évidemment d'établir des relations mystiques entre le monde et les sanctuaires sacrés, d'attirer et conduire en ces retraites sombres la force divine éparse dans l'univers. Mais cela ne se faisait pas uniquement par amour de l'art ou de la magie. On s'efforçait ainsi d'intensifier le pouvoir mystique de certains sacra. Des processions saintes répandaient ensuite sur les champs la puissance fécondante qui y était accumulée. Ecoutez encore l'hymne aux Nymphes du Pseudo-Orphée :

1. *Hymne X*, trad. Buchon, p. 40.

« Nymphes, illustres déesses, race de l'illustre Océan, qui demeurez sous les profondeurs de la terre dans des habitations liquides; nourrices secrètes de Bacchus, joyeuses divinités des pénates, divinités fleuries qui errez aux angles des chemins, *habitantes des cavernes et des antres*, vous qui volez dans les airs, nymphes des fontaines, nymphes errantes qui répandez la rosée, nymphes aux pieds ailés, visibles et invisibles, courant et dansant avec les faunes sur le sommet des montagnes; nymphes des rochers, des forêts; nymphes qui animez toutes choses, nymphes à la douce odeur, à la blancheur éclatante et qui respirez de doux zéphirs, amies des bergers et des chevriers, *tendres nourrices qui habitez au fond de toutes choses*, Amadriades dont la demeure est dans les chênes; ô vous qui volez dans les airs, amies du printemps, soyez favorables aux mortels avec Cérès et Bacchus, et, nous regardant d'un œil bienveillant, envoyez-nous les haleines agréables des douces saisons (1). »

« Que les antres aient été dédiés aux Nymphes et particulièrement aux Naiades qui habitent près des sources et qui tirent leur nom des eaux d'où elles prennent leur cours, écrit Porphyre, c'est ce que montre l'hymne à Apollon, où il est dit :

Pour toi les Sources des eaux spirituelles
 Coulent perpétuellement dans les Antres,
 Nourries par le souffle de la terre, par les Oracles
 Divins de la Muse; et sur la terre
 Coulant de tous côtés
 Elles offrent aux mortels de leurs douces eaux
 Les continuelles effusions (2). »

1. *Hymne 48*, trad. Buchon, p. 47-48.

2. PORPHYRE, *l'Antre des Nymphes*, 8, *supra*, pp. 9-10.

Toujours au dire de Porphyre, dès les temps « très anciens », bien avant l'invention des temples, on consacrait aux dieux les antres et les cavernes ainsi qu'en témoignait l'ancre de Pan Lycien en Arcadie (1).

§ V. — LES CAVERNES DE DÉMÉTER

Pan et les Nymphes sont presque toujours associés à Déméter et à Coré sa fille.

« On ne considérait pas seulement l'ancre comme un symbole du monde sensible, écrit Porphyre, mais aussi de toutes les forces cachées de la nature; car les antres sont obscurs et l'essence de ces forces est mystérieuse. Et de même que Saturne s'aménage un ancre dans l'Océan et y cache ses enfants, de même Cérès élève Proserpine dans un ancre parmi les Nymphes. On trouverait beaucoup d'autres exemples analogues parmi les théologiens (2). »

Pour nous voyons les faits. Certaines grottes auxquelles se rattachent des noms et des légendes de nymphes sont incontestablement des grottes de Déméter (3); tel est le cas de la grotte et de la

1. PORPHYRE, *l'Ancre des Nymphes*, 20, trad. Trabucco, p. 20.

2. PORPHYRE, *l'Ancre des Nymphes*, 7, *supra*, p. 9.

3. V. BÉRARD, *De l'origine des cultes Arcadiens*, P. 1894, n-8°, p. 214-215.

source d'Atalante, sur le mont Parthénion, entre Aigos et Tégée (1). Atalante (de ἀτάλλω, sauter, bondir) fait penser à une personnification des sources jaillissantes, des eaux qui s'échappent du sol. Cette nymphe non seulement naît au bord d'une source, mais de sa lance fait jaillir l'eau du rocher (2). Sa métamorphose en lion, dans l'enceinte du temple de Zeus (3), témoigne évidemment qu'elle fut de la compagnie de Déméter. La grotte et la source de Mantinée sont également en relation avec une nymphe qui selon toute vraisemblance appartient à la troupe de la Grande Noire.

« Au-dessus de la plaine nommée Alcimédon, s'élève le mont Ostrakina, où l'on voit une caverne qu'habitait jadis Alcimédon, l'un des héros. Les Phigaliens disent qu'Héraklès eut commerce avec Phialo, la fille d'Alcimédon. Elle accoucha d'un fils et son père l'exposa avec l'enfant sur cette montagne. L'enfant qu'ils appellent Aichmagosas vagissait; un oiseau, une pie, apprit si bien à l'imiter, qu'Héraklès passant par là, et entendant la pie, crut reconnaître la voix d'un enfant; il se détourna, vit la mère et son fils, les reconnut et les délivra. L'enfant reçut le nom d'Écmagosas et la source voisine celui de fontaine de Kissa ou fontaine de la Pie » (4).

1. HYGIN, Fab. 99.

2. PAUSANIAS, III, 24, 2.

3. APOLLODORE, III, 9, 2.

4. PAUSANIAS, VIII, 12, 2-5.

Nous retrouverons une nymphe porteuse de coupe ou de bouteille (phialle) dans l'enceinte d'Aristandre consacrée aux Grandes Déesses. La nymphe Hagna, ainsi la nomme-t-on, y est d'ailleurs accompagnée de verseuses d'eau (1).

Nombreux sont les antres consacrés directement à Rhéa, à Déméter, ou aux Grandes Déesses: Déméter et Coré. Du temps de Pausanias on voyait encore en Arcadie sur la cime du mont Thomasios « une grotte nommée de Rhéa où il n'était permis à personne d'entrer, sauf aux seules femmes destinées à y célébrer les mystères de la déesse. » (2) C'est là que Zeus vint au monde (3).

Près de Trapézonte, le sanctuaire des Grandes Déesses est établi dans un vallon que les gens nomment le *Trou Bathos*. On y voit la fontaine Olympias qui est à sec de deux années l'une et dans le voisinage de laquelle il sort de terre des tourbillons de vapeurs et de flammes. Les mystères s'y célébraient tous les trois ans (4).

1. PAUSANIAS, VIII, 31.

2. PAUSANIAS, VIII, 36, 2.

3. Non seulement Zeus est né dans une grotte; mais « on dit que Héra encore vierge fut enlevée par Zeus et transportée en Béotie, qu'il la cacha proche du Cythérion dans une grotte ombragée, véritable lit nuptial fourni par la nature. » EUSÈBE, *Prépar. Évangel.* III, 2.

4. PAUSANIAS, VIII, 29.

Hercyna, ou plutôt Déméter-Hercyna, la parèdre de Trophonios ou de Zeus Basileus, avait une caverne près de Lébadée.

« On dit qu'un jour Hercyna, jouant dans le bois sacré de Trophonios, laissa échapper une oie qui était toute sa distraction; cette oie alla se cacher dans un antre sous une grosse pierre. Coré ayant couru après l'attrapa et de dessous la pierre où était l'animal on vit aussitôt couler une source d'où se forma un fleuve qui prit aussi à cause de cette origine, le nom de Hercyna. On voit encore aujourd'hui sur le bord de ce fleuve un temple dédié à Hercyna et dans ce temple la statue d'une jeune fille qui tient une oie dans ses mains. L'antre où ce fleuve a sa source est orné de deux statues qui sont debout et tiennent une espèce de sceptre avec des serpents enroulés à l'entour; de sorte qu'on les prendrait pour Asclépios et Hygeia; mais c'est vraisemblablement (Zeus) — Trophonios et (Déméter) — Hercyna car les serpents ne sont pas moins consacrés à Trophonios qu'à Asclépios » (1).

Les antres des Vénérables, comme on appelait encore les Grandes Déesses, se nommaient souvent *mégara* terme, qui d'après Hésychius désignait à la fois les souterrains et les gouffres. Peut-être aussi le *mégaron* désignait-il un puits ou un gouffre situé dans le fond ou à l'ouverture de l'antre de Déméter, l'un n'excluant pas l'autre, bien au contraire.

1. PAUSANIAS, IX, 39-24, trad. Gedoy II, 309.

« Près de Thèbes, au bord de l'Adopos, à dix stades de la ville sont les ruines du sanctuaire des Vénérables Déesses... C'est en l'honneur de ces Vénérables qu'à certains jours, avec d'autres cérémonies, ils jettent des cochons de lait dans les megara. Ces victimes arrivaient l'année suivante dans l'Hadès (1). En ce même endroit se trouve aussi le temple de Dionysos Aigolobos... (auquel on sacrifie des chèvres) » (2).

L'usage de chasser les porcs dans un précipice souterrain et de les offrir ainsi en holocauste à Déméter et à Coré se pratiquait dans les Thesmophories aux cris de Meghara ! Meghara ! (3)

Les Mégariens se vantaient d'avoir les premiers consacré des temples à Déméter et de leur avoir donné le nom de Mégara (4); mais ce nom que l'on retrouve dans les langues sémitiques et en particulier dans l'hébreu, signifie caverne. Ils montraient sur leur acropole un mégaron de la déesse, tout proche du temple de Dionysos et d'Aphrodite (5). En Arcadie, près de la source de Mélan-

1. Nous adoptons la correction de Movers qui lit *ἐν Αἰδῆ εἶναι* au lieu de *ἐν Δωδώνῃ*. *MOVERS, Die Phönizier*, 1841, ch. VII.

2. PAUSANIAS, IX, 8, 1-3.

3. Ce rite a d'ailleurs été décrit par un commentateur de Lucien. Cf. FARNELL, *Cult of Greek States*, III, p. 327, et présente un caractère nettement agraire et saisonnier.

4. PAUSANIAS, I, 39, 5.

5. PAUSANIAS, I, 40, 6.

géia et de l'hiéron d'Aphrodite Mólanis, *Dionysos mystes* a son mégaron (1); au pied du Lycée, non loin du temple de Despoina, est le lieu dit *Mégaron* où l'on célèbre une fête mystique en sacrifiant à la déesse des victimes nombreuses et variées (2). Mais le plus célèbre de tous les sanctuaires de Déméter la Noire, est la grotte du mont Elaïos à trente stades de Phigalie.

« Les Phigaliens conviennent de ce que disent les Thalpusiens du commerce que Neptune eut avec Cérès; ils prétendent seulement que ce qui en naquit ne fut pas un cheval, mais cette divinité que les Arcadiens appellent leur maîtresse. Ils ajoutent que Cérès outrée de dépit contre Neptune, et inconsolable de l'enlèvement de Proserpine, pour marquer son déplaisir prit un habit noir, s'enferma dans la grotte dont je parle, et y demeura longtemps cachée. Cependant les fruits et les moissons ne venaient point à maturité, et les hommes périssaient. Les dieux n'y pouvaient apporter de remède parce que aucun d'eux ne savait ce que Cérès était devenue. Enfin Pan prenant un jour le plaisir de la chasse, après avoir couru toutes les montagnes d'Arcadie, vint sur le mont Elaïos, où il trouva Cérès en l'état que j'ai dit. Aussitôt il en informa Jupiter qui envoya les Parques à la déesse pour tâcher de la consoler et de la fléchir, à quoi elles réussirent. Les Phigaliens depuis cet événement ont toujours regardé cette grotte comme sacrée. Ils y avaient placé une statue de bois qui représentait une figure de femme couchée sur une roche. Le corps de la

1. PAUSANIAS, VIII, 6, 5.

2. PAUSANIAS, VIII, 37, 8.

statue était couvert d'une tunique qui descendait jusqu'aux pieds ; mais sur ce corps il y avait une tête de cheval avec des crins ; des serpents et d'autres bêtes sauvages semblaient s'attrouper alentour. La déesse tenait d'une main un dauphin et de l'autre une colombe, symboles dont l'intelligence est aisée à quiconque est doué de quelque pénétration, et n'est pas tout à fait ignorant dans la Mythologie. Cérès fut donc surnommée la Noire parce qu'elle avait pris un habit de deuil ; les Phigaliens ne savent ni de qui était cette statue, ni comment elle fut brûlée ; car elle le fut. Après cet accident non-seulement ils n'en mirent pas une autre à sa place, mais ils négligèrent entièrement la fête, et les cérémonies de la déesse. Aussitôt la terre cessa de donner ses richesses ordinaires ; les Phigaliens punis par une stérilité qui causa la famine allèrent consulter l'oracle de Delphes, et en eurent cette réponse :

Malheureux habitants de la triste Azanie,
 De Cérès autrefois nation si chérie,
 A vous nourrir de gland, à paître dans les bois
 Vous voilà condamnés pour la seconde fois,
 Mais des maux plus cruels vous menacent encore,
 Oui je vous le prédis, la faim qui vous dévore,
 Va, croissant, tous les jours, irriter vos fureurs,
 Et vous accoutumer aux plus grandes horreurs,
 Des membres de son fils, ô barbare courage,
 Le père assouvira sa famélique rage,
 La mère, de l'enfant qu'elle porte en son sein,
 Pour s'en rassasier, deviendra l'assassin.
 Et vous périrez tous, si Cérès offensée
 Dans son antre profond n'est par vous encensée,
 Et si, rétablissant son culte et ses autels,
 Vous ne lui décernez des honneurs immortels.

« Les Phigaliens depuis cet oracle rendirent à Cérès tous les honneurs imaginables, et entr'autres marques de respect et de dévotion qu'ils lui donnèrent, ils engagèrent Onatas, fils de Micon, de l'île d'Egine, à leur faire une statue de la déesse lui promettant telle récompense qu'il voudrait... (*Et Pausanias ajoute*) : Ce statuaire vivait en même temps qu'Hégias d'Athènes, et qu'Agéladès d'Argos. J'étais venu à Phigalie exprès pour voir sa Cérès, je n'immolai aucune victime à la déesse, je lui présentai seulement quelques fruits à la manière des gens du pays, surtout du raisin avec des rayons de miel, et des laines nullement apprêtées, mais comme la toison les donne. On met ces offrandes sur un autel qui est devant la grotte, et on verse de l'huile dessus. Cette espèce de sacrifice se fait tous les jours par les particuliers, et une fois l'an par la ville en corps ; c'est une prêtresse qui y préside, accompagnée du Ministre le plus jeune. La grotte est environnée d'un bois sacré où il y a une source d'eau très froide (1). »

X

Tous ces antres avaient un caractère oraculaire. « Dix mille oracles, dit Apollon, ont surgi à la surface de la terre, soit comme sources, soit par le souffle tourbillonnant des vents impétueux. Mais Rhéa, entrouvrant son sein les a reçus de nouveau dans ses antres souterrains et les siècles sans nombre qui se sont succédé en ont anéanti la trace (2). » L'antre de Delphes, lui-même, avait été un oracle de la Terre ou de Demeter avant de

1. PAUSANIAS, VIII, 42, tr. Gedoy II. 213-215.

2. EUSÈBE, *Prépar. Evangel.* V, 16.

devenir le grand sanctuaire de la Pythie apollinienne (1).

En réalité il fut un temps où les oracles du souffle, de la source et de la caverne n'en faisaient qu'un ou du moins étaient réunis dans le même bois sacré. Les Nymphes engendrèrent l'inspiration au même titre que Déméter ou Dionysos. On disait des voyants qu'ils étaient saisis par les Nymphes (2). « Les Nymphes, écrit Bouché-Leclercq, pouvaient prophétiser ou inspirer des prophètes; elles contribuaient à fixer près de leurs sources, les oracles futurs, mais elles ne fondaient point par elles-mêmes des oracles complets (3). »

L'autre corycien de Cilicie fournit un excellent type de ces sanctuaires prophétiques. On se souvient peut-être de la belle description qu'en a laissée Pomponius Méla au premier siècle de notre ère :

« Après avoir gravi sur une longueur de dix stades une montagne assez escarpée qui commence près du

1. PAUSANIAS, X, 5. ; ELIEN, *Histoires diverses*, III, 1. ; ESCHYLE, *les Euménides*, in initio, *Prométhée*. 210 ; EURIPIDE, *Oreste*, 164 et *Iphigénie en Tauride*, 1235 et seq.

2. *Numpholeptoi*, les Latins ont traduit exactement le mot par *lymphatici* PAULUS. s. v. p. 120.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. de la Divination dans l'antiquité*. Paris, 1880, II, 264.

rivage, la caverne apparaît au sommet, ouvrant sa large entrée. De ce point elle s'enfonce à une profondeur considérable, et s'élargit à mesure qu'elle s'abaisse, environnée d'arbres dont les rameaux verdoyants tombent en festons autour de son ouverture, qu'ils ombragent. Ce spectacle est si beau et si merveilleux qu'au premier aspect il trouble l'esprit, et que l'on peut le contempler longtemps sans se lasser. Il n'y a pour descendre dans la caverne qu'un sentier étroit et difficile, long de quinze cents pas, conduisant à travers des ombrages frais et des bois touffus, d'où s'échappe un murmure agréable et champêtre, formé par les nombreux filets d'eau qui tombent çà et là dans les rochers. Quand on est arrivé au fond de cet antre, on en découvre un second, qui, sous d'autres rapports, mérite d'être décrit. En y entrant, on est épouvanté par des sons bruyants, semblables à ceux de cymbales agitées par une puissance surnaturelle. Il est éclairé jusqu'à une certaine distance ; après quoi il s'obscurcit de plus en plus, et se termine en une galerie étroite et profonde. Là un torrent rapide, s'échappant d'une large ouverture, se montre tout à coup, se précipite dans un canal assez court et disparaît dans un gouffre où il s'engloutit. On ne connaît point l'étendue de cette caverne : elle est tellement effrayante que personne n'a osé pénétrer jusqu'au fond. Cette solitude, au reste, porte, dans son ensemble, une empreinte auguste et sacrée, vraiment digne des dieux qu'on croit y avoir fixé leur séjour ; tout y commande le respect, tout s'y montre presque divin (1). »

1. POMPONIUS MÉLA, *De Situ orbis*, I, 13, éd. Nisard, pp. 613-614 ; Cf. STRABON, XIV, V. 5. Pour une description plus moderne et beaucoup moins enthousiaste voir V. LANGLOIS, *Voyage dans la Cilicie*. Paris, 1861, in-8°, p. 217.

De tels lieux ne furent pas seulement des oracles, mais des sanctuaires initiatiques. Les personnifications des éléments : Pan, Déméter et les Nymphes y exposaient, par la bouche de leurs prêtres, les voies du progrès spirituel. Au dire d'Empédocle les puissances conductrices des âmes disent :

Nous sommes arrivées dans l'ancre caché (1).

Une partie des dons sacrés accumulés dans l'ancre de Samothrace (2) y avaient sans doute été déposés par des initiés. Dès le quatrième siècle avant l'ère chrétienne nous voyons la Macédoine y envoyer ses enfants pour y assister aux cérémonies secrètes de la première initiation. Plutarque nous apprend que Philippe étant encore tout jeune homme se fit initier dans l'île sainte avec Olympias et que ce fut là qu'il s'éprit d'amour pour elle (3). C'est aux ministres de la caverne égéenne, que le pseudo-Orphée s'adresse en ces termes :

1. Cité par PORPHYRE, *l'Ancre des Nymphes*, 8, trad. Trabacco, *supra*, p. 10.

2. DIOGÈNE LAERCE, *Vies des phil.* VI, 2 ed., Lefèvre, p. 245.

3. PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, 2.

« Curètes qui faites retentir l'airain, qui portez des armes martiales. Génies célestes, terrestres et marins et qui habitez la Samothrace terre sacrée, écartez tous dangers des mortels qui errent sur la mer; *c'est vous qui les premiers aussi avez établi l'initiation*, Curètes immortels. Génies immortels, nourriciers et d'un autre côté destructeurs. Curètes, Corybantes, souverains et tout-puissants, vous êtes les rois de la Samothrace en même temps que fils de Jupiter (1). »

Parmi ces fils et ministres de Jupiter, il faut d'ailleurs mettre au premier rang Orphée et Dionysos dont Olympias, Philippe et tant d'autres Macédoniens célébraient les mystères avec une dévotion fanatique. Les initiations orphique et éleusinienne n'ont fait que prolonger les initiations de Rhée et de Demeter, qui continuaient elles-mêmes les cérémonies secrètes des très vieilles cavernes primitives (2).

1. *Hymnes Orphiques*, XXXVIII, 1-21.

2. Nous avons connu trop tard le travail de M. J. TOUTAIN pour l'utiliser et le regrettons, mais nous tenons à le signaler à nos lecteurs: *Les Cavernes sacrées dans l'Antiquité grecque* dans *Bibl. de Vulg. du Musée Guimet* (1913) XXXIX, 137-187.

CHAPITRE II

L'ANTRE DE DIONYSOS : LE NYSEIUM

§ I. — LA NAISSANCE ET LA NATURE DE DIONYSOS

La nature de Dionysos était déjà fort controversée chez les anciens. Les uns y voyaient une sorte de héros civilisateur, inventeur du labourage et de la culture de la vigne, qui après avoir vécu parmi les hommes avait été divinisé après sa mort ; les autres enseignaient qu'il n'avait jamais existé et qu'il ne fallait voir en lui qu'une allégorie de l'usage et de la découverte du vin. C'est du moins ce que nous apprend Diodore. A propos de cette dernière opinion, il ajoute même :

« Tout cela est conforme à ce que disent les chantes d'Orphée, aux cérémonies introduites dans les mystères dont il n'est pas permis de parler à ceux qui ne sont pas initiés (1). »

1. DIODORE, III, 61, trad. Hœfer, I, 249-250.

Personne n'admet plus aujourd'hui que Dionysos ait été un personnage historique, tous y reconnaissent un dieu de la végétation et en particulier un dieu du vin ; mais ce n'est là, malgré les apparences, que l'aspect le plus saillant de cette personnalité fabuleuse. Dans un passage où Plutarque nous rappelle les relations étroites de Dionysos avec l'Apollon de Delphes ce grand homme nous dit :

« Écoutons ceux qui s'occupent des questions religieuses ; nous les entendrons nous dire en vers et en prose, que le Dieu, incorruptible et éternel de sa nature, est soumis, par l'ascendant d'une loi et d'une raison fatale, à différentes transformations de sa propre personne. Tantôt c'est en feu qu'il change sa nature, assimilant entre elles toutes les substances ; tantôt il devient multiple à l'infini, prenant des formes, des affections, des propriétés différentes : d'où est constitué l'ensemble de ce qui existe maintenant sous le nom si connu de cosmos. Mais afin, continue-t-on, que cette doctrine reste cachée au vulgaire, le changement du principe universel en feu a reçu des sages par excellence le nom d'*Apollon* qui exprime son unité, et celui de *Phébus* qui désigne sa pureté et son exemption de toute souillure. Quand le Dieu se change et se transforme en souffles, en eau, en terre, en astres, en plantes qui croissent, en animaux qui vivent, les sages donnent à ces affections et à ces vicissitudes des noms qui rappellent une idée de déchirement et de démembrement. Le Dieu est par eux nommé Dionysos, Zagreus, Nyctélius, Isodètès. Ses consommations, ses disparitions, ses morts, ses résurrections sont figurées par des noms énigmatiques et fabuleux qui ont

de l'analogie avec ces diverses mutations. Ils chantent en l'honneur de Bacchus des vers dithyrambiques pleins de mouvements vifs, pleins de changements qui ressemblent à des écarts et à des digressions ; et comme l'a dit Eschyle :

« Le dithyrambe aux voix confuses
Est le poème dont les Muses
Fêtent le fils de Semélé » (1)

L'âme du monde qui s'exprime tour à tour par Apollon et par Dionysos même lorsqu'elle se mêle aux astres, aux souffles, aux plantes, et en particulier à la vigne n'en garde pas moins quelque chose du feu. Bien que les éléments, ainsi que l'enseignent les philosophes ioniens puissent se transformer les uns dans les autres, il n'est pas moins vrai que l'âme des dieux participe surtout de la nature du feu. En fait Dionysos reçoit maintes épithètes comme Puripolos et Purôpos qui révèlent son caractère igné (2). Dans les Bacchantes d'Euripide lorsque Dionysos manifeste ses volontés vengeresses, soit qu'il détruise le palais de Penthée soit qu'il livre l'impie aux Ménades, un feu sacré brille avec éclat, illumine

1. PLUTARQUE, *Sur le Ei du temple de Delphes*, 9. trad. Bétolaud, II, 312-313.

2. M. LANGLOIS, *Mémoire sur la divinité védique appelée Soma*. Paris, 1842, in-4°, p. 24. — G.-M.-V. DAVIS, *The Asiatic Dionysos*. London, 1914, p. 191.

nant la terre et le ciel. Nous savons d'ailleurs qu'il naquit dans les flammes de l'éclair qui donna la mort à sa mère Semélé. Un artiste ancien a concrétisé cette tradition dans un tableau que Philostrate nous décrit ainsi :

« Dionysos naît vraiment sous l'action de la flamme. On aperçoit l'image effacée de Semélé qui monte vers le ciel. Quant à Dionysos il s'élançe du sein maternel ainsi déchiré et brillant comme un astre, il fait pâlir l'éclat du feu par le sien propre. *La flamme s'entr'ouvre, ébauchant autour de Dionysos la forme d'un antre ; le dieu n'en a point de plus gracieux en Assyrie ni en Syrie.* Les hélices, les baies de lierre, des vignes déjà robustes, les tiges dont on fait des thyrses, en tapissent les contours et toute cette végétation sort si volontiers de terre, qu'elle croît en partie au milieu du feu. Et ne nous étonnons point que la terre pose sur les flammes comme une couronne de plantes, en l'honneur de Dionysos : ne doit-elle pas un jour, en s'associant au dieu, connaître les fureurs des Bacchantes, épancher des ruisseaux de vin ; et de son sol, de ses rochers mêmes, comme des mamelles, faire jaillir un lait abondant. Ecoute le dieu Pan ; il semble chanter Dionysos sur les sommets du Cithéron bondissant çà et là aux cris d'Évohé (1). »

D'autres traditions se réfèrent principalement à la nature humide et multiple du Dieu, à sa dispersion dans les rochers et dans les plantes, dans les parfums des fleurs et les chants des oiseaux.

. PHILOSTRATE, *Les Images*, I, 13, trad. Bougot, p. 264.

Voici comment Diodore nous dépeint la grotte arrondie où fut élevé Dionysos :

« Cette grotte est surmontée d'un rocher escarpé d'une hauteur prodigieuse, et dont les pierres brillent des couleurs les plus éclatantes, semblables à la pourpre marine, à l'azur et autres nuances resplendissantes; enfin on ne pourrait imaginer aucune couleur qui ne se trouvât pas là. A l'entrée de cette grotte, il y a des arbres énormes dont les uns portent des fruits; les autres, toujours verts, semblent n'avoir été produits par la nature que pour réjouir la vue. Là nichent des oiseaux de toute espèce, remarquables par la beauté de leur plumage et par la suavité de leur chant; aussi ce lieu est-il fait non seulement pour les jouissances de la vue, mais encore pour celles de l'oreille, ravie par les sons des chanteurs naturels qui surpassent la mélodie même des artistes. Derrière l'entrée, la grotte est entièrement découverte et reçoit les rayons du soleil. Il y croît des plants de toute espèce, mais surtout la casie et d'autres végétaux dont l'odeur se conserve pendant des années. On voit aussi dans cette grotte plusieurs lits de Nymphes, formés de toutes sortes de fleurs, œuvre non pas de l'homme, mais de la nature. Tout à l'entour, on n'aperçoit point de fleurs flétries ni de feuilles tombées. C'est pourquoi, outre le plaisir que procure la vue, on a encore celui de l'odorat (1). »

Cette seconde tradition qui fait du Nyseium un lieu paradisiaque, le royaume des Nymphes ou

1. DIODORE, *Bibliothèque*, IV, 68, trad. Hœfer, I, 258. Les Naxiens avaient une tradition semblable. Zeus lui-même remit Dionysos aux Nymphes de cette île. *Diodore*, V, 32.

des eaux trouve une confirmation dans le pseudo-Plutarque :

« Que Bacchus soit aux yeux des Grecs le dieu et le père non seulement du vin, mais encore de toute substance humide, c'est ce que suffit à prouver le témoignage de Pindare quand il dit :

Augmente encore les fruits que nous offre Pomone
O bienfaisant Bacchus saint éclat de l'automne (1) »

Dionysos n'est-il pas qualifié de pluvieux (uès)? et lorsqu'il vient s'installer à Thèbes ne le voyons-nous pas tout d'abord rendre visite à la fontaine de Dircé et au cours de l'Ismenios (2).

En réalité Dionysos est à la fois eau et feu et les deux traditions se complètent. Principe à double face, un et multiple, brûlant et humide, Dionysos se manifeste sous ce double aspect dans les trois parties du Cosmos.

Par le mystère de sa naissance et par le pouvoir de l'ancre Dionysos introduisit le feu dans l'univers entier, dans le ciel où il brille, avec le soleil d'automne ; il s'unit à l'humidité de la lune par

1. *Sur Isis et Oisiris*, 35. En faveur de la double nature ignée et aquatique du dieu on pourrait encore citer le passage où Apollonius de Rhodes nous dépeint la caverne où la Nymphe Macris transporta Dionysos après l'avoir reçu des mains d'Hermès qui venait de l'arracher du feu. *Argonautiques*, IV, 1134, sq.

2. EURIPIDE, *les Bacchantes*, in initio.

son mariage avec Ariadne ; il emplit l'atmosphère sous la forme de Pan, le vent mouillé et chaud qui non seulement féconde les fleurs et les ca- vales mais semble exciter les hommes à l'amour, et enfin dans tout ce qui naît sur la terre sous l'influence de l'éclair qui procure la pluie tiède. En se dispersant dans tout le Cosmos et en parti- culier dans les fruits emplis d'eau et dans la vigne au jus enivrant, Dionysos mêle le feu à l'eau.

La grotte dionysiaque où le Nyseium est l'an- tre cosmique de la tradition aryenne, la montagne ou le rocher nocturne qu'illuminent les étoiles et la lune et d'où s'élan- ce, au matin, avec la lumière et le soleil, les vents doux qui font frissonner les feuilles et chanter les oiseaux. C'est de cette même caverne céleste que s'échappe les nuages et les vents d'orage qui purifient et fécondent la terre.

Dionysos est essentiellement un dieu de la géné- ration et de la vie, un dieu démiurgique et l'an- tre bachique, de même que l'an- tre des primitifs et l'an- tre cosmique indo-européen, est le creuset d'où jaillit tout ce qui vit sous le ciel et sur la terre. La caverne rituelle de même que l'an- tre cosmique, et grâce aux cérémonies saisonnières, qu'on y célébrait périodiquement, s'emplissait d'une buée chaude qui, en s'épandant sur la cam-

pagne y portait cette chaleur humide ou ce feu aqueux qui caractérisent le dieu de la génération et du renouveau.

C'est du huitième au sixième siècle que le culte de Dionysos et les mystères orphiques envahirent les terres et les mers que peuplaient les Grecs ; la Béotie, la Thessalie, les Iles ioniennes, l'Asie Mineure. C'est au sixième siècle que la philosophie grecque apparaît en Ionie. On ne peut pas douter que ces deux développements dépendent l'un de l'autre.

Tout le monde connaît l'enseignement des hylozoïstes. Thalès soutenait que tout vient de l'eau et Héraclite enseignait un siècle plus tard que tout sort du feu, mais nul n'a oublié qu'Anaximène et Diogène d'Apollonie prétendaient que l'air est le principe unique de toutes choses tandis que Phérécyde et Xénophane proclamaient que tout vient de la terre et tout y retourne. Toutes ces tentatives manifestent le désir d'expliquer l'univers par un principe unique qui suffise à engendrer successivement les divers éléments et par suite la vie et la pensée. Ce principe n'était à proprement parler, ni la terre ni l'eau, ni l'air, ni le feu, mais une sorte de force élémentaire, polymorphe et infinie, impersonnelle bien que douée d'une sorte d'intelligence analogue à ce que

certains primitifs appellent le mana ; n'est-ce pas en effet à peu près ce que dès lors nous laisse entendre Anaximandre lorsqu'il fait de l'infini le principe de l'univers (1) ? Cette énergie mystique, ce dynamisme mystérieux pouvait se comparer à un souffle igné ou à une humidité chaude ; ce n'était là que des métaphores tirées des éléments sensibles, doués d'un caractère d'universalité, métaphores destinées à donner une idée grossière et insuffisante, mais adaptée à des esprits simples, de cette réalité subtile et invisible qui est à la base de la pensée réfléchie chez tous les primitifs (2).

Pour les esprits des enfants et des femmes, voire des hommes grossiers, on traduisit cet enseignement en fables. Aristote relève l'analogie de l'hypothèse de Thalès avec la vieille croyance poétique qui représentait Thétis et l'Océan comme les créateurs de l'univers (3). La doctrine de Diogène ou d'Anaximène pouvait s'exprimer par la fable de Pan *le Joueur de flûte*, celle de Xénophon

1. Cet infini présentait, nous dit-on, un double caractère que l'on peut rapprocher de ceux du feu et de l'eau et par suite de ceux de l'esprit et de la matière. On rattache en effet la philosophie d'Anaxagore à celle d'Anaximandre. Or, le maître de Socrate enseignait l'existence d'une intelligence cosmique.

2. P. SAINTYVES, *la Force magique*.

3. *Métaph.*, I, 3.

et de Phérécyde par l'histoire de Demeter, enfin celle d'Héraclite par la légende d'Apollon. Nous n'avons que de rares données sur la philosophie des Perses de la même période, mais nous savons que les indigènes de l'Iran au VI^e siècle enseignaient une doctrine de ce genre. D'après les données rituelles de la plus ancienne littérature avestique les Perses adoraient déjà le feu qu'ils appelaient le fils de l'Être Suprême et il est facile d'en déduire les grandes lignes de leur cosmologie. Même doctrine dans l'Inde. La *Katha Upanishad* nous apprend que « le feu sacré qui conduit au Paradis » est appelé « la base de l'Univers » (1) et n'est qu'un terme figuré pour le Purusâ ou l'Âme divine qui habite dans tous les êtres créés.

Dionysos n'est lui aussi qu'une personnification allégorique du mana conçu comme une vapeur humide et chaude et chose frappante semble traduire l'enseignement d'Hippon de Rhegium, le successeur immédiat de Thalès qui d'après Sextus Empiricus enseignait que tout provient d'un double principe, le feu et l'eau (2).

1. A.-E. GOUGH, *The philosophy of Ancient Upanishads und Ancient Indian Métaphysics*. London, 1903, p. 118-119.

2. *Hypot. Pyrrh.*, 3; *Adv. Math.*, 9.

Un siècle et demi plus tard Platon (429-348) qui reçut les leçons de Cratyle, le disciple immédiat d'Héraclite, distinguera une double sorte de mana dont l'un plus personnel constituera l'âme du monde ou le second principe, le Logos demiurgique, le Verbe organisateur du Cosmos et dont l'autre rappellera à s'y méprendre l'énergie élémentaire des hylozoïstes ou le feu pur des Orphiques.

« Nous croyons voir, écrit-il, qu'en se condensant, ce que nous appelons eau, devient des pierres et de la terre; en se fondant et se divisant, du vent et de l'air; que l'air enflammé devient du feu, et que réciproquement le feu condensé et éteint reprend la forme d'air; que l'air rapproché et épaissi se change en nuages et en brouillards, qui, encore plus comprimés, s'écoulent en eau; que de l'eau se reforment la terre et les pierres, et qu'ainsi, à ce qu'il paraît, ces corps s'engendrent périodiquement les uns des autres. Ainsi puisqu'on ne peut se représenter chacun d'eux comme étant toujours le même, oser soutenir fermement que l'un quelconque d'entre eux est celui qui doit porter tel nom, à l'exclusion de tout autre, ne serait-ce pas vouloir s'attirer la risée ? C'est impossible, et il est bien plus sûr de nous en tenir à l'idée suivante: quand nous voyons quelque chose qui passe sans cesse d'un état à un autre, le feu par exemple, nous ne devons pas dire que cela est du feu, mais qu'une telle apparence est celle du feu, ni que ceci est de l'eau, mais qu'une telle apparence est celle de l'eau; et de même pour tous ces objets changeants, auxquels il faut se garder de paraître attribuer aucune stabilité, comme il arrive lorsque, pour

les montrer, nous nous servons de cette expression *ceci, cela*, par lesquelles nous croyons désigner un objet déterminé... Nous ne donnerons à la mère et au réceptacle de toutes les choses produites qui peuvent être vues ou senties d'une manière quelconque, ni le nom de la terre, ni celui d'air, ni celui de feu, ni celui d'eau, ni les noms des corps qui sont nés de ceux-là, ou par lesquels ceux-là sont produits eux-mêmes ; mais nous pourrons dire avec vérité que c'est une espèce de nature invisible et sans forme, qui reçoit tout et qui tient en quelque manière à l'être intelligible mais d'une façon bien douteuse et bien insaisissable (1). »

Toutes les doctrines ioniennes ne furent que des formules diverses pour exprimer une vérité unique, l'existence d'un principe mystique indicible. L'eau de Thalès, comme l'air de Diogène d'Apollonie, le feu d'Héraclite ou l'infini d'Anaximandre sont tous doués d'une sorte d'intelligence. « L'homme et les autres animaux qui respirent, disait Diogène, vivent d'air, et l'air constitue leur âme et leur pensée et si la respiration cesse, la vie et la pensée cessent du même coup (2). » Dionysos, l'humidité chaude est le grand principe de vie et de pensée, le générateur des corps et des âmes. L'antre où naît Dionysos n'est rien autre chose que la caverne où les liturgies sai-

1. *Le Timée*, 49, C et D et 51 A et B, éd. Th. Martin, I, 133-135 et 137-139.

2. *Simplicius*, Phys. fol. 32, b.

sonnières ramenaient périodiquement le mana mystérieux, le dieu impersonnel et infini du panthéisme primitif.

§ II. — L'INITIATION DIONYSIAQUE OU L'ANTRE INITIATIQUE

Le culte de Dionysos, divinité génératrice et divinité agraire présenté aux fidèles comme dieu de la fécondité et en particulier comme dieu des grains, des fruits et de la vigne, s'accompagnait d'une initiation. Les mystères d'Eleusis en témoignent. Toutefois il ne faudrait pas s'imaginer que cette initiation consistait uniquement en un enseignement philosophique dans le goût des hylozoïstes ou des vieux physiciens. L'initiation dionysiaque comportait essentiellement un entraînement ascétique, un séjour dans l'ancre ou plus tard dans la partie du téléstérion qui le remplaçait (1).

C'est un lieu commun de dire que la religion de Dionysos poussait ses fidèles à rechercher

1. Cette partie s'appelait *μάγανον* et était couronné d'une ouverture d'où s'échappait une vive lumière pendant la nuit de l'initiation. P. FOUCART, *Les Mystères d'Eleusis*, p. 352.

l'extase soit par des moyens sensibles tels que le vin, les danses frénétiques, les excitations lascives et les unions voluptueuses (1), soit par la pratique de l'ascétisme et du détachement. Le profane et l'initié aboutissaient, chacun par la voie qui lui convenait le mieux, à la possession du bonheur. Les ignorants trouvaient dans les bacchantales des satisfactions appropriées à des êtres qui ne pouvaient s'évader des choses sensibles. Les philosophes par l'ascèse et la contemplation s'élevaient de la connaissance des choses intelligibles aux joies profondes de la vie unitive, dans laquelle l'homme, dépris de son moi, s'abîme et s'épanouit dans le dieu qu'il adore.

Tandis que les profanes s'enivraient en commun, formaient des cortèges orgiastiques en l'honneur du dieu, les initiés participaient aux rites de la coupe et communiaient, par le vin, à la fois au sang et à l'esprit du Générateur par excellence. Sur le coffre de Cypsélius conservé dans le temple d'Héra à Elis on voyait « Dionysos couché tout de son long dans une grotte dont l'entrée était tapissée de ceps de vigne, de pommiers et de grenadiers : le dieu avait de la barbe

1. Voir les accusations de Penthée dans *les Bacchantes d'Euripide*.

au menton, une coupe d'or à la main, et une longue tunique qui lui descendait jusqu'au talon (1). » Cette tunique est le vêtement du sage (2); Dionysos est ici dans l'attitude de l'initié qui reçoit les enseignements qui accompagnaient le banquet mystique. On y commentait sans doute le sacrifice du dieu qui, déchiré dans la création, avait laissé disperser ses membres en des myriades d'êtres dont il était la vie et qui, après avoir répandu son sang dans le rocher du pressoir, s'offrait à ses fils bien-aimés dans ce vin mystique excitateur d'une sainte ivresse.

C'est également à Elis que se renouvelait chaque année par la vertu de Dionysos le miracle du changement de l'eau en vin (3), miracle éminemment symbolique et révélateur de la nature du dieu. N'est-ce pas en effet par une sorte de feu puisé dans le soleil par la vigne que le vin diffère de l'eau et n'est-ce pas ce même feu qui procure l'enthousiasme bachique, l'ivresse corporelle et l'extase spirituelle. A Naxos une fontaine consacrée à Dionysos donnait à des époques

1. PAUSANIAS, V, 19, trad.

2. Dionysos donne cette robe à Penthée lorsqu'il se déguise en servant du dieu afin d'aller surprendre les secrets des Ménades.

3. ATHÉNÉE, I, 25.

fixes un vin très agréable (1). Il est fort probable que la source miraculeuse coulait dans l'ancre du dieu (2). La production du prodige le demandait et nous savons par Porphyre qu'il y avait à Naxos une grotte consacrée à Dionysos (3).

C'était dans les grottes que l'on célébrait le mystère du dieu et que l'on commentait les rites et les miracles aux initiés. Vitruve, lorsqu'il décrit les décorations du théâtre ancien, observe que dans les actions satyriques où figurait Dionysos, la scène était toujours ornée d'arbres, de parties champêtres, de montagnes et de grottes (4). Dans la magnifique procession bachique que Ptolémée Philadelphe fit célébrer à Alexandrie et dont Athénée nous a conservé la description d'après Callistène, on voyait entre autres :

« un grand char à quatre roues, long de vingt-deux coudées, large de quatorze, traîné par cinquante hommes. Il portait un ancre singulièrement profond, fait de lierre et peint en rouge. De cet ancre s'envolaient durant tout le trajet des pigeons, des colombes, des tourterelles

1. ETIENNE DE BYZANCE, V° NAXOS ; SUIDAS V° NAXOS.

2. Cf. P. SAINTYVES, *les Origines liturgiques du miracle de l'eau changée en vin* dans *Rev. d'Hist. et de Litt. Relig.*, 1913, p. 100-103.

3. *De l'Antre des Nymphes*, 20.

4. VITRUVÉ, V, 8.

ayant des rubans attachés à leurs pattes, afin que les spectateurs pussent les saisir au vol. De la grotte coulaient deux ruisseaux : l'un de lait, l'autre de vin. Toutes les Nymphes qui entouraient cet antre avaient des couronnes d'or. Hermès tenait un caducée d'or et était vêtu d'habillements magnifiques (1). »

Ces pigeons et ces colombes représentent vraisemblablement les âmes qui après avoir bu aux sources de la sagesse et s'être rassasiées du lait et du vin des petits et grands mystères s'envolaient vers les cieux.

La grotte initiatique figure encore dans un bas-relief qui orne un sarcophage romain exhumé de la voie Appia près de la porte Capène. Le premier possesseur de ce précieux monument, le cardinal Casali, y vit les noces de Dionysos et d'Ariane. Le chevalier Visconti qui le publia d'abord dans son *Museo Pio Clementino* a pensé qu'il s'agissait de Dionysos qui vient de ramener de l'enfer sa mère Semélé et se repose un instant avec elle avant son ascension céleste (2).

Bœttiger qui, dans son *Archæologisches Museum*, a consacré une intéressante étude à ce monument, défend la première interprétation (3). J'y

1. ATHÉNÉE, *Banquet des Savants*, V, 7.

2. *Museo Pio Clementino*, V, 13 et 86.

3. BŒTTIGER, *Archæologisches Museum, zur Erläuterung der Abbildungen aus dem classischen Alterthume für Studirende und Kunstfreunde*, Weimar, 1801, p. 75 sq.

verrais plus volontiers un acte des mystères. Dans la scène qui forme le centre de la composition et attire tous les regards, un panisque, les mains liées derrière le dos, est entraîné par deux génies ailés hors de la grotte sur laquelle s'appuie Dionysos et l'immortelle (Ariane ou Sémélé) qui symbolise l'âme initiée. Ce panisque en qui Boettiger voit le dieu champêtre qui osa dévoiler les charmes d'Ariane endormie représente le profane qui a osé jeter un regard indiscret sur les mystères sacrés. Entre ses pieds de capripède, un panier renversé, dont la signification mystique est attestée par la ciste et le van qui reposent également sur le sol de la caverne, dénote son méfait. Afin d'aviver ses regrets, Silène lui montre le lotos, dont il ne pourra manger désormais et Dionysos la coupe à laquelle il ne pourra plus boire le cycéon. Quoi qu'il en soit, des détails de cette interprétation, il n'est pas douteux que nous avons affaire à une scène religieuse. Au reste, le couvercle du même sarcophage représente, d'après Boettiger, Dionysos et Ariane célébrant le festin des noces au milieu des tumultes du thiasé. Il n'est pas vraisemblable que l'on ait représenté deux fois la même scène sur le même monument. Boettiger conclut d'ailleurs ainsi : « Et pourquoi tout cela sur un sarcophage ? »



Dionysos introduit son épouse aux plaisirs célestes. L'Elysée et un bacchanal éternel attendent les pieux et les initiés. C'est aussi que les sculptures du tombeau contenaient la consolante assurance du bonheur réservé à celui (évidemment un dévot ou un dieu) dont les cendres y étaient renfermées. »

La présence de la grotte sur ce sarcophage peut donc s'interpréter sans crainte comme le rappel du lieu où s'accomplissaient les initiations dionysiaques : l'ancre bachique étant l'antichambre nécessaire des parvis célestes.

Les personnages secondaires qui animent la composition principale méritent également une mention. Les deux satyres qui semblent porter chacun une main au-dessus de leurs yeux afin de mieux voir, font songer à une peinture de vase de la collection Tichsbein où leurs pareils jettent des regards de curiosité dans une grotte bachique (1). Hermès, comme les Nymphes qui contemplent la scène d'un regard calme, est un habitué de la caverne mystique. Les anciens le qualifient de spélaités ou d'habitant des cavernes (2). Il passait d'ailleurs pour résider dans cet antre

1. Collection Tichsbein, I, 32.

2. ETIENNE DE BYZANCE, v° *Spelaion*.

corycien que nous avons vu consacré à Pan et aux Nymphes (1). Lui-même était né dans une grotte à Cyllène (2) et c'est au seuil de cette même grotte qu'il trouva la tortue dont il utilisa la carapace à fabriquer la lyre aux sept cordes.

Dieu psychopompe, gardien de la porte de l'Arverne, compagnon des âmes sous la terre, fils bien-aimé de Dionysos et d'Aphrodite, habitué des grottes sacrées de Coré ainsi que le veut l'hymne du pseudo-Orphée (3), c'est en même temps le guide des initiés.

L'invention de la cithare aux sept cordes doit être considérée comme une énigme. Testudo (tortue), d'après Varron, se disait d'un lieu semblable à une cave lorsqu'il ne recevait de jour d'aucun côté (4). On pouvait donc dire aussi bien de la caverne que de la cithare qu'elle était une tortue et symboliquement une tortue à sept cordes, soit qu'on ait voulu désigner ainsi les divisions liturgiques de la grotte sacrée, soit que l'on ait voulu signifier que l'initiation qui s'y accomplissait comportait sept degrés. Hermès, guide des

1. Ainsi qu'en témoigne l'épithète de Korokiotes.

2. APOLLODORÉ, *Biblioth.*, III, 1, 2, et dans *les Hymnes Homériques*, l'Hymne II à Hermès.

3. ORPHÉE, *Hymne*, 54, trad. Buchon, p. 49.

4. VARRON, *De la langue latine*, I, 161, éd. Nisard, p. 504.

âmes et des initiés, n'était-il pas l'inventeur des sept degrés de l'initiation antique ; n'était-ce pas lui, en effet, qui devait guider les âmes à travers les sept cercles de la sphère céleste jusqu'au ciel suprême d'où l'on pouvait entendre leur chant harmonieux ?

La grotte hellénique fut incontestablement un lieu d'initiation où Pan, les Satyres, les Nymphes, Hermès, assistaient Dionysos pour conduire l'âme dégagée des liens d'ici-bas en cet Empyrée où régnaient la troupe des Immortels : les héros et les dieux.

Nous pouvons d'ailleurs essayer non pas de préciser, mais d'indiquer les grandes directives de l'enseignement initiatique. Au profane qui s'éveillait à la vie spirituelle on s'efforçait tout d'abord de faire comprendre la nécessité du détachement des choses sensibles pour naître à la vie de l'âme. Chacun se rappelle la description que Plutarque donne de l'ancre bachique à propos de la descente de Thespésius aux enfers.

« Arrivé enfin à un gouffre d'une longueur et d'une profondeur immenses Thespésius se sentit abandonné de la force qui l'avait soutenu et il vit que les autres âmes éprouvaient la même impression. Elles se resserraient comme des oiseaux, elles volaient bas, elles tournaient à l'entour du gouffre ; mais elles n'osaient aller

résolument plus loin. L'intérieur cependant était agréable à voir. On eût dit une des grottes consacrées à Bacchus, qui sont tapissées de branchages, de verdure et de fleurs de toute espèce. Il s'en exhalait un souffle délicat et suave, qui répandait une odeur de volupté merveilleuse, et l'air y avait le parfum que trouvent au vin ceux qui aiment à s'enivrer. Les âmes, se repaissant de ces délicieuses émanations, en étaient comme épanouies, et se caressaient les unes les autres. Il n'y avait aux alentours de ce lieu que transports bachiques, que rires, que chants joyeux et divertissements. C'est par là, disait le parent, que Bacchus est monté au séjour des Dieux et que plus tard il y conduisit Sémélé. Ce lieu se nomme le Léthé. Thespésius voulait s'y arrêter; mais son conducteur ne le permit pas. Il l'entraîna de force, lui disant, et c'était en même temps l'instruire, que la raison est amollie et comme fondue par la volupté, que la partie irraisonnable et animale de nous-mêmes, humectée et rendue charnelle, réveille dans l'âme le souvenir du corps; que de ce souvenir naît un désir, une envie de procéder à l'acte de la génération; or, la génération est ainsi appelée parce qu'elle est un penchant qui porte vers la terre une âme appesantie par trop d'humidité (1). »

L'âme de l'initié doit s'efforcer d'atteindre par l'étude et l'ascèse à cette région du feu qui est le domaine des essences intelligibles et des dieux. Au début du VII^e livre de *la République* Platon voulant faire saisir la distinction radicale des deux mondes de la connaissance : du sensible et

1. PLUTARQUE, *Des délais de la justice divine*, 22, ds. *Œuvres morales*, trad. Bétolaud, III, 43-44.

de l'intelligence, a recours à l'allégorie de la caverne. La connaissance du sensible est comparable à celle des ombres projetées dans le fond de la caverne. Les réalités intelligibles sont les personnages qui vivent dans la lumière qui règne au dehors et au-dessus de l'ancre. Ceux qui ici-bas se contentent des joies et des connaissances sensibles sont semblables à des esclaves enchaînés dans l'ancre qui ne peuvent voir que les ombres qui se projettent et jouent sur le rocher. Seuls les captifs qui s'évadent de l'ancre et montent l'escalier des choses intelligibles finissent par contempler directement les réalités supérieures.

Il est certain que cette merveilleuse allégorie a été inspirée à ce grand homme par l'ancre dionysiaque. Faut-il en rappeler la fin ?

« L'ancre souterrain c'est ce monde visible ; le feu qui l'éclaire, c'est la lumière du soleil ; ce captif qui monte à la région supérieure et qui la contemple, c'est l'âme qui s'élève jusqu'à la sphère intelligible. Voilà du moins quelle est ma pensée, puisque tu veux la savoir. Dieu sait si elle est vraie. Quant à moi, la chose me paraît telle que je vais dire. Aux dernières limites du monde intelligible est l'idée du Bien qu'on aperçoit avec peine, mais qu'on ne peut apercevoir sans conclure qu'elle est la cause première de tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'univers ; que, dans ce monde visible, elle produit la lumière et l'astre de qui elle vient directement ; que, dans le monde invisible, elle engendre la vérité et l'in-

telligence; qu'il faut enfin avoir les yeux sur cette idée, si on veut se conduire sagement dans sa vie privée et publique... Admets donc (mon cher Glaucon), aussi et ne t'étonne plus que ceux qui sont parvenus à cette sublime contemplation dédaignent de prendre part aux affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à se fixer dans ce lieu élevé (1). »

Comment ne pas reconnaître l'ancre cosmique des initiations dans cette caverne qui représente *le monde visible* ? et comment ne pas deviner que l'enseignement y consistait à provoquer l'âme à gravir par l'étude et par l'ascèse les échelons qui conduisent hors de l'ancre cosmique dans cette région des intelligibles, dans ce monde supérieur du feu spirituel par-delà la sphère des étoiles ? La connaissance des intelligibles n'est-elle pas conditionnée pour Platon lui-même par l'effort moral et par l'ascèse et ne revêt-elle pas un caractère mystique puisqu'elle aboutit à placer l'idée du Bien ou la divinité même au sommet de toutes les idées et de toutes les perfections. Et ne sont-ce pas des mystiques, presque des moines, ceux qui, parvenus à cette sublime contemplation, dédaignent de prendre part aux affaires humaines et dont les âmes aspirent à se fixer dans ce lieu élevé, c'est-à-dire en Dieu ?

1. PLATON, *Œuvres*, trad., Saisset, VII, 343-344.

Relevons encore un dernier trait de l'allégorie platonicienne. Le maître nous montre l'homme qui s'échappe de l'ancre, aveuglé par la lumière du soleil, il ne pouvait saisir aucune des formes réelles qui se mouvaient dans la pleine clarté.

« Il lui faudrait du temps sans doute pour s'y accoutumer. Ce qu'il découvrirait le plus aisément ce serait d'abord les ombres, ensuite les images des hommes et des autres objets, peintes sur la surface des eaux; enfin les objets eux-mêmes... De là il porterait ses regards vers le ciel (1). »

On a justement rapproché ce passage de cette vue des Upanishads :

« Toutes les choses vivantes sont les bulles et l'écume qui retournent à l'eau dont elles sont issues. Tous les corps et toutes les âmes des choses vivantes sont comme des mares qui reflètent le soleil (Vient un moment où les mares se dessèchent et où le soleil reste seul (2). »

Tandis que Platon empruntait ses allégories au culte et à l'enseignement dionysiaques rien n'empêchait les prêtres de Dionysos de parler le langage de Platon et d'enseigner aux initiés cette doctrine du fils de Dieu du second principe qui

1. PLATON, *Œuvres*, VII, 341.

2. GOUGH, *loc. laud.*, p. 153.

étendu en X sur l'univers dans lequel il est en quelque sorte crucifié, constitue l'âme du Cosmos (1).

Tous les êtres créés viennent de l'humidité dionysiaque qui se répand et disperse l'âme du monde en mille formes aqueuses et des myriades de bulles multicolores. C'est le mystère de la passion du dieu (2).

Ce mystère a d'ailleurs sa contre-partie : toutes ces bulles, tous les être créés se résolvent peu à peu en leur substance élémentaire et retournent à la masse infinie dont ils sont sortis. Quant aux âmes : seules obtiendront une fin bienheureuse celles qui ayant atteint la région du feu suivront le dieu lorsqu'il recouvrera avec son unité sa nature purement ignée. Et c'est là le mystère orphique de l'ascension et du salut des âmes.

1. *Timée*, 36, B. C. TH.-H. MARTIN, p. 98-99 et sur ce symbolisme qui équivaut à l'écartèlement de Dionysos par les Titans. Cf. P. SAINTYVES, *Le Mystère des Évangiles*, p. 19-24

2. Cette polymorphisation de l'âme divine dispersée dans le monde des créatures a été traduite à l'usage des enfants et des profanes par la fable de Dionysos déchiré par les Titans et réalisée liturgiquement par le sacrifice et la dispersion des membres du taureau, du bouc ou du faon suivant les lieux et suivant les époques de l'année. Tous ces sacrifices avaient pour but de provoquer l'épiphanie terrestre de Dionysos et de répandre sa force en ses dévots grâce à la communion qui suivait le sacrifice.

§ III. — DE LA NATURE DU SYMBOLISME DE L'ANTRE

Le symbolisme n'est pas ce que pensent maints savants modernes, le fruit de spéculations raffinées de philosophes subtils mais la conséquence des systèmes classificatoires qui dominaient et coordonnaient toutes les idées des primitifs. Ces systématisations engendrent nécessairement l'idée de correspondances. Toutes les parties du ciel trouvaient dans la terre et dans l'homme des parties qui se répondent entre elles. Le moyen âge a traduit cette antique conception par l'axiome bien connu : *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*, et ce principe entraînait à son tour par voie de conséquence le symbolisme ; mais non pas un symbolisme abstrait comme celui des philosophes mais *un symbolisme réaliste et concret*. Chaque correspondant ne typifie pas seulement en quelque mesure la série de tous ses correspondants, mais il peut servir à les évoquer et ceci dans le sens le plus réel, dans le sens où l'entendent l'envoûteur et le magicien.

Le symbolisme de la caverne ou de l'antre cosmique qui en fait une matrice et une génératrice

correspondait pour les prêtres de Dionysos à une réalité. L'autre sacré était bien un véritable condensateur du mana cosmique et par suite favorisait à la fois toutes les générations matérielles et spirituelles. Le symbolisme exprime donc ici une réalité efficiente d'ordre magico-religieux.

Dionysos, l'âme du monde et de l'autre cosmique, est bien lui aussi une personnalité symbolique; mais pour être allégorique, ce personnage n'en correspond pas moins à une divine réalité. Irréel en tant qu'être historique et personnel, néanmoins il est présent partout où se manifeste l'âme du monde en ses myriades de formes illusives dont il constitue la seule réalité véritable. L'humidité chaude qui se manifeste dans la nuée printanière ou dans l'haleine des êtres vivants n'est que son dernier vêtement, car il est ce mana mystérieux, ce *quiddivinum* qui enflamme et fortifie l'âme du sage. Ce divin mana qu'allégorise noblement une forme humaine n'a pas une existence purement symbolique, il est la réalité suprême et la seule efficiente, il est ce principe dynamique que Platon appelle l'idée du bien, ce que nous appellerions, en nous inspirant d'un philosophe moderne, l'idée-force suprême.

Les penseurs grecs et les primitifs de nos jours associent leur expérience et leur conception du

monde à leur expérience et à leur conception d'une réalité mystique : le divin mana n'est qu'une force plus subtile et plus puissante que toutes les forces élémentaires. Les éléments peuvent donc servir à en donner l'idée aux natures charnelles emprisonnées dans le sensible, mais seule l'âme du sage peut l'atteindre par l'abstinence, le jeûne, la méditation et la contemplation.

Le culte qui s'inspire de telles doctrines fera de l'ancre tantôt la caverne des vents et des pluies et tantôt la grotte des initiations. *Le divin mana est un* mais il ne pourra pas produire la fécondité du sol et l'épanouissement de l'âme par la même manifestation. L'épiphanie qui provoquera le printemps des âmes, ne requière pas les mêmes revêtements élémentaires que l'épiphanie qui déclanchera le printemps terrestre des nids et des fleurs. Aussi bien le dieu se fera tout à tous et se dispersera dans tous jusqu'au jour où se ressaisissant et se résorbant en lui-même il s'échappera de l'ancre cosmique et retournera au ciel hypercosmique emportant avec soi les âmes qui se sont abîmées en lui. Le symbolisme du primitif s'appuie sur des réalités de l'ordre sensible et de l'ordre spirituel et les actions symboliques du culte agissent réellement, magiquement, efficacement dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de

Dieu. L'antre introduit Dieu dans le monde qu'il résume et symbolise ; et inversement permet aux âmes qui s'attachent au dieu de s'évader avec lui et de l'antre et du monde. Il suffit de gravir les trois ou les cinq ou les sept degrés de l'antre et de l'initiation pour atteindre par l'escalier de l'étude et de l'ascétisme au seuil du monde hypercosmique et à l'éternité bienheureuse.



LIVRE SECOND
LES GROTTE INITIATIQUES
DANS LES CULTES TRANSFORMÉS
PAR DIONYSOS



CHAPITRE PREMIER

LES ANTRES DE MITHRA

§ I. — LA DOUBLE INVASION DE DIONYSOS

Les Grecs du VII^e siècle avant notre ère manifestèrent, dit Renan, une singulière curiosité pour les rites étrangers. « Les cultes d'Attis, de Cybèle, d'Adonis, avec leurs bruyantes orgies, leurs clameurs, leurs génies sauvages et licencieux, surprirent le goût si pur de la Grèce. Il y eut surtout un dieu mort, Zagreus, qui fit tout d'abord une prodigieuse fortune. C'était Dionysos lui-même, le dieu toujours jeune, que l'on supposait frappé dans sa fleur comme Adonis, et qu'on honorait d'un culte sanglant (1). » Il est bien difficile aujourd'hui de déterminer même approximativement quelle fut l'influence de Dio-

1. *Etudes d'Hist. Relig.*, p. 46 et 47.

nysos Sabazios à cette époque ; mais on ne saurait la méconnaître. Renan estimait qu'elle ne s'était guère exercée que dans les basses classes de la société. Ce n'est certainement, là qu'une vue incomplète. Le mouvement philosophique qui naît alors en Asie Mineure se rattache évidemment à un vaste mouvement religieux. Au reste cette tentative se renouvela au II^e siècle avant Jésus-Christ, et nous voyons alors Dionysos lancer de nouveau par le monde la troupe de ses bacchants et de ses philosophes ; et cette fois grâce aux innombrables et merveilleuses routes romaines, aux flottes d'Égypte et de Syrie, grâce aussi à la ténacité sémitique, envahir l'Occident tout entier.

L'action de la théologie et du culte dionysiaques vers le II^e siècle avant Jésus-Christ fut considérable. Les prêtres du dieu thrace, animés d'un extraordinaire esprit d'apostolat, se répandirent dans toute l'Asie méditerranéenne et s'efforcèrent de faire adopter leur dogmatique par les diverses religions qui y régnaient alors. Sous cette influence le Mithra avestique devint le Mithra greco-romain. Attis devint Sabazios et Jésus remplaça Adonis. Les missionnaires de Dionysos ne tentèrent pas de détruire ou de renverser les religions populaires, mais de trans-

former l'initiation qui les doublait en une école de théologie stoïcienne. Mithra, Attis, Adonis, continuèrent de recevoir le culte traditionnel qui était depuis longtemps le leur ; mais leurs initiés participèrent tous à un enseignement secret qui ne variait pas énormément de l'un à l'autre. Aussi bien, il vint un temps où les initiations multiples furent fréquentes. Il n'était pas très rare que l'on ait été initié successivement, comme Julien, aux mystères de Mithra et d'Attis, sans compter les mystères de Dionysos ; ou comme Apulée, à la sagesse d'Isis et à celle de Déméter. « Agorius Prætextatus, grand-prêtre de Mithra, le héros des *Saturnales*, cumule les sacerdoces les plus divers. Il est quindecemvir, pontife de Vesta, hiérophante d'Isis. Sa femme Aconia Paulina, se félicite d'avoir été initiée aux mystères d'Eleusis, à ceux de Bacchus, de Cérès et de Cora, au Liber des mystères de Lerna, à Isis et à Hécate d'Égine. Symmaque, un des derniers et des plus sincères défenseurs du paganisme, est pontife de Vesta et du Soleil, curiale d'Hercule et Isiaque. Bien plus le dernier hiérophante d'Eleusis est en même temps grand-prêtre de Mithra (1). »

1. A. GASQUET, *Essai sur le culte et les mystères de Mithra*, Paris, 1889, in-12, p. 137.

Il était assez naturel pour les cultes de mystère, d'affectionner les retraites cachées, les grottes sylvestres ou les temples souterrains. On ne peut pas s'étonner en tout cas que l'ancre ou la grotte, surtout sous l'influence dionysiaque, ait joué un rôle important dans les cultes de Mithra, d'Attis et d'Adonis.

§ II. — DIONYSOS ET MITHRA

Si nous ne savions pas que les conceptions mithriaques furent considérablement influencées par l'Hellénisme, à la suite de l'expédition d'Alexandre (1), la ressemblance de l'ancre mithriaque avec la caverne de Dionysos et de Déméter suffirait à en témoigner. Les mages ne pouvaient manquer de retrouver leurs traditions sacrées dans les mystères de la mère des dieux et d'en adopter les interprétations stoïciennes. M. Cumont semble estimer que ce fut le résultat de rapprochements arbitraires ou quelque peu forcés. Rien au contraire ne semble plus naturel. Le fond des mystères mazdéens comme la substance des mystères dionysiaques est un pan-

1. F. CUMONT, *Textes et Monuments*, t. 1, p. 236-237.

théisme symbolique dont les figurations mythologiques ne sont que des personnifications conventionnelles de telle ou telle partie de l'univers. Il était tout naturel de rapprocher Zeus d'Ahura Mazda, Artémis d'Anahita, Dionysos de Mithra pour ceux qui n'y voyaient que des formes évhémérisées de l'activité du ciel, de l'énergie astrale et de l'âme du monde.

C'est parce que l'on méconnaît la réalité, la vitalité et la force de la doctrine ésotérique que l'on imagine que les identifications mythologiques entre deux grands cultes qui se rencontrent et se compénètrent résultent de ressemblances superficielles, phonétiques ou iconographiques. Cela arrive et c'est alors l'œuvre du peuple ; mais la vraie pénétration s'opère par les prêtres qui sont guidés par une théologie, c'est-à-dire par des idées. C'est ainsi que la grotte mithriaque est assimilée à un œuf, par un monument breton, attestant ainsi la parenté de Mithra et de Dionysos. Lorsque nous voyons toute une création jaillir du sacrifice du taureau par Mithra, comment ne pas songer au monde dionysiaque jaillissant de l'œuf que le taureau vient de briser ? Les analogies résultent de l'identité des concepts généraux et s'expriment d'ailleurs par des symboles communs : l'œuf ou la grotte.

Tout en reconnaissant que le mithriacisme est une religion de mystères où « les allégories astronomiques dérobaient à la curiosité des profanes la portée véritable des représentations hiératiques ». M. Cumont écrit : « la spéculation philosophique, en attribuant aux croyances des mages une portée qu'elles n'avaient point, en transformait le caractère, elle fut cependant au total conservatrice plutôt que novatrice. Par là même qu'elle prêtait à des légendes souvent puériles une signification symbolique, qu'elle proposait des pratiques en apparence absurdes, des explications rationnelles, elle tendait à en assurer la perpétuité » (1).

On considère trop facilement comme sans portée ou sans philosophie des croyances que l'on juge non sur ce qu'elles furent puisque tous les livres qui contenaient la théologie mithriaque ont été détruits, mais sur des rites qui semblent grossiers, absurdes ou puérils parce que l'on n'en saisit plus l'antique inspiration. Ces interprétations symboliques que l'on croit entièrement surajoutées ne sont que des expressions plus ou moins modifiées d'un symbolisme très ancien, l'exégèse à peine rajeunie d'un commentaire

1. F. CUMONT, *Textes et Monuments*, t. I, p. 299, puis 237.

immémorial. La signification cosmique de la grotte remonte bien au delà du Dionysos thrace et du Mithra greco-phrygien. Tous deux la reçurent de lointains ancêtres; mais elle n'en contribua pas moins à faciliter leur rapprochement et leur compénétration.

§ III. — DU RÔLE DE L'ANTRE DANS LA NATIVITÉ DE MITHRA

« Des textes grecs, écrit M. Cumont, nous apprennent, que suivant la doctrine reçue dans les mystères, Mithra était né d'une pierre, et on le désignait couramment sous le nom de θεός ἐκ πέτρας (1). La roche elle-même qui l'avait mis au monde était considérée comme divine, on l'adorait dans les temples sous la forme d'une stèle conique, sorte de bétyle analogue à ceux qui sont vénérés en Syrie et les dédicaces *Petræ generatrici* sont nombreuses. L'origine de ces croyances paraît devoir être cherchée dans la conception primitive répandue chez beaucoup de peuples que le ciel était une voûte de pierre (2). Cette

1. Cf. S. Justin, Commodien, S. Jérôme, Firmicus Maternus, etc.

2. Cf. *Maionica Mitras'Felsengeburt* dans *Arch. Epigr. Mith.* (1878), II, 33 sq. et DREXLER in *Roscher*, II, 2750 à propos de Mén.

idée, qui est probablement indo-européenne, n'apparaît nulle part plus clairement que dans les cercles mazdéens (1), où le mot *asman* qui signifie proprement pierre est devenu le nom du ciel divinisé. D'autre part, on constate qu'Asman et Mithra sont toujours restés étroitement associés dans l'Avesta. On est donc amené à penser que Mithra naissant de la pierre est la personnification de la lumière jaillissant à l'aurore de l'endroit où la calotte du ciel semble reposer sur les hauteurs qui ferment l'horizon...

« Le sculpteur mithriaque a figuré la nativité du dieu avec une fréquence qui indique quelle importance la religion y attachait. Les monuments les plus simples nous montrent un enfant, le corps nu, mais portant un bonnet phrygien sur sa chevelure bouclée, enfoncé jusqu'aux genoux, jusqu'à l'aîne ou même jusqu'aux hanches dans un bloc de rocher. Régulièrement il élève d'une main un couteau, l'arme dont il est appelé à se servir, de l'autre une torche, emblème de la lumière qu'il apporte au monde.

« Assez fréquemment le rocher est entouré d'un serpent qui d'ordinaire dresse la tête vers l'enfant...

1. *Mînôkhard*, IX, 8, *Boundahish*, XII, 6 ; XXX, 5 et DARMESTETER, *Zend Avesta*, II, 506, n° 9.

« D'autres additions au groupe principal nous permettent de préciser davantage certains traits de la légende. On remarque sur quelques bas-reliefs que l'enfant sortant du rocher est accompagné d'un personnage étendu, un dieu aquatique. Ailleurs le masque d'un dieu semblable est sculpté sur la pierre génératrice ou bien les eaux d'une fontaine réelle coulent à la partie inférieure du monument. Ces représentations dont on peut rapprocher le récit d'un grammairien grec (1) rappellent que, suivant la tradition des mystères, Mithra était venu au monde au bord de quelque fleuve mythique.

« Quelquefois un arbre qui pousse sur le rocher et semble couvrir le nouveau-né de son ombre complète le paysage (2); ou bien un berger oriental, caressant une chèvre ou plutôt une brebis et portant des fruits, semble être venu offrir au dieu les prémices de son bétail et de sa récolte (3). Sur les bas-reliefs de Transylvanie, le pasteur ou les pasteurs, car ils sont parfois au nombre de deux (4), se contentent d'observer, cachés derrière un rocher, la naissance miraculeuse de l'enfant

1. PSEUDO-PLUTARQUE, *De fluviiis*, XXIII, 4.

2. *Monum. Suppl.* 228 bis d.

3. *Monum.* 242 bis, 1°.

4. *Monum.* 215 b. 3° ; 194 b. 6° ; 195.

divin, tandis que leur troupeau broute ou se repose derrière eux (1).

« La légende de Mithra contenait donc une *adoration des bergers*, analogue à celle que rapporte l'Évangile (Luc, II, 8). La comparaison des sculptures chrétiennes, qui figurent cette scène, avec nos bas reliefs, ne laisse aucun doute sur la parenté qui unissait les deux récits : on y retrouve les mêmes pâtres appuyés sur le pedum, à côté des mêmes brebis (2)...

« Le souci de rappeler aux fidèles les détails de la fable a inspiré la composition précédente ; les intentions symboliques paraissent au contraire dominer dans un monument très particulier de Bretagne (3). Le jeune dieu porte sur la tête un fragment de rocher (fragment d'apparence ovoïde) comme si sous l'influence d'une action interne celui-ci avait éclaté en deux pour lui livrer passage : on se souvient de l'expression de saint Jérôme relatant que Mithra fut engendré dans le sein d'une pierre *solo æstu libidinis*. Autour du nouveau-né une bordure décorée des douze signes du zodiaque dessine un encadrement

1. *Monum.* 242 b. 1° et 2046.

2. GARUCCI, VI, pl. 438, 1.

3. *Monum.* 273 et fig. 315.

ovoïde. Peut-être doit-on voir dans cette disposition une allusion à quelque doctrine analogue à celle de l'œuf cosmique des orphiques qui, en se brisant, aurait donné naissance au ciel et à la terre (1). »

Il n'est pas douteux que le cône de pierre ou la *Pierre génitrice* symbolise à la fois la voûte solide du ciel d'où s'échappe le soleil à l'aurore et la terre-mère d'où le dieu du feu semble jaillir avec l'eau de la source et l'arbre du rocher. La pierre génitrice est une autre forme de la grotte, soit qu'elle représente l'ancre formidable des cieux ou la caverne terrestre. Symbole analogue à l'œuf elle figura par suite l'union de ces deux grands vases cosmiques. La lumière naît de la rupture de la paroi rocheuse de la grotte, comme ailleurs le ciel et la terre du brisement de la coque de l'œuf cosmique.

Certains cônes de pierre trouvés dans les mithreums sont pourvus d'une cavité située sur le côté ou à leur sommet, d'autres même sont percés de trous multiples (2). Il paraît très vraisemblable qu'au 25 décembre, jour de la nais-

1. CUMONT, *Textes et Monuments figurés relatifs aux Mystères de Mithra*. Bruxelles, 1894, in-4°, I, 159-163.

2. FR. CUMONT, *loc. cit.*, I, 190, note 1; Cf. GSELL, *Musée de Philippeville*, 1898, pl. VI, 7 et p. 50.

sance du Dieu, on plaçait dans l'intérieur de la pierre une lampe dont la flamme brillait par les ouvertures. Peut-être même l'allumait-on chaque jour au matin. Quoi qu'il en soit il est impossible que l'on ait jamais oublié que la grotte, ou la pierre qui la résumait à son tour, représentait la caverne céleste d'où jaillissait la lumière. Les chrétiens du vi^e siècle se moquaient encore de ces mystes qui cherchaient le soleil sous la terre (1). D'autre part la grotte elle-même en tant qu'elle représentait ou prolongeait la terre fut vraisemblablement considérée comme la mère du dieu. Les Hilaries de la Magna Mater qui se célébraient le 25 mars, neuf mois avant le *Natalis Invicti*, permettent d'inférer qu'elle concevait le 25 décembre et que Déméter la Noire était la mère de Mithra (2).

« Les anciens, dit Porphyre, consacraient avec raison les antres et les cavernes au monde pris dans sa totalité ou dans ses parties : c'était chez eux une croyance traditionnelle que la terre symbolise la matière dont le monde est fait, c'est pourquoi certains ont pensé que là aussi par la terre il fallait entendre la matière. Par les antres

1. PAULIN DE NOLE. *Opera*, éd. Veron, p. 703, Cf. Rossi *Bullet*, 1868, p. 57.

2. FR. CUMONT, *Textes et Monuments*, I, 161, note 10.

les anciens signifiaient le monde composé de matière; en effet, la plupart du temps les antres ont une existence spontanée, ils font corps avec la terre et sont pris dans une roche uniforme dont l'intérieur est creux et dont l'extérieur s'ouvre sur l'espace sans bornes de la terre. Le monde aussi est né spontanément; participant à la matière il est lié étroitement à celle-ci qui est désignée mystérieusement par la pierre et le rocher parce qu'elle est brute et qu'elle résiste à la détermination; et parce qu'elle est informe on la regardait comme infinie. Mais comme elle est fluide et n'a pas la forme qui détermine les choses et les rend visibles, on a pris justement l'abondance des eaux et l'humidité des antres, leurs ténèbres et, comme dit le poète, leur obscurité pour symbole de tout ce qui est dans le monde à cause de la matière (1). »

Nous pouvons donc dire justement que la pierre génératrice n'est qu'un aspect de la grotte matrice et que l'une et l'autre symbolisent le Cosmos considéré dans son pouvoir producteur.

1. PORPHYRE, *l'Antre des Nymphes*, 5:

§ IV. — L'ANTRE ET LES SAISONS

Le symbolisme cosmique de la grotte mithriaque n'était pas purement littéraire, il s'associait à une liturgie saisonnière dans laquelle la grotte jouait le rôle de condensateur des forces du monde, au plus grand profit de l'homme, en rafraîchissant le sol, en l'imprégnant des jeunes énergies et en fournissant aux plantes et aux animaux des forces multiplicatrices.

Que la grotte ait été mise en relation avec les mouvements des planètes et du soleil, l'iconographie entière du mithriacisme le proclame. Non seulement on y voit souvent Mithra accompagné de sept étoiles qui peuvent être assimilées soit à la Grande Ourse dont le rôle saisonnier est bien connu (1), soit aux sept planètes dont l'influence sur le mouvement des saisons est indéniable puisqu'elles comprennent le soleil et la lune.

Ces planètes sont d'ailleurs représentées de maintes façons, le plus souvent par sept pyrées

1. Cf. Le prochain volume de P. SAINTYVES. *Mythologie et Folklore des Étoiles. Le Cercle arctique.*

sculptés en frise ou en bas-relief du Mithra taurochtone.

La représentation coutumière des constellations zodiacales serait d'ailleurs à elle seule décisive. Elles sont figurées dans un bandeau à douze compartiments qui dominant l'autel et commencent par le Bélier, c'est-à-dire par le signe qui correspond à l'équinoxe du printemps.

Nous pourrions montrer que les pratiques du jour de Saint-Georges, au 23 avril, sont engendrées en partie des survivances mithriaques et prolongent des rites relatifs au labourage et à l'art pastoral (1). Mais ce serait insister inutilement. Le soleil naît de l'ancre, s'épanouit dans l'ancre et vient mourir dans l'ancre, et toute la liturgie souligne ses mouvements divins, tandis que les bas-reliefs mithriaques nous montrent Hélios s'élevant dans le ciel sur son char et tombant avec son char des hauteurs de l'empyrée.

§ V. — LA GROTTÉ DE MITHRA COMME SANCTUAIRE INITIATIQUE

La liturgie qui commémore la nativité d'un dieu et contribue au renouvellement des saisons

1. Cf. P. SAINTYVES, *Mythologie et Folklore des Etoiles*.

s'accompagne ordinairement d'une initiation. C'est précisément le cas dans le culte et les mystères de Mithra.

« Les Perses, écrit Porphyre, dans la cérémonie d'initiation au mystère de la descente des âmes et de leur régression, donnent le nom de caverne au lieu où s'accomplit l'initiation. Selon Héboulos, Zoroastre le premier, sur les montagnes voisines de la Perse, consacra en l'honneur de Mithra créateur et père de toutes choses, un antre naturel arrosé par des sources, couvert de fleurs et de feuillages. *Cet antre représentait la forme du monde créée par Mithra*, et les choses qui y étaient disposées à des intervalles réguliers symbolisaient les éléments cosmiques et les climats. Après Zoroastre l'usage persista d'accomplir les cérémonies de l'initiation dans des antres et des cavernes soit naturelles, soit creusées de main d'homme (1). »

Ce témoignage nous est d'ailleurs confirmé par Firmicus Maternus. Parlant des sectateurs de Mithra il écrit : « Quand ils expliquent les cérémonies du culte qu'on lui rend, ils se cachent dans des cavernes comme s'ils avaient peur d'être éclairés de la lumière (2). »

L'initiation aurait pu se définir : le voyage de l'âme qui retourne au ciel d'où elle est sortie ; ou encore l'ascension de l'âme à travers les éléments

1. *L'Antre des Nymphes*, 6.

2. *De l'erreur des Religions profanes*, 4.

et la sphère. Le Cosmos des mithriaques aurait pu se représenter par une série de cercles concentriques dont le huitième et le plus extérieur correspondait au ciel absolu, à la région divine du feu, et le premier ou le plus intérieur au domaine de la lune, la plus rapprochée des planètes. Ce dernier cercle enveloppait d'ailleurs l'atmosphère humide qui baigne l'Océan et la Terre, c'est-à-dire l'eau et la terre. L'ensemble des sept sphères planétaires correspondait à l'air de plus en plus subtil et de plus en plus sec à mesure qu'on s'éloigne de la lune et se rapproche du ciel empyrée.

L'âme ne pouvait monter de la terre au ciel qu'en traversant les trois éléments qui l'entourent : l'eau d'abord, l'air ou la région des planètes et enfin le feu et le royaume des fixes. L'architecture du Cosmos lui dictait ses étapes : purification préalable par la terre et par l'eau, ascension des sept régions aériennes ou planétaires et parcours du royaume du feu à la suite du myste parfait, l'Hercule ou le Mithra solaire. On ne pouvait vraisemblablement être admis à l'initiation qu'après des épreuves et des purifications préliminaires. L'abandon dans la solitude dont nous parle Nicéas de Serres se pratiquait probablement dans une sorte de désert et précédait

l'admission dans la grotte où il fallait tout d'abord pénétrer pour naître à la vie spirituelle et voir son âme s'allumer à la flamme jaillie du rocher.

Que les aspirants mithriaques aient connu les purifications par l'eau, nul doute. Certaines représentations et la présence habituelle de la source ou du cratère dans la grotte sacrée en témoignent suffisamment (1). Il y avait certainement un baptême ou un bain mithriaque; mais ce n'étaient là que les purifications préparatoires.

L'initiation proprement dite consistait dans l'ascension des sept sphères aériennes ou planétaires. « Un texte de saint Jérôme, confirmé par une série d'inscriptions, nous apprend qu'il y avait sept degrés d'initiation (2) et que le myste (*μύστικς*, *sacratu*s) prenait successivement les noms de Corbeau (*Corax*), Occulte (*Cryphius*) (3), Soldat (*Miles*), Lion (*Leo*), Perse (*Perses*), Courrier du Soleil (*Héliodromus*) et Père (*Pater*). Ces qualifications étranges n'étaient pas de simples

1. Cf. le cas de la source que l'on a retrouvée dans le mithreum situé sous l'église Saint-Clément à Rome. F. CUMONT, *Textes et Monuments*, II, 205.

2. *Epit.* CVII ad Lætan P. L. 22, 869.

3. Je préfère lire avec M. Gasquet *Gryphius* ou Griffon. A. GASQUET, *Essai sur le culte et les mystères de Mithra*, p. 98.

épithètes sans portée pratique. En certaines occasions les officiants revêtaient des déguisements appropriés au titre qu'on leur décernait. Nous les voyons, sur un bas-relief, porter des têtes postiches d'animaux, de soldats et de Perse. Les uns battent des ailes comme les oiseaux, imitent la voix du corbeau, les autres rugissent à la façon des lions, dit un chrétien du IV^e siècle (1) ; voilà comment ceux qui s'appellent sages sont honteusement bafoués (2). »

Les initiés n'ignoraient pas le sens réel de ces mascarades sacrées. Ils savaient fort bien que ces vêtements aux formes hiératiques n'étaient que les symboles des sept degrés de perfection qu'il fallait successivement gravir afin d'arriver au terme de l'initiation, à la pleine lumière et à la certitude de la vie éternelle. Dire que le sens de ces travestissements n'était plus compris (3) c'est confondre le cas des profanes (et le nôtre) avec celui des mystes ; méprise énorme et cependant presque continue chez nombre de savants qui, tout en reconnaissant formellement l'existence d'un enseignement ésotérique, raisonnent

1. PSEUDO-AUGUSTIN, *Questiones veteris et novi testamenti*. P. L. XXXIV, p. 2214.

2. F. CUMONT, *Textes et Monuments*, I, 314-315.

3. F. CUMONT, *Textes et Monuments*, I, 315.

constamment comme si, en fait, il n'existait pas.

Tout le monde connaît le fameux texte de Celse sur l'échelle des âmes chez les Mithriaques :

« C'est, dit-il, une échelle ou escalier qui a sept portes et au-dessus une huitième. La première est de plomb, la deuxième est d'étain, la troisième d'airain, la quatrième de fer, la cinquième de métaux mélangés, la sixième d'argent, la septième d'or. Ils attribuent la première à Kronos (Saturne) témoignant par le plomb la lenteur de cet astre. Ils rapportent la deuxième à Aphrodite à cause de l'éclat et de la mollesse de l'étain, la troisième à Zeus à cause de la dureté de l'airain, la quatrième à Hermès, parce qu'il passe parmi les hommes pour être dur à la peine et fécond comme le fer, en utiles travaux, la cinquième à Arès (Mars) sa nature mixte le rendant inégal et varié. Enfin les Perses attribuent à la Lune la sixième porte d'argent, et au Soleil la septième qui est d'or parce que ces deux métaux ont la couleur de la lune et du soleil (1). »

« De l'escalier de Celse, écrit M. Gasquet, il serait facile de rapprocher bien des traits épars dans les historiens qui confirment l'authenticité de cette conception symbolique ; depuis les sept enceintes d'Ecbatane, décrites par Hérodote et peintes de la couleur des métaux jusqu'au songe de Viraf dans le livre persan *le Virafnameh*. Le songeur est au pied d'une échelle mystérieuse

1. ORIGÈNE, *Contre Celse*, VI, 21 ; P. G. IX, 1324-1325.

dont il monte successivement les sept degrés ; à chacun d'eux, il est introduit dans un ciel particulier, jusqu'à ce qu'il arrive au huitième, où il trouve Zoroastre entouré de ses fils et des âmes des purs et où il goûte les joies de la vie éternelle (1). »

Les anciens associent à chaque planète une couleur et un métal, ils attribuent à chacune d'elles le pouvoir d'engendrer ou de parfaire le métal qui lui correspond et une action spéciale sur les êtres portant leurs couleurs. Le mana que rayonnaient les planètes agissait également dans le monde spirituel et chaque planète était la protectrice née de l'initié du grade correspondant.

Le texte de Celse est formel. Les sphères planétaires en allant de la plus proche à la plus éloignée allaient du Soleil à Saturne en formant la série :

Hélios, Seléné, Arès, Hermès, Zeus, Aphrodite et Kronos,

qui correspondent d'ailleurs aux jours de la semaine en commençant par Dimanche et continuant par Lundi. Quels étaient les grades qui répondaient aux sphères planétaires. Nous

1. A. GASQUET, *Essai sur le culte et le mystère de Mithra*. Paris, 1899, in-12, p. 59.

n'avons aucune liste dont la série fasse autorité. M. Cumont et M. Gasquet les disposent différemment.

Je proposerai à mon tour un nouvel ordre tout en complétant la série des formes animales : Courrier du Soleil ou cheval, Perse ou taureau, Soldat ou chien, Corbeau, Père ou aigle, Gryphon et Lion, de telle façon que nous avons le tableau suivant de correspondances :

1° Helios ou Sol	Dimanche	Courrier du Soleil (ou Cheval)
2° Seléné ou Luna	Lundi	Perse (ou Taureau)
3° Arès ou Mars	Mardi	Soldat (ou Chien ou Loup)
4° Hermès ou Mercure	Mercredi	Corbeau
5° Zeus ou Jupiter	Jeudi	Père (ou Aigle)
6° Aphrodite ou Vénus	Vendredi	Gryphon
7° Kronos ou Saturne	Samedi	Lion

Le cheval est effectivement le courrier du soleil ainsi qu'en témoignent à la fois les monuments et la légende du dieu. Mithra est bien le Perse par excellence et se confond avec le taureau créateur. Le taurobole était un sacrifice du dieu par lui-même. Il est assez difficile de dire si le soldat était hiératisé par le chien ou le loup. Le dessin des monuments mithriaques n'est pas assez net. Le corbeau était souvent associé à Mercure chez les anciens et se retrouve dans

maintes représentations du taurobole... Jupiter est le père par excellence On l'a assimilé à Ormuzd et il a pour symbole l'aigle ou l'épervier. Le gryphon est parfois substitué au cygne ou à la colombe pour traîner le char de Vénus. Kronos était certainement figuré par un lion ainsi que l'atteste le personnage léontocéphale où l'on a vu la divinité suprême, mais qui n'est que la forme planétaire la plus élevée du mithriacisme.

Lorsque l'initié était devenu un lion il lui restait à accomplir les œuvres de ce noble animal. « Les lions de Mithra, dit Tertullien, sont les symboles d'une matière aride et brûlante » (1) et en effet Kronos nous rapproche du séjour des fixes, de ce huitième ciel où brûlent les astres ces mondes ignés Porphyre nous dit, de son côté, que dans les *leontica* on se servait, pour purifier le néophyte, de miel et non pas d'eau, parce que l'eau est l'ennemie du feu (2). Mais en quoi consistaient les *leontica* ? Était-ce simplement l'initiation au septième degré, la réception dans le septième ciel planétaire représenté par Kronos à la tête de lion ? Je ne le pense pas. Les *leontica* embrassaient vraisemblablement tous les tra-

1. TERTULLIEN. *Contre Marcion*, I, 13.

2. *De l'Antre des Nymphes*, 15 ; sur le lion symbole du feu. Cf. F. CUMONT, *Textes et Mon.*, I, 101-102.

vaux, toutes les épreuves qu'il fallait encore subir dans la huitième sphère ou la sphère de feu. Héraklès, que nous voyons presque toujours revêtu de la peau du lion, avait dû combattre les douze monstres des mansions zodiacales afin de conquérir pleinement le ciel des fixes et mériter de recevoir la tunique astrale privilège du myste parfait. Mithra ou l'initié mithriaque qui avait mérité d'être coiffé de la tête du lion au septième degré devait en gagner la peau tout entière en pénétrant à son tour dans les douze hôtelleries célestes, malgré les monstres gardiens (1).

Le personnage léontocéphale dans lequel nous reconnaissons un Kronos ailé à tête de lion tient dans ses mains les clefs et le sceptre du huitième ciel.

Le serpent que l'on retrouve dans toutes les grandes figurations mithriaques autour de la pierre génitrice, sous le flanc du taureau cosmique d'où jaillit la création et autour du Kronos qui semble garder l'ouverture de l'empyrée, est un symbole du principe actif ou de l'âme divine. Il préside à toutes les grandes opérations cosmiques,

1. Cf. le texte de NONNOS commentant GRÉGOIRE DE NAZIANCE (Orat. 3, in *Julian*) et le passage d'Elios de Crète, de Nicétas de Serres, du *Violarium* de l'impératrice Eudoxie.

à toutes les naissances et transformations de l'initié. Le considérer comme le symbole de la terre c'est méconnaître sa signification constante ou se voir obligé de lui en donner plusieurs. Le serpent onduleux comme un flot est un être essentiellement mobile, la forme hélicoïde qu'il revêt souvent dans son repos comme si, même dans son sommeil, il demeurerait lové afin d'être prêt à s'élaner contre ses agresseurs ou sa proie, atteste une activité indéfectible.

C'est encore lui qui entoure la sphère sous la forme de la voie lactée, la voie des âmes, et l'on considérait la bande zodiacale comme une forme du dragon céleste ou de l'âme du monde.

Le serpent est aussi l'âme de l'ancre sacré, âme de feu ou de mouvement; et Firmicus Maternus, reprochant aux Mithriaques de l'adorer, se fondait sur cette formule mystique qui fut peut-être tour à tour, dionysiaque et mithriaque: « Le taureau est père du serpent et le serpent est père du taureau (1). »

Guidé par une vue synthétique du symbolisme de la grotte mithriaque il est facile de reconnaître dans les représentations sacrées qui la décorent une double signification astrologico-saisonnnière

1. *De l'erreur des religions profanes*, 20.

d'une part et mystico-initiatique d'autre part. Si nous avons surtout insisté sur la seconde c'est qu'elle est encore aujourd'hui méconnue. L'autre où naît le soleil est aussi la grotte où naît l'initié et comme cette matrice résume et contient le Cosmos, les étapes de l'initiation ou de la naissance spirituelle constituent nécessairement une véritable traversée de l'univers, une ascension de l'échelle des éléments jusqu'à ce ciel empyrée où l'âme s'absorbe en Dieu selon le souhait constant de tous les mystiques.

CHAPITRE II

LA CAVERNE DE CYBÈLE ET D'ATTIS

§ I. — LA CAVERNE DE CYBÈLE ET D'ATTIS ET SON RÔLE SAISONNIER (1)

Le cas de Messaline

La divinité crétoise qui fut le prototype de Rhéa : Cybèle, entre dans l'histoire en plein âge du bronze, environ quinze cents ans avant notre ère. Les cavernes furent ses premiers temples ; on l'y honorait avec Zeus son fils. Les Crétois faisaient naître Zeus dans une caverne du mont Ida qui occupait le centre de leur île ; le culte de la déesse s'y perpétua avec celui du dieu fils, bien au delà du siècle d'Auguste. Ce culte d'une mère divine qui règne sur les montagnes et commande

1. Nous avons largement utilisé pour ce chapitre le très riche ouvrage de M. HENRI GRAILLOT, *le Culte de Cybèle, mère des dieux, à Rome dans l'Empire romain*. Paris 1912, in-8°.

aux fauves semble être toujours demeuré populaire en Crète (1).

La Phrygie fut le pays par excellence de la Mère des dieux. Dans le bassin supérieur du Sangarios ou Sagaris, centre de la monarchie phrygienne, la déesse est grossièrement sculptée sur des rocs isolés en des niches qui continuent la tradition des grottes cultuelles et l'associent ainsi très étroitement au pilier (2).

Hiérapolis de Phrygie était célèbre par ses sources et son Plutonium. C'est au pied d'un mamelon une ouverture tout juste assez large pour donner passage à un homme, mais fort profonde.

« Une balustrade la protège qui peut avoir une demi-plèthre de développement et qui forme une enceinte carrée toujours remplie d'un nuage épais de vapeurs, qui laissent à peine apercevoir le sol. Ces vapeurs sont inoffensives quand on ne fait que s'approcher de la balustrade et que le temps est calme, parce qu'alors elles ne se mêlent pas à l'air extérieur et demeurent concentrées toutes en dedans de la balustrade ; mais l'animal qui pénètre dans l'enceinte même est frappé de mort à l'instant : des taureaux par exemple à peine introduits tombent morts. Nous y avons lâché, nous-mêmes, de pauvres moineaux, pour les voir tomber aussitôt sans vie. Toutefois les eunuques de Cybèle (les Galles comme on les appelle) entrent impunément dans l'enceinte ; on les voit

1. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 518.

2. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 16.

même s'approcher du trou, se pencher au-dessus, y descendre à une certaine profondeur (mais à condition de retenir le plus possible leur haleine comme le prouvent les signes de suffocation que nous surprénions sur leur visage) » (1).

Hiérapolis était vraiment la ville sainte de la mère chtonienne ; mais là n'était pas son seul sanctuaire en Asie Mineure. Aizanoï, qui fut jadis la capitale d'un territoire sacré et qui garde le privilège du droit d'asile, inscrit en tête de ses dieux Zeus et la Mèter ; d'Auguste à Gallien ses monnaies portent l'image de Cybèle. On l'y adorait à la fois dans un temple et dans une grotte (2). L'autre Steunos tout près de la ville renfermait sous ses hautes voûtes une statue très vénérée de la Mère (3).

Il y eut bien d'autres grottes sacrées en Asie Mineure ; parmi les plus célèbres citons encore la grotte de Synnada dans un marbre dont les taches rouges passaient pour être du sang d'Attis, et sur le territoire de Cyzique, le Thalamos ou chambre du Lobrinos où les Galles déposaient les reliques de leur virilité. « Sous l'empire, ces

1. STRABON, XIII, 4, 14, trad. A. Tardieu, III, 91-92, cf. AMMIEN MARCELLIN, XXIII, 6, 18, éd. Nisard, p. 201-202.

2. H. GRILLOT, *loc. laud.*, 357.

3. PAUSANIAS X, 32, 3.

sanctuaires souterrains n'ont jamais cessé d'être fréquentés. A une douzaine de kilomètres d'Hiérapolis, dans une gorge sauvage, s'ouvre une large caverne dont les parois furent incisés de pieux graffites, on y lit une dédicace de Flavianus Menogénès à la déesse bienfaisante » (1). En Thrace, sur le territoire de Zérinthos Rhéa-Cybèle succède à Bendis-Artémis-Hécate dont elle occupe la grotte, de même au mont Saon en Samothrace elle a pris possession d'un *Spélaion* qui était un ancien sanctuaire de la Dame indigène (2).

Le culte de la Mère des dieux se répandit dans toute la Grèce. Elle fut très honorée sur les falaises qui dominant le golfe d'Egine. Près de Vari, son image et une tête de lion apparaissent encore taillées dans la roche vive à l'entrée d'une grotte où coule une source limpide : Archédemos de Théra, qui habitait le golfe de Kollaidai quatre ou cinq siècles avant notre ère, avait consacré cette caverne aux Nymphes, à Pan et à Apollon (3). En Béotie, pays de montagnes, de lacs, de grottes où le sol se crevasse et tremble, son culte semble avoir été populaire (4). Vers la cime du mont

1. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 393-395.

2. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 498-500.

3. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 508.

4. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 510-511.

Thaumasion, dans l'Arcadie du Nord, s'ouvrait une caverne où l'on croyait que Zeus était né. Au temps de Pausanias ce *spélaion* restait encore un sanctuaire de Rhéa, et personne n'y pouvait pénétrer, sauf les prêtresses de la Dame (1). Au mont Lykaïos, tout couvert de bois, où la tradition localisait la naissance de Zeus, les dévots ne séparaient point Rhéa de Zeus Lykaïos, de Pan et des trois nymphes nourricières (2).

Dans la Grande Grèce, à Syracuse, près de la porte dite Hexapyla, une grotte sacrée était dédiée à la Souveraine des sauvages, Artémis, associée ou identifiée à Cybèle (3). Nous la rencontrons à Lanuvium (Civita Lavinia) auprès de Mater Régina Juno Sospita dont le culte est lié à celui du serpent dans une grotte (4). Sur la côte latine au pied du cap Circé, un affranchi et deux affranchies dédient à la Mère des dieux un portique et un cubiculum. Cette chambre sacrée est la Thalamé de la mêtér anatolienne, peut-être une grotte comme on en voit plusieurs en ce promontoire (5).

1. PAUSANIAS, VIII, 36,3.

2. PAUSANIAS, VIII, 41, 2 ; 47, 39.

3. OHSI, dans *Not. Scavi*, 1900, p. 363 ss.

4. C.I.L. XIV, 2061 ; H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 422.

5. H. GRAILLOT; *loc. laud.*, p. 429.

Elle avait une chapelle ou une grotte à Angera sur le lac Majeur (1).

Le culte de l'Idéenne ne se borne pas à la Grèce et à l'Italie, il s'est répandu en Pannonie le long du Danube, et en Gaule le long du Rhône. Dans la moderne Totis, le culte de la mère doit être en relation avec le lac et les grottes du lieu (2). A Vienne elle semble avoir voisiné avec Mithra ; et l'on a retrouvé dans les ruines d'un temple de la déesse un canal qui correspondait à une grotte (3).

On ne saurait douter qu'un nombre infini de cavernes, autrefois dédiées à la Mère des dieux depuis les extrémités de la Thrace jusqu'aux confins des Gaules, aient été détruites et transformées. Celles qui subsistent encore, ou dont les textes nous ont gardé le souvenir, suffisent à attester leur rôle important dans le culte de la déesse. L'étroite parenté de Cybèle et de Déméter constamment associées à Rhéa qui, l'une et l'autre, reçurent le nom de Mère des dieux, permet de les considérer toutes les deux comme des Mères de la végétation. Toute la liturgie métroaque tend d'ailleurs à mettre en évidence le rôle de Cybèle

1. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 444.
2. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 487-488.
3. CHORIER, *Recherches sur les antiq. de Vienne*, 1658, p. 364. Cf. H. GRAILLOT, p. 447 et 462.

comme génératrice des récoltes. Les fêtes de *l'arbor intrat* sont incontestablement des cérémonies saisonnières destinées à exciter l'esprit de la végétation.

Le 22 mars, avant le lever du soleil, des dendrophores de la Mère des dieux se rendaient dans le bois sacré de Cybèle pour y couper un pin. Après p'avoir fortement élagué et entouré de bandes de laine ils y attachaient un simulacre d'Attis ainsi que ses divers attributs, puis en couronnaient les branches de violettes. Au milieu des pleurs, des chants funèbres et des lamentations, l'arbre sacré était enfin transporté dans le temple ou dans l'enclos qui l'entourait. Là le pin était très vraisemblablement planté dans le sol ou dressé verticalement, c'est du moins ce que laisse entendre Arnobe (1).

La journée du 23 s'écoulait dans la douleur et les prières. Le 24, on célébrait la fête du sang durant laquelle les Galles qui entouraient l'arbre sacré se tailladaient la chair, spécialement les bras et les jambes, ou pratiquaient l'essentielle mutilation. Nul texte ne permet de préciser quel jour on sacrifiait un bélier au pied du pin mys-

1. « Cur Deum Matris constituatur in sedibus. » *Adv. Gentes*, V, 17.

tique. H. Graillet pense que c'était aussitôt après la coupe de l'arbre et sur ses racines. Ce sacrifice ayant lieu à minuit aurait alors précédé la coupe de l'arbre, ce qui semble peu probable, il avait plutôt lieu le jour du Sang et le commençait. On y peut voir, en effet, l'équivalent de l'évocation du dieu. Après les sacrifices, le pin et le simulacre qui y était attaché étaient transportés au tombeau, c'est-à-dire dans le caveau du temple en mémoire de ce que fit Cybèle qui avait emporté dans son antre le dieu et l'arbre sur lequel il avait péri (1).

Le 25 mars, c'est-à-dire le premier jour que le soleil rend plus long que la nuit, le dieu ressuscitait. L'archigalle murmurait : *Ayez foi, mystes, le dieu est sauvé ! Pour nous aussi, de nos épreuves viendra le salut.* Et la foule répondait : *Nous sommes tous en joie.* Ainsi débutaient la fête des Hilaries durant laquelle le simulacre d'Attis et l'image de la Mère des dieux étaient processionnés au milieu des flambeaux et des cris d'allégresse : *Attis est ressuscité ! Attis évohé !*

La signification saisonnière d'une telle liturgie est tellement éclatante qu'il n'y a pas à y insister. Et cependant nous ne pouvons oublier de signaler que c'est en ce même jour des Hilaries que se

1. ARNOBE, V, 7 et 14, 16 et 17.

célébraient la hiérogamie sacrée, l'union mystique de Cybèle avec le Dieu ressuscité (1). C'était là un rite de magie sympathique destiné à provoquer la chute de la pluie et la fécondité du sol.

Cette hiérogamie était d'ailleurs accompagnée d'autres prostitutions sacrées destinées à accroître la puissance de l'action divine. Attis et Cybèle avaient fini par s'associer étroitement aux vieilles divinités romaines avec lesquelles elles présentaient d'ailleurs de grandes affinités, je veux dire Mars et la Bonne Déesse. La fête des trompettes du 23 mars, s'adressaient autant au vieux Mars qu'au jeune et bel Attis (2), et les prostitutions sacrées du 25 n'étaient pas moins à l'honneur de Cybèle qu'à la gloire de la Bonne Déesse (3). Mais écoutez Juvénal :

« On connaît les mystères de la Bonne Déesse lorsque la flûte réveille les lubriques fureurs, lorsque, enivrées par le vin et le bruit du clairon, les femmes bondissent, frappées de vertige, font voler leurs cheveux en tourbillons et invoquent Priape à grands cris : on dirait les Ménades. Oh ! alors quelle brûlante ardeur d'assouvir leur passion ! quels cris échappés au délire de leur sens ! quels torrents de vin vieux ruissellent sur leurs jambes ! Prête à disputer la palme, Laufella défie les plus viles courtisanes et remporte le prix de la lubricité. A son tour

1. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 134.

2. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, 125.

3. Sur l'alliance de Cybèle avec la Bonne Déesse, H. GRAILLOT, p. 71, 423, 439.

elle rend hommage aux fureurs de Médullina. Celle qui triomphe dans ce conflit est réputée la plus noble. Là, rien n'est feint; les attitudes y sont d'une telle vérité, que le vieux Priam sentirait fondre les glaces de l'âge, que Nestor oublierait son infirmité. Déjà les désirs exaltés veulent être assouvis; mais le moyen avec une simple femme! (les femmes seules étaient régulièrement admises). *L'ancre aussitôt retentit de ces cris unanimes: La déesse le permet, vite des hommes. Mon amant dort-il? Qu'on l'éveille, qu'il prenne son manteau; qu'il accoure. Point d'amant? des esclaves. Point d'esclaves? des manœuvres donc. — A son défaut et si les hommes manquent, elle est femme à se faire couvrir par un âne (1). »*

Il n'est pas jusqu'à l'allusion satirique à l'âne qui ne souligne que ces prostitutions sont les prostitutions sacrées de *l'ancre* de Cybèle. Et je m'étonne que l'on n'ait pas encore compris que les actes de lubricité que l'on reprochait à Messaline étaient précisément des actes rituels. Il suffit pour s'en rendre compte de relire un autre passage de la même satire antimétroaque.

« Dès qu'elle sentait Claude dormir, son épouse effrontée préférait un grabat, au lit impérial, s'enveloppait, auguste courtisane, d'un obscur vêtement, et s'échappait seule avec une confidente; puis, dérochant sous une perruque blonde sa noire chevelure, elle se glissait à la faveur d'un déguisement dans un ancre de prostitution (lupanar) où l'attendait une loge vide. Là sous le faux nom de Lycisca, elle s'étale toute nue, la gorge relevée

1. JUVÉNAL. Satire, VI, 315-335.

par un réseau d'or, et découvre les flancs qui t'ont porté, généreux Britanniens. Gracieuse, elle accueille ceux qui se présentent, *réclame le salaire*, et renversée sur le dos, elle essuie les nombreux assauts qu'on lui livre. Trop tôt alors, le chef du lieu, congédiant ses nymphes, elle sort à regret, se réservant du moins de fermer sa loge la dernière, tant elle brûle encore et palpite de fureur ! Lasse enfin, mais non pas assouvie, elle se retire, les joues livides et imprégnées de la fumée des lampes et va déposer sur l'oreiller de l'empereur l'odeur infecte de son bouge (1). »

Le salaire était en effet de règle dans les prostitutions sacrées. Notez qu'à cette époque, les affranchis des Césars, tous adonnés au culte d'Attis, étaient en vérité les véritables souverains de la cour et de l'Empire. Lydus spécifie que la fête de l'*Arbor intrat* au Palatin est une fondation de Claude lui-même (2). Et l'on peut être assuré que Messaline fut une des affiliées les plus ferventes de Cybèle.

Aussi bien le fameux mariage de l'impératrice avec le beau consul C. Silius ne s'explique certainement pas uniquement, comme semble le croire Tacite, par un goût maladif pour l'infamie (3). Suétone nous apprend que l'empereur était con-

1. JUVÉNAL. Satire VI, 116-132 ed. Nisard, p. 226.

2. LYDUS, *Des mois*, IV, 59 ; Cf. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 114-115 et 142-155.

3. TACITE, *Annales*, XI, 26.

sentant et l'explique par la persuasion où il était que l'on détournait ainsi sur un autre le danger dont certains prodiges avaient révélé la menace (1). Peut-être redoutait-on tout simplement une mauvaise récolte et voulait-on y parer par une hiérogamée plus solennelle et rappelant plus exactement les hiérogamies de l'Attis oriental où les royales épousailles des prêtres-rois et des prêtresses-reines dans le culte de Thammouz. Nous savons en tout cas, grâce à Tacite, que cette union fut une véritable cérémonie religieuse « consacrée par un banquet solennel en présence de convives, témoins des baisers des acteurs » (2). Ces témoins, affranchis et métroaques fanatiques, figuraient l'assemblée des dieux. Enfin, un passage de Juvénal semble tout à fait décisif. Dans sa dixième satire sur les Vœux où il examine les souhaits que l'on forme tour à tour en faveur de la richesse, de la gloire, de la vieillesse, de la beauté pour ses fils, il expose ainsi les dangers que cette dernière fait courir même à l'amour chaste :

« Quel conseil crois-tu que l'on puisse donner à celui que la femme de César a promis d'épouser ? Il est ver-

1. SUÉTONE, *Claude*, 296.

2. TACITE, *Annales*, XI, 27.

tureux, il est beau, il est de race patricienne, le malheureux ! près d'expirer il est ravi par les yeux de Messaline. Impatiente elle attend ; elle a préparé le voile des mariées ; elle a dressé le lit nuptial en public et dans ses jardins ; suivant l'antique usage le million de sesterces sera compté, l'aruspice viendra avec les témoins. Tu comptais (il s'agit du fiancé) sur le mystère, sur un hymen clandestin : elle n'épouse qu'avec les formes solennelles de la loi. Qu'aimes-tu mieux ? réponds. Si tu n'obéis tu périras avant le coucher du jour. Si tu consommes le crime il te sera accordé quelques instants... Obéis donc, si tu apprécies tant une vie de quelques jours. Quelque expédient bon ou mauvais que tu imagines, il faut présenter au glaive cette belle, cette charmante tête (1). »

Ce beau fiancé, qui, de toute façon est destiné à la mort, joue évidemment un rôle ; et s'il y remplace l'empereur, c'est précisément pour lui éviter la mort. C'est une sorte de Roi des Saturnales. L'union de Messaline avec C. Silius mimait une hiérogamie de Cybèle et d'Attis.

Dans l'exposé des faits, Tacite, Suétone, Juvénal semblent n'avoir vu que le libertinage, sans doute afin d'amoindrir l'importance et le rôle du culte métroaque dans la vie publique des Romains et parce qu'ils entendaient dénier tout caractère mystique à des actes qu'ils réprouvaient.

Quoi qu'il en soit du cas de Messaline, il demeure certain que l'autre de Cybèle et l'arbre

1. Satire, x, 329-345, ed. Nisard, p. 260.

d'Attis jouèrent leur rôle de régulateurs des saisons, du soleil et des pluies au cœur même de la Rome Impériale.

**§ II. — LE RÔLE ORACULAIRE
DE LA GROTTÉ MÉTROAQUE CONSIDÉRÉE COMME
ENTRÉE DES ENFERS**

Ce serait singulièrement se méprendre si l'on ne voyait dans les grottes de la Mère des dieux que des antres de prostitution ou d'énormes condensateurs mystiques destinés à attirer ou à rayonner les forces cosmiques pour le plus grand bien de tout ce qui vit sur la planète.

Les speleæa de Cybèle présentent des particularités qui méritent d'être signalées. Ils passaient fort souvent pour des portes du monde souterrain, où règnent les divinités infernales. Il n'est pas rare qu'un métroon s'élève dans le voisinage immédiat d'un Plutonium. En Phrygie les grottes d'Hiérapolis et de Synnada, la grotte Steunos, sont de véritables Plutonia, de même le métroon consacré par Echion en Béotie (1).

1. OVIDE, *Métam.*, x, 686.

On retrouve la Grande Mère à Héracléia-du-Pont où la grotte Achérousia passait pour l'entrée du monde inférieur (1). Le lac Achérusien de la région de Cumès semble dénoncer l'Averne comme une dépendance de la mère des dieux. L'Averne est un golfe extrêmement profond jusque près de ses bords et entouré d'une ceinture de hautes montagnes, interrompues seulement là où est l'entrée.

« Les flancs de ces montagnes, dit Strabon, étaient couverts anciennement d'une végétation sauvage, gigantesque, impénétrable, qui répandait sur les eaux du golfe une ombre épaisse, rendue plus ténébreuse encore par les terreurs de la superstition. Les gens du pays ajoutaient d'ailleurs ce détail fabuleux qu'aucun oiseau ne pouvait passer au-dessus du golfe sans y tomber aussitôt asphyxié par les vapeurs méphitiques qui s'en exhalaient, comme il arrive dans les lieux connus sous le nom de Plutonia. L'Averne n'était même à leurs yeux qu'un de ces Plutonia, et précisément celui auprès duquel la tradition place la demeure des anciens Cimmériens. Si cependant quelqu'un voulait à toute force pénétrer dans le golfe et y naviguer, il devait au préalable offrir aux dieux infernaux un sacrifice propitiatoire, auquel présidaient des prêtres, gardiens et fermiers du lieu. Près de là, sur le bord de la mer, est une source d'eau douce excellente à boire, mais où l'on s'abstenait généralement de puiser, parce qu'on la regardait comme l'eau même du Styx, Le siège de l'oracle se trouvait là aussi

1. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 379.

quelque part, et, de la présence des sources thermales dans les environs, de la présence aussi du lac Achérusien, on inférait que le Pyriphlégéthon était proche. Ephore croit au séjour des Cimmériens en ce lieu ; suivant lui, ils y habitaient dans des souterrains dit argiles, ils se servaient de chemins couverts pour communiquer ensemble et pour introduire les étrangers jusqu'au siège de l'Oracle, placé également sous terre à une grande profondeur ; ils vivaient là de l'extraction des métaux, du produit des réponses de leur Oracle et aussi des subsides qu'ils recevaient des rois de la contrée (1). »

Cet oracle n'était rien moins que celui de la Sibylle de Cumes, et l'on sait que la région de l'Ida, entièrement consacrée à la Mèter Kybélé, était aussi la patrie des Sibylles (2). Les grottes de la Campanie qu'emplissaient des gaz d'origine volcanique, en particulier la fameuse Grotte du Chien, furent très vraisemblablement autant d'oracles de Cybèle.

Mais qui dit oracle dit révélation et presque nécessairement initiation. On est, par suite, en droit de présumer que les grottes de Cybèle associaient à une liturgie saisonnière à légende cosmogonique, un rituel initiatique destiné à procurer la génération des âmes.

1. STRABON, V, 4-5 ; trad. Tardieu, I, 406-407.

2. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 44-45.

§ III. — *Du métroon comme lieu d'initiation et de l'enseignement qu'on y recevait*

Tandis que les ministres de la Mère venaient chercher l'enthousiasme dans les antres d'où s'échappaient des vapeurs, les malades accouraient aux sources, spécialement aux sources d'eau chaude qui jaillissaient des cavités souterraines, les néophytes y venaient chercher des révélations. Tous entraient en relation avec la Dame de la terre et des enfers par l'entremise des Nymphes, pour employer le vieux langage symbolique. Le philosophe Isidore étant venu dormir dans l'ancre d'Hiérapolis, en Phrygie, y reçut un songe qui le combla de joie : « Je rêvai, dit-il, que j'étais devenu Attis et que la Mère des dieux faisait célébrer en mon honneur les Hilaries. » Il acquit ainsi la certitude du salut éternel (1).

La déesse était incontestablement une initiatrice, une génératrice d'immortalité. Damascius, parlant de la visite d'Isidore à la caverne d'Hiérapolis, affirme que *seuls les inities* pouvaient y séjourner sans danger. Dans la galerie souterraine d'Andura (2), célèbre métroon qu'attirait

1. DAMASCIUS, *Vie d'Isidore*, 131, éd. Chaignet dans PROCLUS, *Comm. sur le Parménide*, III, 313.

2. STRABON, XIII, 1, 67; trad. Tardieu, III, 64.

les fidèles de toute la Mysie, la déesse était adorée comme Dame de Pureté Agné Théa ; elle tient une grenade et elle est accompagnée d'Hermès (1). Titre, attribut et compagnon attestent son rôle de conductrice des âmes spécialement dans leur descente aux enfers, c'est-à-dire dans les épreuves de l'ancre.

En quoi consistaient ces épreuves, nous l'ignorons ; mais il est probable qu'elles comportaient des rêves provoqués et des visions agencées. Dans les initiations les plus réussies, le myste profondément ébranlé par des images délicieuses ou effroyables en gardait à jamais le souvenir. Cela se passait vraisemblablement comme dans l'ancre de Trophonios (en réalité de Zeus Basileus) (2) et très probablement un ancre de la Grande Mère. N'est-ce pas un essaim d'abeilles qui fit connaître la célèbre grotte au premier consultant (3) ? et ne savons-nous pas que l'on donne le nom d'abeilles non seulement aux prêtresses de Rhéa et de Cybèle (4), mais aux âmes des initiés ?

1. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 373.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, *la Divination dans l'Antiquité*, III, 329.

3. PAUSANIAS, IX, 40, 1-2.

4. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 182.

« On n'appelait pas indistinctement abeilles, dit Porphyre, toutes les âmes qui vont vers la génération, mais celles-là seules qui devaient vivre selon la Justice et retourner à leur lieu d'origine ayant accompli des œuvres agréables aux dieux. (1) »

L'initiation n'était pas uniquement une série d'épreuves, mais impliquait un enseignement. Quel était-il ? et qu'en pouvons-nous dire ? L'Empereur Julien nous a donné une interprétation et un commentaire de la légende ou du mystère d'Attis qui même dans sa forme tardive et travaillée ne laisse pas de nous en donner une idée assez juste. Attis ou Gallus n'est bien entendu pour lui qu'une forme évhémérisée du cinquième élément, c'est-à-dire de l'éther considéré comme principe intelligent et organisateur du monde. L'éther, à savoir Attis, pénètre à la fois l'air et le feu, c'est-à-dire les deux éléments célestes ou supérieurs ; mais il s'unit aussi à l'élément terrestre ou inférieur par l'intermédiaire de l'eau et c'est ce qu'exprime l'hiérogamie du dieu et de la nymphe Sangaris. Mais écoutons Julien lui-même :

« La mythologie dit que cet Attis, exposé sur les eaux du fleuve Gallus, atteignit la fleur de son âge : de-

1. PORPHYRE, *l'Antre des Nymphes*, 19, *supra*, p. 20.

venu beau et grand, il fut aimé de la Mère des dieux, qui, entre autre faveurs, le couronna d'étoiles. Et comme, en effet, le ciel visible couvre la tête d'Attis, ne convient-il pas de voir dans le fleuve Gallus, le cercle Lacté où l'on assure que s'opère le mélange du corps passible avec le mouvement circulaire du corps impassible ? La Mère des dieux avait permis de bondir et de danser jusque-là à ce beau jeune homme, comparable aux rayons solaires, au dieu intelligent Attis. Mais celui-ci s'étant avancé progressivement jusqu'aux dernières extrémités, *la fable ajoute qu'il descendit dans l'ancre où il eut commerce avec la Nymphe, ce qui signifie qu'il s'approcha de la plus pure matière, mais non pas encore de la matière même, et qu'il devint cette dernière cause incorporelle qui préside à la matière. C'est dans ce sens qu'Héraclite a dit :*

Ces humides esprits que la mort peut atteindre.

« Nous croyons donc que ce Gallus est le dieu intelligent qui renferme en lui-même les formes matérielles et sublunaires, et auquel s'unit la cause préposée à toute matière, non comme un sexe s'unit à l'autre, mais comme un élément se porte vers celui pour lequel il a de l'affinité.

« Qu'est-ce donc que la Mère des dieux ? La source d'où naissent les divinités intelligentes et organisatrices qui gouvernent les dieux visibles ; la déesse qui enfante et qui a commerce avec le *grand Jupiter* ; la grande déesse existant par elle-même, après et avec le grand organisateur ; la maîtresse de toute vie, la cause de toute génération ; celle qui perfectionne promptement tout ce qu'elle fait ; qui engendre et organise les êtres avec le père de tous ; cette vierge sans mère, qui s'assied à côté de Jupiter, comme étant réellement la mère de tous les dieux. Car, ayant reçu en elle les causes de tous les dieux hypercosmiques, elle devient la source des dieux

intelligents. Cette déesse, donc, cette Pronoé, fut prise d'un chaste amour pour Attis ; c'est-à-dire qu'elle s'attacha volontairement et de son plein gré, non pas aux formes matérielles, mais plutôt aux causes de ces formes. La fable signifie donc que la providence, qui gouverne les êtres sujets à la génération et à la corruption, s'est prise à aimer la cause énergique et génératrice de ces êtres ; qu'elle lui a ordonné d'engendrer principalement dans l'ordre intellectuel, de se tourner volontairement vers elle et d'avoir commerce avec elle, à l'exclusion de toute autre, tant pour conserver une salutaire unité que pour éviter la propension vers la matière. Elle a exigé qu'il eût les yeux tournés sur elle comme sur la source des dieux organisateurs, mais sans se laisser entraîner ou fléchir vers la génération. C'est ainsi que le grand Attis devait être le procréateur par excellence. Car en toutes choses la direction vers la supériorité vaut mieux que la propension vers l'infériorité. C'est ainsi que le cinquième corps est plus énergique et plus divin que les corps d'ici-bas parce qu'il tend davantage vers les dieux... Pour nous le faire entendre, la Fable nous rapporte que la Mère des dieux fit à son Attis un précepte de la servir religieusement, de ne point se séparer d'elle et de n'en pas aimer d'autre. Celui-ci descendit progressivement jusqu'aux extrémités de la matière ; mais comme il fallait l'arrêter et mettre des bornes à son immensité, Corybas, ce Grand Soleil, l'assesseur de la Mère des dieux, qui avec elle organise tout, pourvoit à tout et ne fait rien sans elle, envoie le Lion pour lui servir de truchement. Qu'est-ce que le Lion ? Nous savons que c'est le principe igné, c'est-à-dire la cause qui préside à la chaleur et à la flamme, et qui, par conséquent, devait s'opposer à la nymphe et paraît jaloux de son commerce avec Attis. Nous avons dit plus haut qu'elle est cette nymphe. La Fable nous fait donc entendre que cette cause vient en aide à la Providence organisatrice des êtres, c'est-à-dire à la

Mère des dieux, et que, en même temps, cette cause, en désignant et en dénonçant le jeune Attis, détermine sa mutilation. Or, cette mutilation est, en quelque sorte, une limitation de l'infini (1).»

Mais comme nous l'avons vu la mutilation et la mort étaient suivies d'une résurrection d'Attis. Quant à l'arbre que l'on avait conservé et peut-être même replanté, à la fin de l'année il était brûlé afin que le feu qu'il rayonnait remontât aux cieux (2).

Toute cette liturgie de l'arbre depuis sa descente dans la caverne jusqu'à son ascension céleste sous forme de flamme, outre l'exégèse saisonnière, recevait non-seulement une interprétation philosophique, mais faisait l'objet d'homélie morales dont Julien nous indique encore la substance :

« Les dieux, je pense, dit-il, nous enseignent par ces formes symboliques que nous devons, recueillant de la terre ce qu'il y a de plus beau, offrir pieusement à la déesse notre vertu, pour être le gage d'une honnête conduite. L'arbre, en effet, naît de la terre, se porte vers le ciel, offre à l'œil un bel aspect, fournit de l'ombre pendant les grandes chaleurs et nous fait largesses des fruits qu'il tire de son essence : tant il y a en lui de force

1. JULIEN, *sur la Mère des dieux*, 3-4; trad. Talbot, 143-145.

2. FIRMICUS MATERNUS, *de l'erreur des Relig. prof.*, 21.

génératrice. Ainsi le rite en question nous invite, nous qui, nés dans le ciel, avons été transplantés sur la terre, à recueillir de notre conduite ici-bas la vertu accompagnée de la piété, pour remonter en toute hâte vers la déesse procréatrice et génératrice de la vie. Aussitôt après l'excision, la trompette donne à Attis le signal de son rappel, qui est aussi le nôtre, à nous qui sommes tombés du ciel sur cette terre. Dans le symbole, le roi Attis borne, par sa mutilation, sa course vers l'infini. Par là, les dieux nous ordonnent de retrancher à l'infini de nos désirs, de nous rapprocher de ce qui est borné, uniforme, et de tendre, autant que possible, vers l'unité. C'est dans ces dispositions qu'il convient de célébrer les Hilaries. Car qu'y'a-t-il de plus dispos, de plus joyeux qu'une âme qui, après avoir échappé à l'infini, à la génération et aux tempêtes qu'elle soulève, se sent enlevée vers les dieux (1) ? »

§ IV. — *De l'antiquité de la doctrine initiatique*

On pourrait être tenté d'objecter que toute cette interprétation stoïcienne, toutes ces exégèses philosophiques ou mystiques étaient d'introduction récente. Il est facile d'établir qu'il n'en est rien. L'arbre n'est qu'un doublet vivant du pilier sacré, de la colonne ou du menhir et le culte de l'arbre et du pilier sont immémoriaux. Bien mieux plusieurs siècles avant notre ère ils avaient reçu

1. JULIEN, *Sur la Mère des dieux*, 5, trad. Talbot, 147.

une signification symbolique positive. On les associait à toutes les manifestations de la force active, l'énergie virile des puissances mâles ou bienfaisantes. Le Zeus et les dévots de la Crète étaient mis en relation avec le ciel par un pilier sacré. Le serpent qui dans la chapelle de Knossos s'enroule autour des piliers bétyliques entend souligner que dans cette colonne dressée se manifeste l'âme du monde. La double hache plantée sur des piliers de bois traduisait d'autre façon la même conception (1). La divinité crétoise qui résidait à l'origine dans la cavité d'un pilier aniconique y révélait sa présence par les cornes de consécration qui couronnaient les colonnes sacrées (2).

Le pilier-autel sur lequel on dépose les offrandes n'est pas moins indispensable au culte métrouaque que la porte réelle ou simulée qui ouvre sur l'autre monde (3). A Corinthe, Pausanias signale un pilier-stèle dans un très ancien naos de la déesse (4). Une plaquette en bronze trouvée à Thessalonique montre Cybèle assise tenant un sceptre de la main gauche et appuyant sa main

1. H. GRAILLOT, *loc. cit.*, p. 3 et 4.

2. H. GRAILLOT, *loc. cit.*, p. 394.

3. H. GRAILLOT, *loc. cit.*, p. 401.

4. H. GRAILLOT, *loc. cit.*, p. 512.

droite sur un pilier bétyle. On a trouvé dans les nécropoles grecques d'innombrables figurines de l'Attis Bon Pasteur adossé à un arbre, le pilier de vie et le symbole de la résurrection (1).

Or on ne peut éviter de rapprocher ces colonnes de pierre ou de bois, de celles de Melkarth. Dans le temple de Tyr, Hérodote a vu deux colonnes, l'une d'or affiné, l'autre de jaspe vert, qui jetait un vif éclat pendant la nuit (2). Raoul Rochette estime qu'il s'agit précisément des colonnes qui, d'après le pseudo-Sanchoniaton (3), auraient été dédiées par Usov au feu et à l'éther qui est aussi l'esprit (4). Peut-être même pourrait-on dire, conformément à la doctrine Julienne, que la colonne dédiée au feu était la colonne d'Héraclès tandis que la colonne lumineuse consacrée à l'éther ou à l'esprit était la colonne d'Attis ou de son équivalent.

Les colonnes d'Attis ne sont pas moins étroitement apparentées aux piliers phalliques que l'on processionnait dans les fêtes de Dionysos ou que l'on érigeait devant sa caverne ou ses temples.

1. H. GRAILLOT, *loc. cit.*, p. 500 note et 502.

2. HÉRODOTE, II, 44.

3. SANCHONIATON, ap. Philon de Biblos, p. 18.

4. RAOUL ROCHETTE, *Mém. sur l'Hercule Assyrien ou Phénicien* dans *Mem. Acad. Ins. et B. L.* (1848). XVII, 47.

Ces représentations de l'énergie virile sont aussi des symboles de l'énergie cosmique ascensionnelle.

Est-il nécessaire d'insister sur la parenté d'Attis et de Dionysos et sur l'analogie de l'autre du dieu phrygien avec celui du dieu thrace (1). Sabazios ou Dionysos-Sabazios que l'on appelait encore Dionysios-Zagreus semble tantôt avoir formé une triade avec Cybèle et Attis, tantôt n'être qu'une forme du dieu métroaque (2). Il est d'ailleurs fort probable, pour ne pas dire certain, que l'interprétation stoïcienne de l'empereur Julien ne s'est développée que sous l'influence des prêtres du dieu thrace. Attis, comme Dionysos, comme Mithra, n'est pas seulement le soleil; mais le modèle des âmes qui s'arrachent aux « empâtements de la matière » pour s'élancer à travers les sphères et les régions planétaires, vers le royaume du feu, vers la patrie vraiment divine du lumineux éther.

Toutes ces divinités médiatrices sont étroitement associées à Sol et aux autres planètes et comportent il est vrai une liturgie saisonnière avec des commentaires évhéméristes; mais dès

1. A Tarse par exemple on voit Attis se couronner de lierre et de vigne. H. GRAILLOT, *loc. laud.*, p. 386.

2. A MAURY, *les Religions de la Grèce*, III, 102 et 104.

les temps les plus reculés on distinguait le mana cosmique, principe actif de l'âme du monde, des âmes des astres, des hommes, des animaux, des plantes. Toutes ces âmes n'étaient que des parcelles du divin mana qui anime le monde. Depuis des temps qui nous échappent on enseignait aux initiés des mystères primitifs la nécessité de s'incorporer ce divin mana pour un jour gouverner et animer avec lui la terre et les cieux. Les plus hautes pensées sont beaucoup plus vieilles que nous ne sommes tentés de le croire. Les Corybantes sont aussi vieux que les plus vieux cultes atteignables, non moins vieux le panthéisme mystique, et l'exégèse stoïcienne n'est qu'une expression tardive de doctrines déjà vieilles lorsqu'il vint au monde.

CHAPITRE III

LES ANTRES D'ADONIS ET LES GROTTES CHRÉTIENNES

L'ANNONCIATION ET LA NATIVITÉ, LA QUARANTAINE
ET LE BAPTÊME

§ I. — ADONIS ET JÉSUS DANS LES GROTTES DE SYRO-PHÉNICIE

Adonis et Astarté pourraient être appelés l'Attis et la Cybèle de la Syro-Phénicie. Les anciens et en particulier Lucien et Apulée ne font aucune différence entre Attis et Adonis (1). Ces jeunes dieux dérivent l'un et l'autre du Thammouz assyrien, étymologiquement le vrai fils de l'eau profonde, tandis que Cybèle et Astarté se rattachent à Ishtar, dont le nom signifie la Bienveillante. « Bien que les traditions et les diverses cérémonies religieuses des Phrygiens ne soient pas les mêmes que celles des Syriens, écrit Macrobe, le fond est le même relativement à

1. LUCIEN, *De la déesse syrienne*, 14 et 15 ; APULÉE, *Métam.*, VIII, 24.

la Mère des Dieux et à Attis » (1). La déesse syrienne et la déesse phrygienne se sont, en Phrygie, confondues à un tel point qu'on y voyait un temple à ces deux divinités unies en une seule : Astarté-Cybèle (2). Nous pouvons donc présumer à priori que les plus anciens temples de la Phénicie et du pays de Chanaan furent des grottes naturelles ou artificielles accompagnées d'une source. Les faits confirment cette présomption.

Tout d'abord dans la région de Byblos, région sacrée d'Adonis, il nous faut signaler une grotte de la Vierge dans la montagne de Batroun près de Seghar. « Des profondeurs de la caverne suinte une petite source qui, en glissant sur la paroi rocheuse, est venue former, près de l'autel, deux stalactites en forme de mamelles, d'où le nom actuel de Notre-Dame des Mamelles. Les indigènes, qui ne perdent jamais le souvenir d'un lieu saint, viennent toujours dans leurs maladies prier et dormir au milieu des ruines. On les voit recueillir et boire l'eau qui suinte des deux seins de pierre » (3). A la source du fleuve Adonis, au pied du rocher qui domine le sanctuaire d'Aphaca,

1. *Saturnales*, I, 21.

2. NONNOS, *les Dionysiagues*, XLVIII, 654.

3. J. GONDARD, S. J., *la Sainte Vierge au Liban*, Paris, 1908, in-4°, p. 255.

nous retrouvons la grotte du dieu où aujourd'hui encore les femmes metoualis qui ont des enfants malades viennent accrocher des loques à l'arbre qui pousse auprès (1). A Sarba, près de Djouni ou Djounieh, les femmes vont prendre des bains de mer dans la grotte de saint Georges afin de devenir fécondes. « Le rituel veut qu'avant de sortir elles offrent une pièce de monnaie déterminée par le règlement à saint Georges, ce qui peut être, dit Renan, un reste des anciens temps phéniciens pour les sacrifices ou un souvenir éloigné du rachat de la prostitution sacrée » (2). En divers quartiers de la ville de Beyrouth continue également le culte de la Vénus phénicienne. Les Musulmans se rendent à un ancien réservoir voûté situé à Karn-El-Aris, à proximité d'une forêt de pins et consacré à la *Mère-du-Vendredi*, afin d'y obtenir la guérison de leurs enfants. Le jeudi soir, au coucher du soleil, c'est-à-dire à la première heure du vendredi oriental (*dies Veneris*), une femme qui ne doit pas être parente du malade puise de l'eau dans le réservoir et lave l'enfant. Puis on attache un lambeau du vêtement

1. D^r J. ROUVIER, *le Temple de Vénus à Afka*, P. 1900, in-8°, p. 30-32.

2. E. RENAN, *Mission de Phénicie*, Paris 1864; in-f°, p. 329. Cf. HÉRODOTE, I, 196, 199 et *De Dea Syria*, 6.

du malade à un mûrier voisin tout chargé de ces chiffons multicolores (1). Dans le quartier de Ras Beyrouth, sur le rivage de la mer, on trouve une source qui coule du rocher et qui est protégée par une voûte ogivale fort ancienne qui forme grotte. On y descend par un escalier de onze marches, les femmes indigènes y viennent demander non seulement la guérison de leurs enfants, mais la cessation de leur stérilité. Cette fontaine guérissante est connue sous le nom de source de la Mère supérieure. Lorsqu'on a été exaucé on y brûle de l'encens, on y allume des lampions et des bougies (2). Les antres de Kassouba et de Maamiltein sont, pour Ernest Renan, d'anciens sanctuaires d'Astarté (3).

En descendant au pays de Sidon nous rencontrons les cavernes d'Aïn-ez-Zeitoun et d'El Magdoura, autrement dit la grotte de la Vierge et l'Antre de la Possédée (4), dont tout fait présumer qu'il s'agit d'anciens sanctuaires de la Vénus de Phénicie. A Ghinet ou Rhini, un grand rocher équarri sur deux pans surmonte un caveau d'une

1. D' J. ROUVIER, *loc. cit.*, p. 33, note 2.

2. D' J. ROUVIER, *loc. cit.*, p. 34, note.

3. E. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 203-204, 328-329.

4. E. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 517 et 518, pl. LXV, 1 et 2.

exécution peu soignée. Les représentations qui ornent les pans équarris représentent Adonis chassant et Astarté pleurant (1). Renan voit dans ce monument une espèce de tombeau d'Adonis, un antique lieu saint de la Vénus syrienne (2).

Plus au sud, dans la région Tyrienne, des cavernes encore, mais les parois sont couvertes d'*Aidoia*. Ces symboles de l'organe féminin sont tantôt de petits triangles, tantôt de petits cercles au centre marqué d'un point. L'une des deux grottes de Vastha est d'ailleurs connue sous le nom de *Caverna pudendorum Muliebrium*. On a trouvé dans l'ancre une dédicace à l'Aphrodite Secourable (3). Les femmes qui n'ont pas de lait viennent encore boire de l'eau dans la caverne architecturée d'Adloun connue sous le nom de Caverne du Sein (4). Même symbole sur les parois que dans les précédentes. Astarté, dont les cavernes de Chypre et de Sicile attestent le pouvoir d'expansion, n'a pas régné qu'en Phénicie. On

1. Macrobe semble les avoir décrites par avance. *Saturnales*, I, 21 éd. Nisard, 211-212.

2. E. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 292-294.

3. E. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 647-653.

4. E. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 662. — D' LORTET, *la Syrie d'aujourd'hui. Voyage dans la Phénicie, le Liban et la Judée* (1875-1880), Paris, Hachette, 1884, in-f°, p. 114.

peut dire qu'elle fut maîtresse de toute la Syrie jusqu'aux frontières des Philistins.

Adonis, nous disent les hymnes orphiques, naît de Coré ou de Proserpine, autrement dit de la terre, non pas en brisant le rocher comme Mithra, mais en faisant éclater l'arbre qui produit la myrrhe, de même qu'Attis sort du fruit de l'amandier. Cet arbre était-il cultivé dans la grotte ou sur son seuil ? il n'importe guère ; mais on ne saurait douter qu'il était étroitement associé à la caverne et à la source. Quant à l'union du dieu avec Astarté il est fort vraisemblable qu'elle s'accomplissait sous un berceau de feuillage ou dans une grotte verdoyante (1). Lorsqu'on représente Adonis frappé à mort par le sanglier, on le fait tomber au seuil de l'ancre, où l'animal se retire, le coup fait (2). Adonis enfin a été enseveli dans une caverne où les femmes venaient le pleurer jusqu'au jour prochain de sa résurrection.

Jésus hérita du nom d'Adonis ou de Seigneur à la fois de Thammouz et de Jéhovah (Adonai). A ce même Adonis-Thammouz il emprunta le sym-

1. THÉOCRÈTE, *Idylle*, 15, parle de ces berceaux de verdure chargés d'anéth flexible. La fête juive des Succoth-Benoth offre de semblables rites.

2. DAREMBERG ET SAGLIO, v° Adonis, I, 75, fig. 115.

bole du poisson (1). On a pu appeler Jésus un nouvel Adonis, et, en vérité, il ne diffère du beau dieu syrien que par certains caractères moraux, tout spécialement par son horreur des prostitutions et des hiérogamies, par son amour de la chasteté et du célibat. Les deux rituels et les deux légendes ont mieux que des points communs. Jésus, comme Adonis, est un dieu dont la naissance, la mort et la résurrection s'harmonisent à la marche des saisons ; un dieu du renouveau en même temps qu'un dieu de mystère tel qu'en ont révééré les partisans de la grotte préchrétienne (2).

Nous avons donc le droit, comme l'ont fait certains gnostiques, tels les Naasséniens, de rapprocher sinon Jésus, du moins le Christ, d'Attis et d'Adonis (3). Pour eux, l'âme du Cosmos est un principe analogue au Logos qu'ils symbolisent par le bon serpent et qu'ils retrouvent précisément dans Adonis, Endymion ou Attis présentés comme autant de types du fils de l'Homme ou de

1. S'il faut en croire Tertullien, Empédocle disait : j'ai été Thammouz et poisson. *De l'âme*, 32, trad. de Genoude, p. 606.

2. CH. VELLAY reconnaît qu'il a existé deux courants, je dirais deux faces, dans le culte d'Adonis « l'un ésotérique qui est celui de la tradition sacrée, l'autre populaire qui est celui des fêtes », *loc. cit.*, p. 101.

3. *Philosophoumena*, V, 1, éd. Cruice, p. 145-146.

l'Homme spirituel. Ces dieux comme le Christ sont autant de noms de la porte céleste. Pour entrer au ciel il faut d'abord s'abstenir du mariage, renoncer aux œuvres de chair ; le mieux serait de subir l'éviration comme Attis ; il faut plus encore mourir au monde par un complet ascétisme. Il ne suffit pas d'être mort au monde matériel ou choïque ; pour tenter le rapt des cieux il faut de plus recevoir le germe de la résurrection, c'est-à-dire la gnose, la connaissance de l'Homme et par de là, la connaissance de Dieu.

Au reste, il ne faudrait pas croire que ce sont là des spéculations théoriques qui furent limitées à de petits groupes isolés et qui n'avaient aucun lien avec les cultes pratiqués en Syrie. Jésus est, lui aussi, comme Attis et comme Adonis, un dieu des cavernes sacrées.

Le Chanoine Doubdan, qui visita les Saints lieux de Palestine en 1652, avait déjà remarqué le rôle important des grottes dans la vie de Jésus :

« Toutes les fois que Notre-Seigneur a voulu entreprendre et commencer quelque grand mystère pour le Salut des hommes, il a toujours choisi quelque grotte ou caverne pour s'y retirer comme en un lieu très propre au recueillement et à la prière, tant pour recommander et offrir à Dieu, son père, l'œuvre qu'il allait faire que

pour nous enseigner à suivre son exemple... Quand il a voulu exécuter le décret éternel qu'il avait arrêté de se faire homme, et commencer le mystère adorable de son Incarnation, il a choisi cette grotte de Nazaret dans laquelle estoit la Sainte Mère lorsqu'elle le conceut dans son sein virginal. Quand il a voulu commencer à exercer l'office du Sauveur et faire son entrée au Monde, il a choisi la grotte de Bethléem où il a voulu naistre. Veut-il commencer à paroistre comme un divin docteur, prescher, enseigner, assembler des disciples et faire ses miracles, il se retire dans une profonde caverne pour y passer quarante jours en prières et en jeusnes parmy les bestes, afin de gagner les hommes qui vivoient comme des bestes. Veut-il commencer sa charge de Rédempteur, respendre son sang et donner sa vie comme un bon Pasteur, il entre en une grotte souterraine où il prie Dieu son Père et sue sang et eau pour le salut des hommes. Et après tous ces travaux, s'il veut donner quelque relasche et repos à son divin corps, il veut qu'il soit mis au tombeau dans une grotte, qui fut taillée exprez dans le chœur (*sic*) d'un rocher, afin de terminer sa mission dans une grotte comme il l'avait commencée » (1).

Cette suite remarquable de grottes à pèlerinage est d'ailleurs loin d'avoir épuisé la série des grottes palestiniennes où l'on rencontre des souvenirs de la Vierge ou de Jésus (2). Au reste, le

1. DOUBDAN, *le Voyage en Terre Sainte*, p. 560.

2. H. LESÈTRE, V° Cavernes dans Vigouroux, *Dict. de la Bible*, II, 355-356. La Palestine offre encore nombre d'autres grottes chrétiennes ou christianisées: la grotte de St-Jean-Baptiste avec sa fontaine d'eau vive; la grotte où les apôtres se réfugièrent lorsque les soldats se furent

nombre n'est rien, il faut avant tout tenter de déterminer la nature du culte et le symbolisme qui s'y attachent.

§ II. — LA GROTTTE DE NAZARETH ET LE MYSTÈRE DE LA CONCEPTION.

La grotte de Nazareth, dite grotte de l'Annonciation ou de la Conception, est incontestablement une ancienne caverne pré-chrétienne. Elle possède toutes les caractéristiques d'un sanctuaire souterrain de Cybèle ou d'Astarté. Tout le Moyen Age a vénéré le « puits de Marie » situé à quelques pas et deux colonnes qui se dressaient au seuil et au milieu de la grotte.

D'après les plus anciens apocryphes, l'Annonciation se fait en deux temps. Marie s'étant rendue à la fontaine pour y puiser de l'eau entend une voix et ne voyant personne s'effraie et se

emparés de Jésus ; la grotte où S. Pierre se retira après le reniement, la grotte de Ste-Pélagie, Cf. DOUBDAN, *le Voyage en Terre Sainte*, p. 181-184, 237, 244, 275. Il faut y ajouter les très remarquables grottes d'Elie et d'Elisée. DOUBDAN, *loc. cit.*, p. 519-522 et 525-530. L'une d'elles, véritable sanctuaire initiatique, servait d'école au prophète Elie, p. 522.

retire. Le Protévangile de Jacques (1), l'Évangile du Pseudo-Matthieu (2), plus tard le Livre arménien de l'Enfance (3) sont d'accord sur ce premier point, et ce n'est qu'une fois rentrée dans sa demeure, dans la grotte aux deux colonnes, que l'ange lui apparaît et lui transmet son message. Marie se tient alors vers la colonne de l'intérieur connue sous le nom de colonne de la Vierge, tandis que l'envoyé du ciel demeure sur le seuil auprès de la colonne qui reçut l'appellation de colonne de l'ange.

Le puits de Marie fut incontestablement l'objet d'un culte. Au dire de Marino Sanuto on l'avait même sanctifié jadis par une église dédiée à l'archange Gabriel (4).

En 1652, le chanoine Doubdan parle de ce puits en ces termes :

« Au pied de la montagne est une excellente fontaine, l'eau de laquelle tombe dans un grand réservoir qui en est tout proche. Ce réservoir est creux de sept ou huit pieds dans la terre, bien muré et cimenté de quelque

1. *Protévangile*, XI, 1, éd. Michel et Peeters, p. 22-23.

2. *PSEUDO-MATHIEU*, IX, 1, éd. Michel et Peeters, p. 86-87.

3. *Livre arménien de l'Enfance*, IV, 8, et V, 1, éd. P. Peeters, p. 89-90.

4. *Liber secretorum fideium super Terræ Sanctæ recuperationem*, III, 7, 2 ; 4, 7.

quinze pas de longueur et sept ou huit de largeur, ayant un escalier à un de ses coins pour y descendre. On l'appelle la fontaine de la Vierge à cause qu'on tient qu'elle (Marie) y allait ordinairement puiser de l'eau, comme les autres femmes pour sa petite famille. Et même Luther, hérésiarque détestable, dit que l'ange annonça le mystère de l'Incarnation à cette reine des anges, comme elle allait un beau matin puiser l'eau à cette fontaine, et qu'elle entendit une voix en l'air qui lui dit : « Dieu te garde pleine de grâces ; mais qu'elle ne put voir celui qui lui parlait (1). »

L'iconographie confirme d'autre part la tradition locale et les documents littéraires. On sait que l'Annonciation près de la source est commune aux v^e et vi^e siècles (2), et comme l'ange est alors invisible à la Vierge, il est ordinairement représenté en l'air et volant. Les peintres slaves divisent volontiers l'annonciation en trois tableaux dont le premier nous montre Marie auprès du puits (3).

Une ancienne tradition qui nous a été conservée par le R. P. Boucher voulait qu'en ce même lieu Isaïe ait annoncé la naissance virginale. « Aucun lieu, dit-il, n'eut été aussi propre que celui-ci pour

1. DOUBDAN, *Voyage de la Terre Sainte*, p. 521.

2. G. MILLET, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*. Paris, 1916, p. 71.

3. G. MILLET, *Recherches*, p. 82-83 et fig. 31.

annoncer ces mystères : car puisqu'il déclarait la Conception du Messie qui était un beau et doux fleuve de grâce qui devait naître d'une belle et claire fontaine bien scellée, c'est-à-dire d'une mère toujours vierge, il était bien à propos que ce mystère fût annoncé au lieu où aboutissaient les eaux de cette fontaine scellée afin de marier la Prophétie avec la figure (1). »

Cette fontaine avait donc une signification incontestablement symbolique. « Dans une église de Mistra, entre l'Ange et Marie, on voit une fontaine au milieu d'un bassin où des hommes puisent à pleine main. C'est la Fontaine de vie. A cette image répondait une fête qui fut introduite dans l'Office byzantin, au xv^e siècle, par Nicéphore Calliste Xanthopoulos (2). Elle se trouve tout naturellement liée à l'Annonciation : « Le Maître du ciel... est tombé goutte à goutte comme la pluie, dans ton sein, ô fiancée de Dieu, te montrant une source d'où tout bien découle... » Ailleurs on la nomme « source d'immortalité, versant le Christ, l'eau qui nous désaltère. » Aussi le mélode s'écrie-t-il : « Pasteurs et foule accou-

1. R. P. BOUCHER, *le Bouquet sacré, ou le Voyage en Terre Sainte*. Rouen, 1735, p. 391-392.

2. NILLES, *Kalendarium*, II, p. 35.

rons et puisons l'eau salulaire. » C'est ce que montre l'image » (1).

La fontaine de la grotte sacrée est en effet une source de vie pour le corps et pour l'âme. Les rites qui s'y accomplissent assurent la pluie à la terre et versent la grâce à l'esprit. L'office byzantin n'est qu'un écho de très vieilles cérémonies et son symbolisme reflète des allégories antérieures à Attis et à Dionysos.

Porphyre commentant Homère écrivait : « On pensait en effet que les âmes se tiennent auprès de l'eau visitée par le souffle divin; c'est ce que dit Numénius expliquant la parole du prophète. *L'esprit de Dieu était porté sur les eaux* (2). »

Comment ne pas rapprocher les colonnes de la grotte de l'Annonciation (3) des piliers d'Attis et de Dionysos, de celles érigées par Hiram en avant du temple de Salomon (4) dont la signification est incontestable (5). Adonis Sabaoth

1. G. MILLET, *Recherches*, p. 92.

2. PORPHYRE, *l'Antre des Nymphes*, 10.

3. On peut voir l'emplacement de ces colonnes sur le plan de Quaresmius et sur celui de Doubdan. Cf. R. P. PROSPER VIAUD, O. F. M., *Nazareth et ses deux Eglises*. Paris, 1910, in-4°, p. 98-99 et fig. 41, n° 3 et 4; DOUBDAN, *Voyage de Terre Sainte*, p. 559 et fig. face à p. 534, n° 6 et 7.

4. III, *Reg.*, VII, 21.

5. VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*. V° colonne, II, 857.

ou Iaveh Sabaoth comme Attis, était en rapports étroits avec le mouvement des saisons (les fêtes juives en témoignent) et son apparition dans le buisson ardent atteste nettement son caractère igné. Le Dionysos Séméion d'Hiérapolis dont les colonnes phalliques étaient l'objet de rites ascensionnels était honoré par des bûchers rituels qui n'étaient pas sans rapport avec sa nature de flamme. Rappelons enfin ce que Clément d'Alexandrie écrivait à propos de la colonne de feu qui guidait les Israélites dans le désert.

« Dionysos est une colonne pour les Thébains, et il ajoute : la colonne indique l'impossibilité de représenter Dieu, elle désigne aussi l'éternelle stabilité de Dieu et sa lumière inextinguible qu'aucune forme ne peut rendre...

De plus l'auteur du poème sur Europe rapporte que l'effigie d'Apollon qui se trouve à Delphes est une colonne. En outre, le Dieu unique est appelé Apollon (*a* privatif, *pollo*i plusieurs) dans un sens mystique, parce qu'il n'a pas de parties. Enfin, ce feu qui ressemble à une colonne, et celui qui pénètre dans les lieux inaccessibles sont tous les deux le symbole de la lumière sacrée qui traverse la terre et qui remonte au ciel (1). »

La grotte de Nazareth, comme nombre de grottes sacrées évoque donc à la fois, non seule-

1. *Stromates*, I, 24; tr. de Genoude, 104-105.

ment le feu, l'eau et ses énergies ; mais cette très subtile puissance divine qui ordonne et harmonise tous les éléments. Elle était juive, elle aurait pu être aussi bien grecque ou phénicienne (1).

La naissance, ou plus exactement la conception de Jésus est d'ailleurs un mystère et c'est cette conception virginale que Justin appelle le mystère de la naissance du Christ (2). Le Protévangile de Jacques, de son côté, nous peint en ces termes l'entrevue de Marie et d'Élisabeth. Cette dernière voyant arriver l'épouse de Joseph, lui dit :

« D'où vient que la mère de mon Seigneur accourt vers moi ? car voici que l'enfant qui est en moi a tressailli et t'a béni. Mais Marie avait oublié *les mystères que lui avait révélés l'ange Gabriel* et elle leva ses yeux au ciel et dit : — Qui suis-je, Seigneur, que toutes les générations de la terre me bénissent ?

« Et elle passa trois mois auprès d'Élisabeth. Or, de jour en jour sa grossesse avançait et saisie de crainte, Marie retourna dans sa maison et elle se cacha des enfants d'Israël. Elle avait seize ans lorsque ces mystères s'accomplirent (3). »

1. Le passage d'un culte à l'autre n'était d'ailleurs pas chose bien rare. Nous savons par le deuxième livre des Macchabées (*II Mach.*, VI, 3-4) que le temple de Jérusalem avait été transformé par Antiochus Épiphane en un temple du dieu Tyrien Baal et qu'il fût alors le théâtre de scènes licencieuses.

2. JUSTIN. *Dial. avec Tryphon.*, 43, 3.

3. *Protévangile de Jacques*, 12, 2-3 ; éd. Ch. Michel, p. 27.

Hésychius désigne Adonis sous le nom de Lych-nos (lumière) et les anciens Doriens l'appelaient Aô, d'Aos (aurore) (1). Nulle hiérogamie n'était nécessaire pour concevoir celui qui était la lumière. Il suffisait que l'esprit vint reposer sur le sein de la mère. Les artistes qui nous montrent Jésus pénétrant en Marie comme un rayon de soleil nous ont conservé la signification initiatique du « mystère de la Génération ». Le Christ n'est pas un homme véritable, c'est un principe divin, l'éther lumineux, le cinquième élément.

Marie elle-même n'est pas tant une créature de chair qu'un être allégorique. Au XIII^e siècle les esprits mystiques en ont l'intuition. Isidore de Salonique écrira : « L'ange dit à Marie : tu n'es ni un homme, ni un ange, mais une autre nature élevée, à laquelle après la nature divine on ne peut rien comparer... Le Créateur a jugé que ta beauté n'est pas indigne de lui ; ton éclat n'a pas échappé à celui qui voit tout. La splendeur de ta pureté a paru au Créateur digne de sa visite » (2).

1. CH. VELLAY, *le Culte et les fêtes d'Adonis-Thammouz*, Paris, 1904, gd in-8°, p. 22.
2. In Lucam, XIV, P. G., CXXXIX, 89.

§ III. — LA GROTTTE DE BETHLÉEM ET LE MYSTÈRE DE LA NATIVITÉ

Chacun sait que Jésus est né à Bethléem dans une étable. On peut ajouter que cette étable était une grotte. La tradition est nettement établie au II^e siècle. Le *dialogue avec Tryphon* (155-160) et le *Protévangile* (150) l'attestent. Justin écrit :

« Comme Joseph n'avait pas où loger dans le village, il s'installa dans une grotte toute voisine de Bethléem, et c'est tandis qu'ils étaient là que Marie enfanta le Christ et le plaça dans une mangeoire » (1). « Et Joseph trouva là une grotte et il y fit entrer Marie, il laissa ses fils auprès d'elle et alla chercher une sage-femme dans le pays de Bethléem (2). »

Dans *la Vie de Constantin* écrite vers 348, Eusèbe n'est pas moins affirmatif et je m'étonne que le père Abel ait négligé un texte de cette importance :

« L'Empereur entreprit d'embellir deux autres lieux qui avaient été consacrés par l'accomplissement de deux

1. JUSTIN. *Dial. avec Tryphon*, LXVIII, 5-6; éd. Archambault, II, 21.

2. *Protévangile*, XVIII, 1; éd. Ch. Michel, p. 37.

grands mystères. Le premier était la grotte où le divin Sauveur eut la bonté de se revêtir d'une chair mortelle et de se rendre visible aux hommes. Le second était la montagne d'où il s'éleva au ciel (1). »

Bien entendu les attestations postérieures sont nombreuses. *L'Évangile arabe de l'enfance* (VI^e siècle) fait dire à Marie : « Voici que le temps de me coucher est venu ; il m'est impossible d'aller jusqu'au village. *Entrons plutôt dans cette grotte* ; et plus loin parlant de Joseph revenant avec une sage-femme : « il arriva à la *caverne* quand le soleil était déjà couché. » Peignant l'arrivée des bergers et des armées célestes il ajoute : « La grotte à ce moment semblait un temple sublime » ; il prétend même qu'« on circoncut l'enfant dans la *caverne* » (2). Au VII^e siècle Anastase le Sinaïte répond aux Orientaux qui lui objectent le silence des Évangiles au sujet de la grotte, que bien des croyances et des usages ont été conservés par des traditions non écrites (3). On multiplierait inutilement les textes ; il est bien certain que la tradition de la grotte de la Nativité, solidement établie dès les premiers

1. EUSÈBE, *Vie de Constantin*, III, 41.

2. *Évangile arabe de l'enfance*, 2 ; 3, 1 ; 4 ; 5, 1, 3d. P. Peeters P., 1914, p. 2, 3, 6 et 7.

3. ANASTASE LE SINAÏTE, *Guide* 22 P. G. LXXXIX, 285.

siècles, s'est prolongée jusqu'à nos jours. Les rochers de carton de nos crèches modernes l'attestent encore.

Bien mieux, il est incontestable que les rédacteurs des Évangiles canoniques mentionnaient cette particularité ; le double témoignage d'Origène et de saint Epiphane mettent le fait hors de doute. Origène s'adressant à Celse écrivait en 248 :

« A propos de la naissance de Jésus à Bethléem, si quelqu'un après la prophétie de Michée, après l'histoire relatée dans les Évangiles par les disciples de Jésus, en désire d'autres preuves qu'il sache que *suivant ce qui est raconté dans l'Évangile sur sa naissance, on montre à Bethléem la grotte dans laquelle il est né, et dans cette grotte la crèche où il fut emmaillotté. Et ce que l'on montre ainsi est très connu dans ces parages, même de ceux qui sont étrangers à notre foi, à savoir que le Jésus adoré et admiré des chrétiens est né dans cette grotte (1).* » Saint Epiphane n'est pas moins catégorique : « *Luc dit qu'aussitôt né, l'enfant fut emmaillotté et déposé dans une crèche et dans une grotte parce qu'il n'y avait point de place dans le caravansérail (2).* »

Dans une traduction arménienne des Évangiles qui datent du ix^e siècle (887) au lieu du texte reçu

1. ORIGÈNE, *Contre Celse*, I, 51, P. G. XI, 756, trad. Abel dans P. P. H. Vincent et F. M. ABEL O. P., *Bethléem le sanctuaire de la Nativité*, P. 1914, p. 4-5.

2. EPIPHANE, *Adv. Haer*, LI, 9.

de Mathieu III, 9, on lit : « l'étoile vint et se tint *au-dessus de la grotte* où était l'enfant ». Or, selon Preuschen, et nous estimons qu'il a pleinement raison, la source de cette variante remonte à l'original même de l'Évangile de saint Mathieu (1). On l'a contesté mais sans argument sérieux (2). C'est là d'ailleurs un témoignage surrogatoire de la véracité d'Origène et d'Epiphane. On ne saurait douter que la mention de la grotte, après avoir figuré dans les monuments originaux, fut supprimée systématiquement et dans le but d'éviter des rapprochements que l'on estimait fâcheux.

On n'a pas manqué de rapprocher la grotte de la

1. PREUSCHEN ds., *Zeitschr. für die N. E. Wissenschaft* (1902), III, 360.

2. On réplique à cette hypothèse que la leçon arménienne a son explication dans les usages du pays. Les demeures souterraines, grottes naturelles ou creusées de main d'homme qui abritent bêtes et gens, aujourd'hui comme autrefois, sont désignées par un mot qui signifie aussi bien étale que maison tout en s'appliquant à une *grotte*. Cf. P. P. VINCENT et ABEL, *loc. cit.*, p. 7. Ceci explique très bien en effet qu'il n'y avait pas le même inconvénient à conserver le mot *grotte* dans la version arménienne et que par suite on n'ait pas songé à le supprimer. Au reste le P. Abel reconnaît que c'est là une réponse un peu recherchée. Quant à l'explication qu'il propose à son tour elle ne paraît dictée que par le souci de ne pas heurter la théorie orthodoxe de la quasi-invariabilité du texte canonique. Le texte arménien aurait, selon lui, emprunté ce vocable aux apocryphes; mais pourquoi pas au texte orthodoxe dont nous parlent Origène et Epiphane et qu'il traduit en effet ?

Nativité de la caverne de Mithra; l'identité de la date, 25 décembre, aussi bien pour la fête de la naissance de Jésus que pour celle de l'apparition du dieu perse, la présence des bergers et des divers animaux étaient des motifs plus que suffisants (1). Toutefois nous estimons que Jésus n'a emprunté à Mithra ni son antre ni la date de sa venue au monde, et que, d'autre part, Mithra ne doit rien à Jésus (2). L'un et l'autre ont puisé à une source commune, l'un et l'autre ont été influencés par le Dionysos thrace et par le Tamouz assyrien. A Tyr même, on fêtait, à la date du mois Pérیتیus répondant au 25 décembre du calendrier romain, qui sera la date des *Natalitia*

1. L'un et l'autre, bien qu'ils ne se confondent pas avec lui, naissent le jour même où le soleil renaît ou recommence à croître et l'on vit longtemps au-dessus de l'autel de la grotte de Bethléem « un cercle d'argent, environné de rayons comme un soleil, autour duquel étaient gravés ces mots: *Hic de Virgine Maria Jésus Christus natus est.* DOUBDAN, *loc. cit.*, p. 156.

2. « Il semble probable, écrit M. Cumont, qu'on chercha à faire de la légende du héros iranien le pendant de la vie de Jésus et que les disciples des mages voulurent opposer une adoration des bergers, une cène et une ascension mithriaque à celle des Évangiles. On compara même la roche génératrice, qui avait enfanté le génie de la lumière avec la pierre inébranlable sur laquelle était bâtie l'Église et jusqu'à la grotte, où le taureau avait succombé, avec celle où Jésus était né à Bethléem, mais ce parallélisme forcé ne pouvait guère aboutir qu'à une caricature. » *Textes et Monum.*, I, 341.

de Jésus et de Mithra, le réveil ou la renaissance de Melchart (1). Nous avons vu d'autre part que la comparaison de la grotte céleste à une étable, spécialement à une étable de vaches ou de brebis, remonte à des temps très anciens et cet antique symbolisme suffit à justifier la présence des bergers et des animaux.

La tradition d'un dieu né dans une grotte n'est d'ailleurs pas inconnue des prophètes et cela permet à saint Justin de prétendre que c'est en s'inspirant de leurs paroles que les mithriastes ont inventé la légende de la naissance de leur dieu. Il écrit :

« Lorsque ceux qui confèrent les mystères de Mithra, disent qu'il est né d'une pierre, lorsqu'ils appellent cavernes l'endroit où on rapporte qu'ils initient ceux qui croient en lui, est-ce que je ne sais pas qu'ils imitent là la parole de Daniel : — une pierre, et ce ne fut pas par des mains d'hommes, a été arrachée à la grande montagne (2), — et de même celle d'Isaïe dont ils ont entrepris d'ailleurs d'imiter toutes les paroles. Car ils ont mis leur habileté à ce qu'on leur prononce aussi des paroles sur la pratique de la justice. Mais il faut que je vous rapporte les paroles d'Isaïe, afin que, par elles, vous sachiez qu'il en est ainsi. Les voici : — Écoutez, vous qui êtes loin, ce que j'ai fait; ceux qui sont près sauront

1. F. LENORMANT, *Commentaires sur Bérose*, p. 110, 145; DION CHRYSOSTOME, *Orat.*, 33. Cf. A. GASQUET; *Essai sur le culte et les mystères de Mithra*, p. 33.

2. *Daniel*, II, 24 et *Isaïe*, XXXIII, 16.

ma force. Il se sont retirés les pécheurs qui étaient en Sion; le tremblement saisira les impies. Qui vous annoncera le lieu éternel. Celui qui marche dans la justice, qui parle suivant la voie droite, qui hait l'iniquité et l'injustice, celui dont les mains restent pures de présents, qui alourdit ses oreilles pour ne pas entendre le jugement injuste du sang, qui ferme les yeux pour ne pas voir l'injustice, *celui-là habitera dans la caverne élevée de la forte pierre. Le pain lui sera donné et l'eau constante. Vous verrez un roi avec gloire et nos yeux verront de loin (1)...*

«Il parle ainsi, dans cette prophétie, du pain que notre Christ nous a ordonné de faire en mémorial de ce qu'il s'est fait chair pour ceux qui croient en lui, et de la coupe qu'en souvenir de son sang il a prescrit de faire en action de grâces, c'est clair que, de plus, nous le verrons roi dans la gloire, la prophétie elle-même le montre (2). »

Si Justin avait voulu nous faire comprendre que le texte d'Isaïe faisait allusion à une initiation déjà vivante de son temps où l'on pratiquait dans une grotte une sorte d'eucharistie il n'aurait pas mieux fait.

Il estime que ce texte est une prophétie et qu'il a décrit d'avance le rituel que le Christ devait instituer et dont Mithra en plagiaire éhonté s'est audacieusement inspiré. Il y a là une vue qui contient une petite part de vérité. Le culte

1. ISAÏE, XXXIII, 13-17.

2. JUSTIN. *Dialogue avec Tryphon*, LXX, 1-4, trad. Archambault, I, 339-343.

et les mystères, tant de Mithra que de Jésus, relevaient d'une inspiration commune et beaucoup plus ancienne. Isaïe en atteste l'existence en termes abscons et emphatiques. En réalité, sous l'apparence d'une prophétie, le Nabi hébreu disait à qui pouvait et voulait comprendre qu'il existait un culte initiatique et que seul il procurait le salut. Il prêchait aux Juifs une religion analogue au prémithriacisme, un mystère judéo-adonisiaque dont sortirent précisément le culte et les mystères de Jésus.

Qu'Origène ait écrit que même les ennemis de la foi chrétienne reconnaissaient que Jésus était né dans la grotte de Bethléem cela s'explique fort clairement par la quasi identité de Jésus et d'Adonis.

La grotte où naquit Jésus n'est en effet que la grotte d'Adonis en sa forme syrienne et dionysiaque. Tout le monde connaît le texte de saint Jérôme :

« Bethléem, qui est maintenant à nous, et le lieu du monde le plus auguste dont le Psalmiste chante : *La vérité est issue de la terre*, était ombragé par un bois sacré de Tammouz, c'est-à-dire d'Adonis ; et dans la grotte, où le Christ petit enfant a jadis vagi, on pleurait l'amant de Vénus (1). »

1. S. JÉRÔME epist. 58 (ad Paulinum). P. L. XXII, 58. Bethléem fut en effet entourée de bois jusqu'à l'époque

Les premières représentations de la Nativité nous montrent Jésus naissant dans une grotte nettement indiquée par une déchirure du rocher. C'est déjà ainsi qu'on figurait la grotte sacrée de Dionysos ou d'Adonis. Mais, de plus, les fresques les plus anciennes ajoutent au tableau la scène du bain dans laquelle une cuve qui rappelle les baptistères primitifs évoque la fontaine sacrée des grottes d'Adonis et surtout le vase d'ablution des Mithreums (1).

L'ami de la justice qui, selon Isaïe, habitera la caverne élevée du rocher, c'est le néophyte recevant dans la grotte l'initiation aux mystères d'Adonis. Quant au roi de gloire, c'est Adonis lui-même, mais Adonis transformé par le sacerdoce dionysiaque.

Qu'il y ait eu une initiation et des mystères d'Adonis en Syrie, qu'Isaïe les eût connus, nul doute ; mais cette initiation et ce mystère se sont-

de Constantin, c'est ce qu'affirme de son côté saint Cyrille de Jérusalem : « Il y a quelques années ce lieu était boisé » S. CYRILLE, *Catech.*, XII. 20, P. G. XXXIII, 752.

I. G. MILLET, *Recherches*, fig. 41, 42, 43, 45, 46, 51, 62, 6, ; R. P. RAYMOND LOUIS, A. PÉRATÉ et A. RASTOUL, *la Nativité de N.-S. J.-Ch.* Paris, A. Marty, 1911, in-4°, pl. VII, IX et XIV, où l'on peut voir la scène du bain sur un bas relief du XIII^e, un ivoire du IX^e et un émail cloisonné du VI^e.

ils perpétués dans le christianisme ? Nous nous en rapporterons encore une fois à Justin :

« L'enfant, écrit-il, était né à Bethléem, comme Joseph n'avait pas où loger dans ce village, il s'installa dans une grotte toute voisine de Bethléem et c'est tandis qu'ils étaient là que Marie enfanta le Christ et le plaça dans une mangeoire : à leur arrivée les mages d'Arabie l'y trouvèrent. Ce qu'Isaïe a annoncé à l'avance sur le symbolisme relatif à la grotte je vous l'ai déjà raconté, dis-je ; mais pour ceux qui sont venus aujourd'hui avec vous je vais vous rappeler le passage, dis-je.

« Et je répétais le passage d'Isaïe que j'ai transcrit plus haut et j'ajoutai que c'est à cause de ces paroles que ceux qui confèrent les mystères de Mithra ont été poussés par le diable à dire qu'ils faisaient leur initiation dans un lieu qu'ils appellent grotte (1). »

N'est-ce pas reconnaître implicitement non-seulement l'existence de l'initiation préchrétienne et des mystères chrétiens, mais encore qu'ils s'accomplissaient également dans une grotte ?

Le Livre Arménien de l'Enfance intitule son huitième chapitre : *De la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la Caverne*. Le côté symbolique y est extrêmement développé. Toute la fin est à citer :

« Joseph trouva là une caverne fort vaste où des bergers et des laboureurs, qui habitaient et travaillaient

1. *Dialogue avec Tryphon*, 78, 5-6. trad. Archambault, II, 20-21.

aux environs, assemblaient et parquaient le soir leurs troupeaux ; ils y avaient fait une crèche pour le bétail et ils y donnaient à manger à leurs animaux. Mais en ce temps-là les bergers et les bouviers ne s'y trouvaient pas, car c'était l'hiver.

« Joseph y amena donc Marie. Il l'introduisit à l'intérieur ; il plaça auprès d'elle son fils José sur (le seuil de) la porte, et sortit lui-même pour aller à la recherche d'une sage-femme.

« Et comme il marchait, il vit que la terre s'était haussée et que le ciel s'était abaissé, et il éleva les mains comme pour toucher l'endroit où ils se rejoignaient. Il aperçut autour (de lui) les éléments, qui demeuraient engourdis et hébétés ; les vents et l'air du ciel, devenus immobiles, avaient suspendu leur cours ; les oiseaux (et les volatiles) avaient arrêté leur essor. Et regardant à terre, il vit une jarre nouvellement (fabriquée) : (près de) là se tenait un potier qui avait pétri de l'argile, faisant le geste de joindre en l'air ses deux mains, qui ne se rapprochaient pas. Tous les autres avaient le regard arrêté en haut. Il vit aussi des troupeaux que l'on conduisait ; ils n'avançaient, ni ne marchaient, ni ne paissaient. Le berger brandissait sa houlette et ne pouvait frapper les moutons, mais il tendait la main levée très haut. Il regarda encore un torrent dans un ravin, et vit que des chameaux qui paissaient (là) avaient posé leurs lèvres sur le bord du ravin et ne mangeaient point. Ainsi à l'heure de l'enfantement de la vierge sainte, tous les éléments demeuraient comme figés dans leur attitude.

« Joseph regarda au loin et vit une femme qui venait de la montagne ; avec une large toile jetée sur l'épaule. Il alla à sa rencontre et ils se saluèrent. Joseph dit : « O femme, d'où venez-vous et où allez-vous ? » La femme dit : « Et que cherchez-vous, vous qui m'interrogez ainsi ? » Joseph dit : Je cherche une sage-femme hébraïque [Cf. *Exode*, II, 7]. La femme dit ; « Quelle est celle qui a enfanté dans la caverne ? » Joseph dit : « C'est

Marie, qui a été élevée dans le temple. Elle m'a été attribuée en mariage. Elle n'est point (ma) femme selon la chair, mais elle a conçu de l'Esprit Saint. » La femme dit : « Vous dites vrai ; mais indiquez-moi où elle est. » Joseph dit : « Venez et voyez ! »

« Et tandis qu'ils allaient, Joseph l'interrogea, en chemin, et dit : « O femme, apprenez-moi votre nom ? » La femme dit : « Pourquoi me demandez-vous mon nom ? Je suis Eve, la première mère de tous les hommes, et je suis venue pour voir de mes yeux ma rédemption qui s'est opérée. » En entendant cela, Joseph s'étonna des prodiges qu'il avait vus.

« Etant arrivés, ils s'arrêtèrent à distance, à l'entrée de la caverne. Et, tout à coup, ils virent la voûte des cieux s'ouvrir et une vive lumière se répandre de haut en bas : une colonne de vapeur ardente se dressa sur la caverne, et une nuée lumineuse couvrit celle-ci. Et la voix des êtres incorporels, anges sublimes et esprits célestes, se faisait entendre ; (on percevait leur langage) ; entonnant leurs cantiques, il faisaient retentir incessamment leur voix et ils rendaient gloire à Dieu (1). »

Le thème de l'émoi des éléments témoigne de la nature cosmique du dieu nouveau-né (2), comme la nuée lumineuse que Clément compare aux colonnes de Dionysos souligne son identité avec l'éther lumineux ou le cinquième élément. Le Pseudo-Mathieu donne encore plus de relief à ce dernier trait :

1. *Livre Arménien de l'Enfance*, VIII, 6-11, éd. P. Peeters, p. 123-125.

2. Cf. P. SAINTYVES. *Deux Thèmes de la Passion* dans *Revue Archéologique*, 1918.

« L'ange fit arrêter la bête, parce que le moment de l'enfantement était venu, et il dit à Marie d'en descendre et d'entrer dans une grotte souterraine dans laquelle il n'y avait jamais eu de lumière, mais il y faisait toujours sombre parce que la clarté du jour n'y pénétrait pas. Mais à l'entrée de Marie, la grotte s'éclaira et resplendit tout entière comme si le soleil s'y fut trouvé, et la lumière divine illumina la grotte comme si on y eût été à la sixième heure du jour, et tant que Marie resta dans cette caverne, la nuit comme le jour, sans interruption, elle fut éclairée de cette lumière divine. Et elle mit au monde un fils que les anges entourèrent dès sa naissance et adorèrent quand il fut né, disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

« Et Joseph était allé à la recherche d'une sage-femme. Lorsqu'il fut de retour à la grotte, Marie avait déjà mis au monde son enfant. Et Joseph lui dit : « Je t'ai amené deux sages-femmes, Zélomi et Salomé : elles se tiennent dehors, devant la grotte et n'osent pas entrer à cause de cette lumière trop vive ». Et Marie, entendant cela, sourit. Mais Joseph lui dit : « Ne souris pas, mais sois prudente, de peur d'avoir besoin de quelque remède ». Alors il fit entrer l'une d'elles. Et Zélomi, étant entrée, dit à Marie : « Permets que je te touche ». Et Marie le lui ayant permis, la sage-femme poussa un grand cri et dit : « Seigneur, Seigneur grand, aie pitié de moi. Voici ce qu'on n'a jamais entendu ni soupçonné : ses mamelles sont pleines de lait et elle a un enfant mâle quoiqu'elle soit vierge. La naissance n'a été souillée d'aucune effusion de sang, l'enfantement a été sans douleur. Vierge elle a conçu, vierge elle a enfanté, vierge elle est demeurée (1). »

1. *Évangile du Pseudo-Mathieu*, XIII, 2-3, éd. Ch. Michel, p. 99-101.

On ne saurait méconnaître que cette mise en scène des apocryphes avait pour but de caractériser la valeur purement allégorique du Jésus terrestre et sa nature toute spirituelle. Saint Grégoire de Nysse comparait la venue du Christ dans la sombre caverne à son irradiation dans les ombres de la mort qui enveloppaient l'humanité (1).

Jadis un beau marbre blanc, qui indiquait le lieu même de la naissance de Jésus, portait en son fronton une forme de soleil environné de rayons diversement colorés (2).

C'étaient là autant de façons d'attester, à ceux qui étaient capables d'entendre, en quoi consistait la réalité de Jésus.

C'est à juste titre que saint Ignace fait de la naissance virginale un mystère spécial :

« Le prince de ce monde n'eut connaissance ni de la virginité de Marie, ni de son enfantement, ni de la naissance du Seigneur : trois mystères éclatants que Dieu opéra dans le silence. Comment donc furent-ils manifestés aux siècles ? On vit briller dans le ciel une étoile qui fit pâlir toutes les autres ; son éclat était inexprimable, sa nouveauté causait la stupeur ; tous les autres astres, avec le soleil et la lune, lui faisaient cortège ; mais sa splendeur effaçait celle de tous les astres réunis ; ils se

1. P. G. XLVI, 1141, parmi les œuvres contestées.

2. R. P. BOUCHER, *le Bouquet sacré*, p. 377-378.

demandaient dans leur trouble d'où venait cette étoile étrange si différente d'eux-mêmes. Dès lors toute magie fut confondue, tout lien d'iniquité brisé, l'ignorance détruite, l'antique royauté renversée; Dieu se manifestait sous une forme humaine pour réaliser « l'ordre nouveau » qui est « la vie » éternelle; le plan arrêté dans les desseins de Dieu recevait un commencement d'exécution. De là ce bouleversement universel; car l'abolition de la mort se préparait (1). »

Il était juste que celui qui pénétra dans la Vierge comme un rayon, en sortit de même sans laisser plus de trace que l'oiseau dans la nue, ou le navire sur l'onde. Les trois messes que l'on célèbre le jour de Noël sont destinées à commémorer les trois naissances de Jésus; sa naissance éternelle ou hypercosmique, sa naissance spirituelle dans l'âme de chaque fidèle et enfin à l'usage des profanes et des charnels auxquels il faut des légendes et des images, la naissance corporelle du Logos !

Au reste, pour en revenir à la grotte même où se célébrèrent tour à tour les mystères de Tammouz et de Jésus, il s'en fallut de bien peu qu'elle ait été localisée dans un autre lieu à trois milles de Jérusalem et cela en vertu de raisons purement symboliques. A propos de cette autre grotte de la Nativité le P. Abel écrit :

1. IGNACE, *Aux Ephésiens*, XIX, 1-3, éd. A. Lelong, p. 25.

« Une péripétie du Protévangile nous fait d'ailleurs entendre qu'il convenait que Jésus naquit entre la Jérusalem d'Hérode, la ville de la contradiction et l'humble Bethléem qui croit et adore. La petite caravane était arrivée à trois milles de Jérusalem, lorsque Joseph vit d'abord Marie toute triste, puis, l'instant d'après le visage épanoui. A Joseph qui l'interroge sur les motifs d'une succession si rapide de sentiments contraires, la Vierge répond : — C'est que je vois de mes yeux deux peuples, l'un qui pleure et s'afflige bruyamment, l'autre qui se réjouit et tressaille d'allégresse (17,1). — Ceci dit, ils arrivent à mi-chemin et trouve la grotte. Une localisation qui a pour base une adaptation symbolique si évidente ne peut guère prévaloir contre une simple localisation traditionnelle (1). »

On ne pouvait admettre deux grottes de la Nativité et l'antiquité du culte adonisiaque à Bethléem même fit donner la préférence à la grotte traditionnelle. Certains écrivains catholiques ont prétendu, il est vrai, qu'Adonis ne fit que succéder temporairement à Jésus dans le sanctuaire actuel de Bethléem, mais c'est là une hypothèse sans appui, Adonis et Astarté (2) y précédèrent incontestablement Jésus et Marie.

L'Histoire de Joseph met dans la bouche de Jésus cette suggestive indication : « Et Marie ma mère me mit au monde à Bethléem dans une

1. P. P. VINCENT ET ABEL, *loc. laud.*, p. 4.

2. P. P. VINCENT ET ABEL, *loc. cit.*, p. 4.

grotte *près du tombeau de Rachel*, époux de Jacob le patriarche qui est lui-même fils de Joseph et de Benjamin » (1). La rédaction copte dit même *dans le tombeau de Rachel* (2).

On sait que Bethléem signifie maison du pain (Beth-lehem), mais les juifs lui donnaient parfois le sens de maison des agneaux (Beth-theleim) ou de maison de l'allaitement (Beth-thelé) (3). Or, quelques rabbins ont prétendu que Rachel était la même qu'Astarté, se fondant sur l'identité de sens de ces deux mots qui veulent dire l'un et l'autre *mère du troupeau* (4). Cette identification contient

1. *Histoire de Joseph*, 7, éd. Ch. Michel, p. 201.

2. *Histoire de Joseph*, 7, éd. Ch. Michel, p. 200. Bethléem est d'ailleurs rempli de grottes christianisées dont la plupart furent certainement des grottes sépulcrales. Dans le voisinage immédiat de la grotte de la Nativité nous avons la grotte ou Sépulcre des Saints Innocents (grotte à colonne). DOUBDAN, *loc. cit.*, p. 160, la grotte de saint Joseph, p. 161, la grotte ou Sépulcre de saint Jérôme, p. 162, les grottes ou sépulcres des deux disciples de saint Jérôme, saint Eusèbe et sainte Paule, p. 161, et dans le village la grotte du lait dont la terre, sanctifiée et blanchie par quelques gouttes du lait de la Vierge, a des propriétés curatives, p. 164-165. Cf également R. P. RAYMOND LOUIS. A. PERATE ET A. RASTOUL, *la Nativité de N.-S. J.-Ch.*, pp. 24-25.

3. F. V. VINCENT. *De l'Idolâtrie*, P. 1850, in-8°, p. 53, note 1. Les Arabes prononcent *Beitlaham* et interprètent par suite la maison de la Viande. D' LORTET. *La Syrie-d'aujourd'hui*, p. 342.

4. J. ROBINSON, *A theological, biblical, and eccles. Dictionary*. V. Astaroth.

certainement une grande part de vérité. Rachel, la Brebis mère, paraît bien avoir été un équivalent d'Astarté la Vache mère dans les mystères préchrétiens. L'une et l'autre pourraient bien avoir connu des lamentations périodiques. Ainsi s'expliquerait le verset de Jérémie : *Sur la hauteur, (à Rama) se font entendre les cris plaintifs et les lamentations de Rachel qui pleure ses enfants et ne peut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus.* Entendues de l'épouse bien-aimée de Jacob, ces paroles n'ont pas de sens. Rachel, en effet, n'eut pas à pleurer la mort de ses enfants qui lui survécurent tous les deux. Il est vrai que Matthieu y voit une prophétie et que pour lui les lamentations de Rachel signifient les plaintes et les douleurs des mères dont Hérode fit mourir les enfants :

« Hérode, dit-il, voyant que les mages s'étaient moqués de lui, entra en grande fureur, et il envoya tuer dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour les enfants nés de deux ans et au-dessous... On vit alors s'accomplir ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Un grand bruit a été entendu dans Rama, plaintes et cris lamentables, Rachel pleurait ses enfants et ne voulait point recevoir de consolations parce qu'ils ne sont plus (1). »

Mais ici encore il est bien plus naturel de croire

1. MATHIEU, II, 16-18.

que la pseudo-prophétie fait allusion à un rituel. *Rama*, désigne incontestablement un lieu liturgique, c'est-à-dire un haut lieu ou quelque grotte à flanc de colline. Rama se disait des sanctuaires idolâtriques du genre de ceux d'Astarté et il a été certainement pris dans ce sens par saint Jérôme.

Rachel appartient d'ailleurs à la gnose. C'était le nom de la mère de Simon, qui, lui aussi, se prétendait fils de Dieu et Messie. Il est donc incontestable que Rachel figurait dans les mystères préchrétiens d'où sont sortis les Évangiles et la Gnose, l'histoire évhémériste et son commentaire initiatique. Il est même fort vraisemblable que le sanctuaire de Rachel-Astarté à Bethléem est un sanctuaire très ancien puisque la Genèse place déjà le tombeau de Rachel en cette ville (1).

Dans la Nativité du Brontachion, une figure allégorique qui représente la terre semble tenir dans sa main la grotte sacrée. Elle est accompagnée d'une légende fragmentée qui n'est autre que la stichère que l'on chante chez les Grecs, le

1. *Genèse*, XXXV, 18-20 « Au temps de Moïse, dit le D^r Lortet, cet emplacement était déjà consacré et autour d'une pyramide qui indiquait la tombe, se dressaient, élevées en l'honneur des douze tribus, douze pierres brutes dont il ne reste malheureusement aucun vestige » D^r LORTET, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 310.

jour de Noël, au début de l'espérinos : « Que t'offrirons-nous, ô Christ, à toi, qui pour nous a paru sur terre comme un homme ? Chacune de tes créatures te rend grâces : les anges t'apportent l'hymne ; les cieux, l'astre ; les mages, les présents ; les bergers, l'adoration ; *la terre, la grotte ;* le désert, la crèche ; et nous, la Vierge Mère » (1). N'avons-nous pas le droit de voir dans cette terre qui offre la grotte : Demeter, Astarté ou Cybèle offrant à Jésus l'antique caverne sacrée où l'on avait déjà chanté maintes naissances divines ?

§ IV. — LES GROTTES DU DÉSERT ET DU JOURDAIN

Que les grottes chrétiennes aient été tout autant que les cavernes païennes des sanctuaires initiatiques, on ne saurait en douter, mais le cas est tout particulièrement net pour les grottes du désert de Judée qui passent pour avoir été sanctifiées par Jésus ou par saint Jean-Baptiste.

« Le désert de Judée, écrit le P. Boucher, servit de retraite au Précurseur environ vingt-cinq ans ; son palais, ses chambres et cabinets n'étaient

1. *Menées de Décembre*, ed. d'Athènes, p. 220, B ; éd. de Venise, p. 102 B.

autre qu'une grotte pierreuse, large de six pas, et longue de six, située dans le flanc d'une très haute montagne, environnée de sept autres, non moins sourcilleuses que celle-ci.

« L'abord en est difficile, la montée périlleuse, l'entrée fort étroite, et le tout tristement solitaire.

« Une pierre longue de six pieds et large de trois servait en ce lieu de couche et de lit à ce corps délicat, un peu de miel sauvage, de viandes précieuses, et l'eau d'une fontaine qui coule encore à présent au pied de la grotte, de breuvage délicieux (1). »

Le Baptiste ne fut-il pas essentiellement un initiateur et ce mangeur de miel n'est-il pas le modèle par excellence de ceux qui veulent devenir des abeilles, c'est-à-dire des initiés ?

Ces lieux ont d'ailleurs été consacrés à l'initiateur par excellence. Non loin de là le mont ou plutôt le rocher de la Quarantaines s'élève presque à pic en face des ruines de l'ancienne Jéricho à douze cents mètres environ à l'occident. Le côté oriental complètement dénudé contraste avec le petit vallon verdoyant arrosé par les eaux de la rivière qui s'étend à sa base. De nombreuses

1. R. P. BOUCHER, *Le Bouquet Sacré*, p. 405.

grottes naturelles ou creusées de main d'homme le perforent. Une d'entre elles, située vers l'extrémité méridionale où la montagne fléchit vers l'ouest, est célèbre entre toutes : c'est celle où l'on croit que le Sauveur s'abrita pendant son jeûne de quarante jours et où le Tentateur se présenta à lui (1). Ici, non plus, nul souvenir d'Adonis ou d'Attis. Une chapelle, soi-disant érigée par sainte Hélène (2), permet cependant de penser qu'on a peut-être christianisé sous ce vocable quelque souvenir simonien. En revanche, comment ne pas rappeler à son propos que c'était dans une grotte que les néophytes de Mithra, d'Attis ou d'Adonis subissaient les épreuves qui devaient en faire des initiés ou encore d'autres Mithra, d'autres Attis, d'autres Adonis.

La pratique de ces sortes d'initiation persiste d'ailleurs encore au pays de Moab parmi les *faqirs* arabes.

« Celui qui veut devenir *faqir*, écrit le P. Jaussen, doit se retirer au désert où il s'adonne au jeûne le plus

1. DOUBDAN, *loc. cit.*, p. 328-330 et fig. — V° Quarantaine (Désert de la) dans VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, V, 905. On y voyait jadis une pierre où une sorte de cercle passait pour l'empreinte de la tête de Jésus. DOUBDAN, p. 330.

2. DOUBDAN, *loc. cit.*, p. 330.

strict et à la prière; il répète continuellement les noms de Michaïl, Molelalail, etc. Il erre dans la solitude, livré à la contemplation d'Allah. Bientôt il est en proie aux tribulations, aux angoisses; un personnage mystérieux se présente à ses regards fatigués; il veut le détourner de son entreprise; il lui déclare la guerre. Si le novice veut persévérer, il repousse les attaques du diable, ne retranche rien dans son genre de vie et persiste dans ce rude exercice, pendant quarante jours. Au bout de ce temps, il est apte à devenir faqir (1). »

Dès les premiers siècles du christianisme, la montagne de la Quarantaine apparaît peuplée de solitaires que Palladius qualifie d'abeilles (2), du nom même que recevaient jadis les anciens initiés de Demeter et de Cybèle.

Chacun sait que cette mystérieuse préparation du Christ dans le désert et les épreuves de la tentation ^{succédèrent à} ~~se terminèrent par~~ son baptême sur les bords et vraisemblablement aux sources du Jourdain. La célèbre grotte de Césarée de Philippe, l'antique Panéas, aujourd'hui Banias, d'où sort l'une des sources du fleuve sacré, a sans doute été comptée jadis parmi les sanctuaires chrétiens. Du temps de Josèphe une nappe d'eau, dont la pro-

1. JAUSSEN (*P. Antonin*), *Coutumes des Arabes au pays de Moab*. Paris, 1908, gr. in-8°, p. 388.

2. PALLADIUS, *Histoire Lausiaque*, 48, éd. Lucot, p. 328-329.

fondeur était jugée insondable, s'étendait sous la grande voûte rocheuse: On dut y vénérer Attis ou Adonis. Plusieurs niches, dont les unes se trouvent, par suite de l'exhaussement du terrain, à fleur de terre, et d'autres cachées sous le sol, ont des inscriptions en l'honneur de Pan et des Nymphes, mais nulle survivance chrétienne, ce qui fait dire à Mgr Le Camus: « C'est cependant là, sans doute, la vallée qui a entendu le cri du ciel sur la tête de Jésus: — Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le (1). » Il faut cependant signaler « à quelques mètres à l'est du sanctuaire (de Pan) une anfractuosité de rocher où l'on voit une petite chapelle chrétienne transformée en wely musulman. Un beau baptistère et quelques colonnettes antiques en ornent l'intérieur. Cette petite construction s'appelle Kabr Mar Djiris ou tombeau de saint Georges (2). » Evidemment un culte chrétien a précédé le culte musulman et s'accompagnait de traditions dont nous ne pouvons que regretter la perte. Ce baptistère passait peut-être pour marquer l'emplacement du baptême du Christ.

Quoi qu'il en soit, on sait le lien étroit qui relie

1. E. LE CAMUS, V. Césarée de Philippe dans VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, II, 436.

2. D' LORTET, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 550.

la fête de l'Épiphanie à celle de la Nativité comme si l'on avait voulu marquer qu'il ne s'agissait là que d'un doublet et signaler les efforts réitérés que nécessitent la naissance de l'âme et les démarches de l'initiation. De la grotte de l'Annonciation à celle de la Nativité et de celle-ci à celles de la Quarantaine et du Baptême la continuité est sensible et l'on ne saurait douter que toutes étaient des sanctuaires où l'on enseignait à l'âme dévote les exigences de la vie pénitente et les voies de la vie spirituelle. Même lorsque l'Église présente cette suite de « mystères » comme une histoire elle n'entend pas en tirer de plus haute leçon.

CHAPITRE IV

LES GROTTES CHRÉTIENNES DE PALESTINE

LES CAVERNES DE L'AGONIE, DU CALVAIRE

ET DU SAINT SÉPULCRE

LA GROTTÉ DE L'ASCENSION

ET LES ANTRES DE LA VIERGE

La parenté de Jésus et d'Adonis ressort trop clairement des pages précédentes pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Rappelons cependant que les Israélites, de même que les Syro-Phéniciens avaient un mois qui portaient le nom de Tam-mouz ; et ceci prouve nettement qu'on lui rendait un culte. Au reste, nous savons par le second Livre des Rois que l'idole d'Astarté avait été installée par Manassé dans la maison de Jéhovah (1), et Ezéchiel atteste que de son temps les femmes de Jérusalem venaient pleurer Tam-mouz à la porte du temple qui regarde le septentrion (2). Enfin on a pu écrire justement : « Les

1. II, *Rois*, XXI, 7.

2. *Ezéchiel*, VIII, 14-17.

sanglots qu'Ezéchiel entendaient retentir n'ont point cessé. A travers les siècles la même coutume s'est perpétuée fidèlement, inébranlablement, et aujourd'hui encore, les femmes et les vieillards de Jérusalem viennent se lamenter et pleurer contre l'épaisse muraille qui reste à leurs yeux le dernier vestige du temple antique. Qui pleurent-ils ? Ils ne le savent pas eux-mêmes ; mais la tradition est plus fidèle que leur mémoire. C'est encore la fête douloureuse de Thammouz qui traîne ici sa dernière image et comme aux jours du prophète les plaintes des femmes se répondent dans la nuit (1). » Cette survivance atteste non-seulement l'ancienne existence du culte de Thammouz en Syrie, mais son importance.

Ce Thammouz juif avait d'ailleurs subi si profondément l'influence de Dionysos que Plutarque sera tenté de les confondre. L'étude des grottes de l'Annonciation, de la Nativité, de la Quarantaine et du Baptême considérées comme une série met vivement en lumière la parenté de Jésus et d'Adonis ; l'étude des grottes qui forment le groupe de la passion va souligner davantage

1. CH. VELLAY, *le Culte et les fêtes d'Adonis Thammouz*, p. 188. Cf : D^r Lortet. *La Syrie d'aujourd'hui*, Paris 1884. in-f°, p. 251-253, GERARDY SAINTINE, *Trois ans en Judée*. P. 1850, p. 185.

les analogies de Jésus et de Dionysos, ou mieux d'Adonis et de Dionysos. Jésus comme Dionysos va nous apparaître sous l'aspect d'un dieu du pressoir.

§ I. — LA GROTTÉ DE L'AGONIE

Si l'on sort de Jérusalem par la porte de Saint-Etienne et qu'on traverse le Cédron, on rencontre d'abord le monument appelé tombeau de la Sainte-Vierge; derrière ce monument, un peu plus à l'est par conséquent, une grotte, dite grotte de l'Agonie et au sud, attenante à cette grotte, le jardin connu sous le nom de Jardin de Gethsémani. Au temps du P. Boucher la grotte était soutenue par quatre piliers naturels et percée d'une ouverture au milieu de la voûte qui donnait à penser qu'elle avait pu servir de cave ou de citerne. Il fallait descendre un escalier de neuf marches pour y accéder (1). Les choses ont peu changé depuis. A quinze mètres de la porte actuelle du Gethsémani, une colonne marque l'endroit où Judas aurait consommé sa trahi-

1. R. P. BOUCHER. *Le Bouquet Sacré ou le Voyage en Terre Sainte*, Rouen, 1735, in-12, p. 317.

son (1). Saint Jérôme dit que, de son temps, une église s'élevait au-dessus de l'endroit où le Sauveur avait prié avant sa passion (2) et très vraisemblablement au-dessus de la grotte. Cette église avait déjà disparu au xvii^e siècle et les Mores s'en servaient alors comme d'étable en hiver (3). Depuis, la grotte a été transformée en oratoire (4). On y remarque un puits sacré alimenté par une source. L'eau qu'on y puise passe non seulement pour guérir toutes les maladies mais pour forcer Dieu à accomplir les vœux que l'on fait mentalement en la buvant (5). Cette grotte présente un caractère très archaïque, pour ne pas dire préhistorique, ainsi qu'en témoigne l'empreinte des genoux du Sauveur et la colonne de Judas. Il est d'ailleurs probable que ce pilier demeura longtemps l'objet de rites non christianisés, car Théophane au viii^e siècle parle de colonnes (peut-être était-elle double alors) qu'on aurait voulu enlever du jardin de Geth-

1. V. *Gethsémani*, dans VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, III, 231-232.

2. *De situ et nom loc. hebr.*, Gethsémani. P. L., XXIII, 903.

3. DOUBDAN, *loc. cit.*, p. 123-124, n'hésite pas, avec raison, à interpréter saint Jérôme dans ce sens.

4. VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, fig. 48, III, 233-234.

5. D^r Lortet. *La Syrie d'aujourd'hui*, Paris, Hachette, in-f^o, p. 296.

sémani, mais qu'on y laissa, à la requête de chrétiens notables de Palestine (1).

Cette agonie d'un Dieu, cette sueur de sang ont une signification symbolique évidente. Je suis tenté d'y voir l'exégèse d'épreuves initiatiques. L'angoisse y écrasait le néophyte comme dans un pressoir, de sorte que le sang jaillissait de son corps comme l'huile de l'olive, Gethsémani répond à l'hébreu *gat* pressoir et *semen* huile, ce que l'on explique par la présence en ce lieu d'un pressoir à huile, chose en effet fort naturelle dans un lieu plein d'oliviers; mais qui a bien pu avoir aussi une signification liturgique. On célébrait une fête du pressoir dans la religion de Dionysos. Nous avons au moins encore un des psaumes que l'on chantait dans une fête analogue chez les Israélites (2). Simon, le père du Gnosticisme, était censé né à Gitton, c'est-à-dire *au pressoir* ou du pressoir.

Quoi qu'il en soit de ce point, il est fort probable qu'une tradition a survécu montrant le Gethsémani et sa grotte comme le lieu où le Christ avait été mis au pressoir, car on ne saurait

1. THÉOPHANE, *Chronicon ad. annum*, 683.

2. Ps. LXXXI, 1-8. — Le mot Gittith que la Vulgate a traduit *pro. torcularibus*: *Sur les pressoirs*, lui sert de titre. Cf. Gittith dans VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, III, 245-246.

douter que l'émouvante représentation du pressoir de vie du bas moyen âge est venue en Europe avec les reliques du sang du Christ (1). « C'est à la fois le poème de la vigne et le poème du sang. On voit d'abord les patriarches et les hommes de l'Ancienne Loi qui bêchent la vigne sous l'œil de Dieu. Après de longs siècles d'attente, le temps de la vendange arrive enfin. Les Apôtres cueillent le raisin et le mettent dans la cuve. Mais ce ne sont pas des grappes que l'on voit sous le pressoir, c'est Jésus lui-même : ce n'est pas le jus de la vigne qui coule dans la cuve, c'est le sang d'un Dieu. Ce sang sera désormais le breuvage des hommes. Un tonneau que traîne un attelage dantesque (ou adonisiaque) le lion de saint Marc, le bœuf de saint Luc, l'aigle de saint Jean conduits par l'ange de saint Mathieu, promène la liqueur divine à travers le monde. L'Eglise est née ; elle aura désormais la garde du sang. Les quatre Pères de l'Eglise le mettent en réserve dans les tonneaux ; plus loin un pape et un cardinal, à grand renfort de cordes, descendent les barriques dans une cave ; un empereur et un roi métamorphosés en portefaix les assistent (2). »

1. EMILE MALE, *l'Art religieux de la fin du Moyen Age en France*, 1908, p. 113.

2. EMILE MALE, *loc. laud.*, p. 115.

§ II. — LA GROTTTE DU CALVAIRE ET LE MYSTÈRE DES DEUX ADAM OU DE L'HOMME UNIVERSEL

La grotte du Calvaire, que l'on peut appeler la grotte de la crucifixion, mérite une attention toute particulière. Le calvaire, d'après une opinion fort ancienne, devait son nom au crâne d'Adam (1). « On voit, dit le P. Zanecchia, creusée dans le rocher au calvaire, une longue grotte qui s'étend jusqu'au-dessous du trou où la croix du Rédempteur fut plantée. Cette grotte a été convertie en chapelle consacrée à Adam » (2). C'est là, en effet, que l'on aurait enseveli la tête d'Adam d'après une tradition que rapportent Origène (3).

1. La transcription grecque du nom donné au Calvaire par les Juifs est *Golgotha* (Math. XXVII, 33), mot qui correspond à l'araméen *galgollâ* et à l'hébreu *gulgolét* avec le sens de « crâne » du verbe *gâlal* « rouler », d'où la signification dérivée de « chose qui peut rouler, objet sphérique, crâne ». Mathieu, Marc et Jean traduisent Golgotha par *κεκεκου τοπος* le lieu du crâne. Luc le rend plus littéralement par le grec *κεκεκου*, Luc, XXIII, 33. Le féminin latin employé par la Vulgate *Calvaria* a le même sens de crâne dans PLINE H. N., XXVIII, 2: XXX, 18. C'est à ce dernier mot que se rattache le mot *calens*, chauve.

2. *La Palestine d'aujourd'hui*, I, 279.

3. *In Matthieu*, 126. P. G., XIII, 1777. « La tradition veut que le corps d'Adam ait été inhumé à l'endroit où le

saint Athanase (1), saint Ambroise (2), saint Jérôme (3) et beaucoup d'autres, parmi lesquels nous citerons encore saint Jean Chrysostome, saint Epiphane et saint Basile (4).

La tradition est indiscutablement contemporaine des origines du christianisme et très vraisemblablement préchrétienne. Saint Athanase reconnaît qu'elle vient des Juifs (5), et Basile de Séleucie lui donne une origine cabbaliste : « La cabale juive, dit-il, rapporte qu'on a trouvé en cet endroit un crâne dont Salomon aurait diagnostiqué la provenance à l'aide de sa divination d'initié. C'est pourquoi, dit-on, ce lieu a gardé le nom de calvaire (6). »

En réalité, la grotte du Calvaire paraît bien avoir été un très antique sanctuaire d'As'arté où les lamentations d'Adonis s'accompagnaient d'initiations secrètes. Le mot Golgotha de *galal*, rouler, a dû avoir d'abord une signification litur-

Christ a été crucifié; c'était convenable, car si tous meurent dans Adam, tous doivent retrouver la vie en Jésus-Christ. »

1. *De Passione et cruce Domini*, 12, P. L., XXVIII, 207.

2. In *Luc X*, 114. P. L. XV, 1832.

3. *Ep. ad. Marcellam*, 46 dans *Œuvres*, XXII, 485.

4. *Hom. in Joan*, LXXXV, P. G. LIX, 459; *Contra Hæreses*, XLVI, 5. P. G., XLI, 844-845; *In Isaiam Prophetam*, P. G. XXX, 348.

5. *De Passione*, 12, P. G., XXVIII, 208.

6. *Oratio*, 38, n° 3, P. G., LXXV, 410.

gique et vouloir dire, entrer dans le cercle de l'initiation, descendre les cercles des épreuves de l'enfer initiatique ; ou encore, pénétrer dans le royaume de la mort ou du crâne afin d'y ensevelir le vieil homme. Cette interprétation peut s'appuyer dans une large mesure sur un apocryphe du v^e ou vi^e siècle : *le Livre de la contradiction (ou du combat) d'Adam et d'Ève* (1) où l'on voit nos premiers parents, après avoir quitté le Paradis terrestre, obligés de se réfugier dans une grotte : la *Caverne d'Alcanuz* ou la *Caverne des Trésors*, et y subir toute une série de tentations et de tourments de la part de Satan afin de mériter que Dieu répare un jour leur faute en opposant à l'arbre de la désobéissance, l'arbre de la croix.

Cette caverne, dont il est souvent question dans les écrivains orientaux, renfermait divers objets symboliques, à savoir : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, que les Anges, sur l'ordre de Dieu, avaient donné à nos premiers pères pour les consoler de leur exil :

Et Dieu dit à Adam : « Adam, tu m'as demandé quelque chose venant du jardin, afin de te consoler : voici que je t'ai donné ces trois signes, afin que tu te

1. Le Combat d'Adam et d'Ève se trouve dans BRUNET, *Dict. des Apocryphes*, I, 297-398.

consoles et que tu croies en moi, à mon alliance avec toi. Car je viendrai et je te sauverai, et les rois m'apporteront, lorsque je serai revêtu de chair, de l'or, de l'encens et de la myrrhe: de l'or comme signe de mon empire, de l'encens comme signe de ma divinité, et de la myrrhe comme signe de ma passion et de ma mort. Mais, ô Adam, place ces choses avec toi dans la caverne, afin que l'or te donne de la lumière dans la nuit et que l'encens te donne du parfum et que la myrrhe te console dans la douleur... L'or consistait en 70 baguettes, et il y avait 12 livres d'encens et 3 livres de myrrhe. Et ces choses restèrent auprès d'Adam dans la *Caverne des Trésors*, et c'est pourquoi elle s'appelle la caverne des objets ou des trésors cachés; d'autres disent qu'on l'appelle ainsi à cause des corps des justes qui y sont. Et ces trois choses, qui étaient avec Adam dans la caverne, jetaient sur lui une vive clarté le jour et la nuit, et il eut ainsi quelque consolation dans sa douleur (1). »

Ces trésors symboliques appartenaient certainement au culte d'Astarté, les baguettes d'or nous rappellent les colonnes lumineuses des grottes sacrées, l'encens fumait dans les cassolettes de tous les dieux orientaux; n'est-ce pas de la myrrhe enfin que naquit Adonis et par elle que doit renaître l'initié, après avoir été enseveli dans le tombeau de l'autre.

Cette caverne était comme la caverne des âmes ou la caverne des justes, car tel était bien en

1. *Livre du combat d'Adam* dans BRUNET, *Dict. des Apoc.*, I, 308-309.

effet l'état de ceux qui y avaient été initiés. Et comme des juifs adorateurs d'Astarté ne pouvaient mésestimer les patriarches, leur tradition affirmait qu'ils y avaient tous été ensevelis, c'est-à-dire initiés.

Tout près de la caverne du Calvaire se trouve une ancienne citerne où l'on prétend que furent jetés les instruments de la passion (1). On y pratiqua sans doute des libations d'eau de mer que la liturgie associait à une commémoration du déluge, ainsi que cela se faisait à Hiérapolis au sanctuaire de la déesse syrienne. Aussi bien ne faut-il pas nous étonner de voir l'arche surgir tout à coup dans notre apocryphe. Lorsqu'elle fut échouée :

Dieu parla à Noé dans la Caverne des trésors et lui dit : « Toi et tes fils, prenez le corps de votre père Adam et placez-le dans l'arche, et mettez aussi dans l'arche l'or, l'encens et la myrrhe avec le corps. » Et Noé obéit à la parole du Seigneur, et il entra avec ses fils dans la caverne, et ils embrassèrent les corps de nos pères, et Noé prit le corps de notre père Adam et l'emporta, soutenu par la force de Dieu, sans se laisser aider de personne. Et son fils Sem prit l'or, Cham la myrrhe et Japhet l'encens, et ils emportèrent toutes ces choses hors de la caverne des trésors, tandis que les larmes coulaient sur leurs joues...

1. VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, V^e colonne II, 80.

« Et quand Noé vit que sa fin était prochaine, il appela son fils premier né, Sem, et il lui parla ainsi : « O mon fils, écoute ce que j'ai à te recommander. Lorsque je serai mort, ensevelis-moi, et lorsque vous aurez fait sur moi les lamentations, entre dans l'arche qui nous a servi d'asile pour échapper au déluge, et sors-en le corps de notre père Adam, et que personne ne le sache si ce n'est un seul de tes descendants et fais un beau coffre, et place le corps dedans. Et prends avec toi du pain afin qu'il te serve de provision durant ton voyage, et prends du vin afin d'avoir de quoi boire, car c'est dans un pays éloigné et rude que tu dois aller. Et prends avec toi, Melchisédech, le fils de Caïnan, car Dieu l'a choisi parmi toute sa race, et qu'il se tienne devant Dieu pour l'honorer et pour le servir auprès du corps de notre père Adam, et place le corps d'Adam dans la terre, et que Melchisédech reste auprès de lui et montre-lui comment il doit faire le service devant Dieu ». Et Noé dit à son fils Sem : Si vous écoutez mes ordres, et si vous vous y conformez, l'ange du Seigneur ira avec vous et vous montrera la route que vous devez suivre jusqu'à ce que vous soyez arrivés à l'endroit où vous devez déposer le corps, au point central de la terre, car c'est en cet endroit que Dieu accomplira la rédemption pour le monde entier(1). »

Melchisédech, le prêtre par excellence, le consécrateur immémorial du pain et du vin, atteste que ces traditions ne sont que l'exégèse liturgique d'un vieux rituel. Notons tout d'abord qu'elles remontent bien au delà de notre livret. En 444, le pape Gélase dénonçait déjà comme apocryphe

1. *Livre du Combat d'Adam et d'Eve* dans BRUNET. *Dict. des Apoc.*, I, 359 et 365.

un ouvrage beaucoup plus ancien : *le Livre de la Pénitence d'Adam* où l'on pouvait lire d'analogues développements. Voici les paroles qui le terminent et qui sont placées dans la bouche de Seth :

« Et moi, Seth, j'ai écrit ce testament, et après la mort de mon père Adam, nous l'ensevelîmes, moi et mon frère, à l'orient du paradis, en face de la ville d'Hénoch, la première qui fut bâtie sur la terre. Et les anges et les vertus des cieux firent eux-mêmes ses funérailles, parce qu'il avait été créé à l'image de Dieu. Et le soleil et la lune s'obscurcirent et il y eut des ténèbres pendant sept jours. Et nous scellâmes ce testament, et nous le placâmes dans la *Caverne des Trésors* où il est resté jusqu'à ce jour, avec les trésors qu'Adam avait tirés du paradis, l'or, la myrrhe et l'encens. Et les fils des rois Mages viendront, les prendront et les apporteront au Fils de Dieu, dans la grotte de Bethléem de Juda (1). »

Cet Adam dont la mort provoque l'émoi des cieux est évidemment un personnage divin, c'est-à-dire l'Adam universel des Gnostiques, celui que les Naasséniens assimilaient à Attis et à Adonis (2). Le lien qui l'unit à Jésus ne saurait être mieux marqué que par l'or, l'encens et la myrrhe que nous retrouvons à la fois dans cette caverne du Calvaire et dans la grotte de Bethléem.

1. *Le Livre de la pénitence d'Adam*, trad. E. Renan, dans BRUNET, *Dict. des Apoc.*, I, 289-290.

2. Cf. P. SAINTYVES, *Deux thèmes de la Passion* dans *Revue Archéologique*, 1918.

Les rites d'Adonis, j'entends de l'Adonis gnostique sous leur forme primitive et initiatique, se perpétuèrent vraisemblablement jusque sous Constantin ; et lorsque saint Jérôme nous dit qu'Hadrien y rétablit le culte de Vénus ou d'Astarté (1), il ne faut l'entendre que d'une protection accordée à une secte chrétienne aux dépens d'une autre, l'une admettant la gnose, l'initiation secrète et les sacrifices sanglants, l'autre les rejetant.

Dans les initiations d'Adonis comme dans celles d'Attis on pratiquait le criobole, véritable baptême de sang ; on arrosait le néophyte ou l'homme mort du sang d'un bélier. La gnose prétendait que Simon ayant été décapité, avait ressuscité après avoir été changé en bélier. On peut voir, dans ce récit miraculeux, une exégèse du criobole imposé à ses partisans. Au reste, la tradition chrétienne orthodoxe n'a pu se dégager complètement de ce souvenir ; mais ici c'est le Christ, l'Agneau de Dieu, qui remplit le rôle de bélier rédempteur et qui dans la personne d'Adam ressuscite tous les initiés. A propos de la grotte du Calvaire Paule et Eustochium écrivaient à Marcella : « Elle (Jérusalem) fut, dit-on, la de-

1. *Epist.* 58 ad Paulin, 3. P. L. XXII, 581.

meure et le tombeau d'Adam, notre premier père, elle fut le lieu de la mort du Christ ; la sainte montagne s'appelle Calvaire, c'est-à-dire crâne, parce qu'elle recouvrait LE CRANE DU VIEIL HOMME, AFIN QUE LE SECOND ADAM PAR LE SANG DIVIN QUI DÉCOULE DE SA CROIX, effaçât le péché du premier et qu'alors s'accomplît cette parole de l'apôtre (1) : *Réveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts et LE CHRIST'ÉCLAIRERA* » (2).

Dans les représentations orientales de la crucifixion le crâne que l'on place aujourd'hui encore au pied de nos crucifix figure dans la grotte au-dessus de laquelle, la croix est plantée (3). Dans certaines même, comme dans la fresque de Malyj Grad, des gouttes de sang se détachent des pieds du supplicié, traversent la voûte rocheuse et vont tomber sur cette tête de mort symbolique (4). Elle représente en effet toute la famille des fidèles qui ensevelis dans la caverne des initiations ont été lavés et ressuscités, c'est-à-dire initiés par le sang de l'agneau, l'Adonis Jésus.

1. Ephésiens, V. 14.

2. S. Jérôme, Epist. ad Marcellam, 46, dans *Œuvres*, XXII, 485.

3. G. MILLET, *Recherches*, fig. 451, 452, 460, 461, 463, 476, 478, 481.

4. G. MILLET, *Recherches*, p. 409, fig. 435.

Le thème du sang régénérateur a d'ailleurs été repris sous une autre forme en occident après les croisades. Un tableau de l'église de la Miséricorde à Oporto (Portugal) nous présente le sujet sous sa forme la plus simple : « Jésus est crucifié entre la Vierge et saint Jean, mais le pied de la croix au lieu de s'enfoncer dans le roc du Calvaire, plonge dans une grande vasque. Le sang coule et déjà remplit la bassine. Tout autour, des hommes, des femmes, des enfants de tous les âges et toutes les conditions contemplent silencieux le mystère. Sur le rebord de la vasque on lit : *Fons vitæ, Fons misericordiæ* (1). Dans un vitrail de Vendôme Adam et Ève sont plongés jusqu'à mi-corps dans la piscine de sang. Le tableau de Jean Bellegambe au musée de Lille ne nous montre plus une vasque, mais une cuve où des fidèles nus se baignent, tandis que d'autres également nus, encouragés par des femmes qui allégorisent les Vertus, se préparent à y entrer (2). Un hymne du bréviaire romain semble commenter ces images : « Jésus laissa couler son sang jusqu'à la dernière goutte. Qu'ils viennent donc tous ceux que souille le péché. Celui qui se lavera

1. EMILE MALE. *l'Art religieux de la fin du moyen âge en France*. P. 1908, in-4°, p. 107-108.

2. EMILE MALE, *loc. laud.*, p. 108 et fig. 45, 110 et fig. 48.

dans ce bain en sortira purifié » (1). La *fontaine de vie* apparaît en occident vers le même temps que les reliques du précieux sang (2), et fut vraisemblablement inspirée par quelque représentation ou quelque coutume orientale. Quoi qu'il en soit, la vasque remplace ici l'ancienne fosse métroaque, de même que Jésus sur la croix remplace le bélier de l'antique criobole.

Dans son traité *contre les erreurs des païens* Firmicus Maternus écrivait déjà : « Le sang adorable de cet agneau de Dieu est répandu pour le salut des hommes et il marque ceux qu'il doit racheter. Le sang qui est répandu devant les idoles ne sert de rien ; et de peur que les païens ne continuent toujours à être trompés, je les avertis que ce sang des victimes souillent ceux qui le répandent, bien loin de les purifier. Ce sang des taureaux et des béliers imprime des taches honteuses et criminelles. Il faut une eau claire et tirée d'une source pure, pour effacer ces taches de l'âme et pour la disposer à être sanctifiée par le sang de Jésus-Christ (3). »

1. La date en est inconnue. Cf. ABBÉ BERGIER, *les Hymnes du Bréviaire Romain*. Besançon, 1884.

2. EMILE MALE, *loc. laud.*, p. 104.

3. *De l'erreur des Relig. profanes*, 21.

§ III. — DU SÉPULCRE DU CHRIST
ET DES FUNÉRAILLES D'ADONIS

Quelques mètres seulement séparaient le Golgotha du Sépulcre et de l'excavation où les croix passent pour avoir été jetées. La basilique du Saint-Sépulcre englobe aujourd'hui la chapelle d'Adam (grotte du Calvaire), la chapelle de Sainte-Hélène (citerne des reliques) et la grotte sépulcrale qui forme le centre liturgique de l'édifice (1). Or, ce lieu sacré fut indubitablement consacré à Astarté et à Adonis.

Saint Jérôme écrivait à saint Paulin de Nole : « Depuis Hadrien, jusqu'à Constantin, pendant environ cent quatre-vingts ans, l'idole de Jupiter a été adorée au lieu de la résurrection et une statue en marbre de Vénus sur la roche où a été plantée la croix. Les persécuteurs s'imaginaient détruire la foi à la résurrection et à la croix en souillant les lieux saints par le culte des idoles (2). »

Ce Jupiter est le père d'Adonis, celui qu'Hé-

1. A. COURET, *les Légendes du Saint-Sépulcre*, p. 12. Un juif, du nom de Judas aurait, dit la légende, conservé le souvenir du lieu où avaient été jetés les instruments de la passion. A. COURET, *loc. cit.*, p. 10.

2. Epist. 58 (ad Paulinum) 3. P. L. XXII, 581.

rodote et Lucien appelaient Jupiter-Belus (1) et cette Vénus est la mère et l'amante du dieu de Byblos.

Non seulement la grotte du Calvaire était bien une caverne d'Astarté ; mais si nous devons nous en rapporter à Eusèbe c'est en remuant des masses de terre afin de détruire jusqu'aux traces des sacrifices que l'on célébrait aux abords, que l'on aurait retrouvé *contre toute attente* la grotte et le sépulcre enfouis sous un pavage. L'évêque de Césarée écrit :

« Il y avait longtemps que les impies, ou plutôt que les démons qui se servaient de leurs mains, avaient tâché d'abolir le monument... de la Résurrection. Ces impies et ces profanes s'étaient follement imaginés qu'ils enseveliraient la vérité de ce mystère sous le même amas de terre et de matières dont ils combleraient ce sacré tombeau. Après en avoir apporté une prodigieuse quantité, ils pavèrent la surface et élevèrent au-dessus un tombeau à recevoir non les corps, mais les âmes. J'entends parler ainsi d'une obscure caverne qu'ils bâtirent en l'honneur du démon de l'impureté, sous le nom de Vénus. Ils y offrirent depuis d'exécrables sacrifices (2)... Les desseins que les profanes et les impies

1. HÉRODOTE, I, 181 et LUCIEN. *De la Déesse syrienne*, 31.

2. On a prétendu à la suite d'Eusèbe qu'Hadrien avait agi ainsi afin de molester les chrétiens. Il faut noter à l'encontre de cette affirmation qu'un rescrit d'Hadrien interdit de persécuter les chrétiens (EUSÈBE, *H. E.*, IV, 9, éd. Grapin, I, 394-395), bien mieux que les chrétiens

ont fait contre la vérité ont réussi durant quelque temps, et jusqu'à Constantin il ne s'est trouvé ni gouverneur de province, ni général d'armée, ni empereur, qui ait osé interdire ce scandale et abolir cette abomination. Ce prince tout rempli de l'esprit de Dieu ne pouvant souffrir qu'un lieu si saint demeure couvert d'ordures et comme enseveli dans l'oubli par un effet de l'artifice des ennemis de la foi, commanda de le nettoyer... Il n'eut pas plutôt donné cet ordre que les édifices que le trompeur avait élevés et que la superstition avait consacrés au culte du démon furent rasés et que ce culte fut aboli.

« L'empereur ne se contenta pas d'avoir abattu le temple de l'idole de l'impureté, il en fit jeter fort loin les démolitions et commanda même de creuser la terre qui avait été souillée par l'impiété des sacrifices.

« Ces ordres exécutés... apparut aussitôt *contre toute sorte d'attente* le très saint et très auguste tombeau d'où le Sauveur était autrefois ressuscité... (1). »

Ce récit qui contredit celui de saint Jérôme au sujet de l'emplacement de la statue d'Astarté ou de Vénus, Eusèbe suivi en cela par Socrate la

vécurent en paix à *Ælia Capitolina* (Jérusalem) jusqu'à Dioclétien. Le miracle des huiles de Pâques de l'an 162 sous l'empereur Commode prouve qu'ils y pratiquaient publiquement leur culte (EUSÈBE, *H. E.*, VI. 9, 2 et 3, éd. Grapin, II, 178-179). Il faut donc trouver une autre explication. Je pense pour ma part que le sanctuaire qui fut restauré par Hadrien et détruit par Constantin était précisément un sanctuaire chrétien mais de chrétiens hellénistes et tolérants du type des gnostiques simoniens et qu'Eusèbe en fait un sanctuaire païen uniquement pour les besoins de sa cause.

1. EUSÈBE, *Vie de Constantin*, III, 26-28.

place sur le Saint-Sépulcre et non pas sur le Calvaire, permet de penser qu'il n'y avait là qu'un seul sanctuaire. Le flottement des autres traditions semble également le confirmer. Socrate fait retrouver la vraie croix non pas dans l'excavation dite de Sainte-Hélène, mais dans le Saint-Sépulcre (1). Le temple d'Astarté avec sa statue de la déesse s'étendait vraisemblablement du Sépulcre au Golgotha et recouvrait la grotte du Calvaire qui en constituait une sorte de crypte. Quant à la grotte sépulcrale anonyme qui apparut « contre toute attente » à ceux qui cherchaient les reliques de la passion et dont on a fait le sépulcre de Jésus il est fort vraisemblable qu'il s'agit là d'une quelconque grotte sépulcrale très ancienne qui ne fut pas même utilisée pour le culte d'Adonis. Son remplissage devait remonter très haut. Il y avait d'ailleurs eu là une nécropole

1. « Le tombeau du Sauveur fut en grande vénération après sa mort à ceux qui avaient embrassé la foi. Les ennemis de cette foi le comblèrent de terre, et, pour en abolir la mémoire, élevèrent au-dessus un temple en l'honneur de Vénus et y consacrèrent une statue à cette déesse. Cet artifice leur réussit durant quelque temps; mais il fut enfin découvert par la mère de l'empereur. Car ayant fait abattre la statue et creuser la terre elle trouva trois croix, savoir celle où le Sauveur avait été attaché et les deux autres où étaient morts les deux larrons qui avaient été crucifiés avec lui ». SOCRATE, *Hist. de l'Eglise*, I, 17, trad. Cousin, P., 1675, in-4°, p. 57.

juive et les chambres sépulcrales y étaient nombreuses. Outre le Saint-Sépulcre on y montre encore le tombeau de Joseph d'Arimathie et celui du prêtre Jean (1).

C'est dans la grotte du Calvaire que l'on ensevelissait annuellement Adonis et c'est là que la première tradition dut placer la sépulture de Jésus. On préféra opposer sépulcre à sépulcre : En montrant côte à côte le souvenir et les traces de Jésus et le sanctuaire du culte adonisiaque on donnait du même coup au Sauveur une sorte de vie historique entièrement conforme aux vues de l'évhémérisme officiel.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que l'ensevelissement du Christ prolonge les rites de l'ensevelissement d'Adonis (2). Dans les funérailles du dieu, « on emportait l'image d'Adonis, suivie d'un immense cortège de pleureuses, de prêtres et de fidèles vers le lieu de sa sépulture. C'était d'ordinaire un caveau souterrain ou une sorte de grotte : on y déposait le dieu, au milieu

1. P. GAGARIN, *le Saint-Sépulcre et la topographie de Jérusalem* dans *Études Relig. Hist. et Litt.* (1868), IV, 692.

2. Sur les lamentations, cf. PSEUDO-LUCIEN, *De la Jéessie Syrienne*, 6. — ALCÈRE, *Fragment 34*, éd. Matthiæ, 70. — ARISTOPHANE, *Lysistrata*, 387-398. — THÉOCRITE, *Idylle 15* et surtout BION, *Idylles 1*.

des lamentations de la foule, et l'on en refermait l'entrée. Cette image du dieu, à laquelle on rendait les mêmes devoirs qu'à un cadavre, était le plus souvent une statue en bois, comme en témoigne ce passage d'Ammien-Marcellin : « Des cadavres simulés par des statues de bois, peintes avec soin, de sorte qu'elles ressemblaient à des corps ensevelis (1). » Sur cette statue, on avait marqué et on montrait aux assistants la blessure du dieu : « On montre aux assistants le meurtrier et la blessure » (2) dit Firmicus Maternus. On représentait, près du cadavre, le sanglier meurtrier d'Adonis : « C'est Mars, en effet, qui, sous la figure et l'apparence d'un sanglier, a frappé le jeune dieu » (3), le coup de boudoir équivaut donc à un coup de lance. Cette statue de bois était lavée et parfumée comme un cadavre. On répandait sur elle des parfums et des aromates, on l'enveloppait de linges fins et de bandelettes de laine » (4).

L'Évangile de Nicodème met dans la bouche de Marie un véritable thrène :

1. AMMIEN-MARCELLIN, XIX, 1, éd. Nisard, p. 108.

2. JULIUS FIRMICUS, *De Errore profan. relig.*, § 7.

3. JULIUS FIRMICUS *Ibid.*, § 7.

4. CH. VELLAY, *Le culte et les fêtes d'Adonis-Thamouz*, 131-132. — Dans la tradition chrétienne Mars est remplacé par Longin et le dieu n'est plus frappé aux parties sexuelles mais au cœur.

« Comment ne pas te pleurer, ô mon fils. Comment ne pas déchirer mon visage avec mes ongles ? Voilà ce que m'a prédit le vieillard Siméon, lorsque enfant de quarante jours je te présentais au temple. Voilà le glaive qui maintenant traverse mon âme. Mes larmes, ô mon très doux enfant, qui les arrêtera ? Toi seul, si comme tu l'as dit, tu ressuscites après trois jours (1). »

Et les mélodes orientaux nous montrent les Saintes femmes, les myrophores, Joseph, Nicodème pleurant et se lamentant, tandis que les Anges se voilent la face de leurs ailes (2). Les pratiques du Vendredi-Saint mieux encore évoquent les lamentations d'Adonis.

« En Orient, ce jour-là, on enterre le Christ avec le même appareil, la même pompe, les mêmes soins que les Syriens mettaient à ensevelir Adonis-Thammouz. Un long cortège de fidèles accompagne jusqu'au tombeau un cercueil symbolique ; dans la nuit, à la lueur des torches, la procession se déroule au milieu des sanglots et des plaintes. C'est l'enterrement du Christ. M. Guimet a eu l'occasion d'assister, à Patras, à l'une de ces célébrations funéraires (Il écrit :)

« A dix heures du soir, j'arrive à Patras par le bateau que j'ai pris à Itéa.

« En débarquant, j'entends dans la ville des accords

1. *Evangile de Nicodème*, I, B., chap. VII. TISCHENDORF, p. 292.

2. *Triodion Athènes*, pp. 427 A et 428 A et B, 430 B, cité par G. MILLET. *Recherches*, pp. 489-490.

de fanfare et des pétards. Je trouve que pour un Vendredi-Saint, on s'amuse beaucoup à Patras.

« En me couchant, je perçois toujours les réjouissances lointaines. A 3 heures du matin, je suis réveillé par le bruit qui s'approche. Je me mets à la fenêtre et je vois la rue très large et très longue entièrement remplie d'une foule compacte, qui marche lentement, chacun tenant à la main un cierge allumé ou une lampe antique à petite flamme : c'est comme un fleuve de feu qui coule tranquille à travers la ville et dont on ne voit ni la source ni l'embouchure.

« La fanfare est encore loin. Elle joue des marches funèbres. Malgré les pétards qui éclatent dans les rues adjacentes, la foule est recueillie, silencieuse.

« Maintenant j'entends des voix, des cantiques qui alternent avec la musique. Et bientôt s'avance une partie du cortège beaucoup plus en lumière. Voilà les musiciens et, derrière, un cercueil drapé de noir.

« J'ai vu des enterrements à Athènes. Toujours le mort est promené dans sa bière sans couvercle, afin qu'on voie son costume et sa figure. On lui fait une vraie toilette ; on lui met du fard, on efface les rides, on cache la couleur jaune avec de la poudre de riz ; il y a des grimeurs pour cadavre. Et je m'apprête à voir le visage de ce grand personnage qui est l'objet de cette cérémonie importante à laquelle prennent part toute la population de Patras.

« Mais le cercueil est fermé et le drap noir le recouvre entièrement...

« Peu à peu la foule s'écoula.

« Le cortège lumineux continua sa route à travers tous les quartiers, chantant tristement malgré les éclats de la fanfare et les détonations des pétards.

« Au matin je demandais quel était ce grand dignitaire à qui on avait fait des funérailles si importantes, si grandioses ?

On me répondit : « C'est l'enterrement de Jésus-Christ (1) » (2).

Jérusalem a connu des cérémonies tout à fait analogues à celles que l'on pratique encore en Grèce. Le R. P. Boucher rapporte que dans la solennité et durant la prédication du vendredi-saint, lorsqu'on découvrait la sainte victime, les fidèles se livraient à de véritables lamentations.

« L'assistance, dit-il, voyant un réel portrait du Sauveur au même lieu et au même jour qu'il avait été crucifié, jeta des sanglots et des soupirs si pénétrants et si pitoyables, qu'ils eussent été assez forts et puissants de fendre le roc du Calvaire, s'il n'eût été déjà fendu et entr'ouvert (3). »

Bien mieux, ces lamentations étaient suivies non seulement de l'enterrement du crucifix dont le dévoilement avait provoqué cette scène, mais d'une flagellation générale toutes lampes éteintes et durant laquelle personne « *ne ménageait sa peau* » selon l'expression même de ce pieux franciscain. Les dévots d'Adonis ne faisaient pas mieux.

1. E. GUIMET, *Notes d'un Voyage en Grèce*, 1901.
2. CH. VELLAY, *Le Culte et les fêtes d'Adonis-Tammouz dans l'Orient Antique*, Paris 1901, p. 181-182.
3. R. P. BOUCHER, *Le Bouquet Sacré*, p. 463-464.

Nous ne nous faisons plus une idée de la place qu'occupait Adonis en Syrie et dans Jérusalem. Ami ou fils de Jéhovah, Adonis dut lui être très souvent associé. Ce n'est vraisemblablement pas sans raison que le temple de Jérusalem avait été construit par des ouvriers venus de Byblos. Auprès de l'Aschera biblique (Ishtar ou Cybèle) il remplaçait Attis tandis que Jéhovah y jouait le rôle de Zeus (1). Il est certain qu'Adonis fut pleuré et vénéré dans le temple de Jéhovah. Ezéchiel écrit :

« L'esprit me conduisit à la porte de la maison de Jéhovah qui regarde le septentrion, et les femmes étaient assises, pleurant le dieu Thammouz et il me dit : As-tu vu, fils de l'homme ? Tu verras encore d'autres abominations plus grandes que celle-là.

« Et il me conduisit alors dans le parvis intérieur de la maison de Jéhovah entre le portique et l'autel, il y avait 25 hommes le dos tourné au temple de Jéhovah et le visage vers l'Orient et ils se prosternaient à l'Orient devant le Soleil. Et il me dit : As-tu vu fils de l'homme ? Est-ce trop peu pour la maison de Juda des abominations qui s'y commettent (2). »

A ce Tammouz saisonnier et solaire, d'ailleurs

1. A l'endroit où s'éleva le temple d'Hérode dédié à Jéhovah les Romains avaient construit un temple à Jupiter Capitolin.

2. EZECHIEL, VIII, 14-17.

identique à l'Adonaï-hébraïque du moins dans ses formes extérieures, le prophète entendait opposer un dieu de mystère, un Adonis initiatique qui ne devait pas beaucoup différer de l'Attis et du Christ de la Gnose. Ce nom de fils de l'homme, que l'Esprit donne au prophète, pourrait bien être la qualification mystique des membres d'une secte où l'éon Adam jouait un premier rôle. Au reste Ézéchiel continue :

« Et la gloire du dieu d'Israël s'éleva de dessus le Chérubin sur lequel elle se tenait, *et vint* vers le seuil de la maison. Et Jéhovah appela l'homme vêtu de lin qui avait un écritoire à la ceinture. Jéhovah lui dit : Passe par le milieu de la ville, par le milieu de Jérusalem et marque d'un *Thau* le front des hommes qui soupirent et gémissent à cause de toutes les abominations qui s'y commettent. Et il dit aux autres à mes oreilles. Passez dans la ville après lui et frappez et que votre œil n'en laisse pas échapper et soyez sans pitié (1). »

Ce thau sur le front n'était-il pas déjà ce signe de la croix qui devait caractériser les initiés du nouvel Adonis ou du nouvel Adam. Les Pères l'ont cru (2).

1. EZÉCHIEL, IX, 3-5.

2. Plusieurs d'entre eux se fondent même sur ce texte pour soutenir que le gibet du Christ avait la forme d'un T. Tertullien écrit : « La lettre grecque *Thau* et notre T latin sont la vraie forme de la croix qui, d'après le pro-

Le sépulcre de Jésus ou plutôt le sépulcre rituel d'Adonis en la grotte du Calvaire, que la tradition a baptisé comme nous l'avons vu, le lieu des âmes, parce que tous les patriarches qui y furent ensevelis y attendaient l'heure du Messie, cette grotte sépulcrale était en réalité l'entrée des limbes et du domaine infernal. Les néophytes y pratiquaient la descente aux enfers sans véritablement subir la mort, pour être ensuite ramenés au jour par l'hiérophante comme les âmes des justes et des patriarches par le dieu ressuscité. Le mythe et le rite se rejoignent et s'expliquent l'un par l'autre.

L'Évangile de Nicodème nous montre Enoch et Elie revenant de l'Hadès sans y avoir subi la mort charnelle ; mais non sans y avoir reçu la plénitude de l'initiation et l'assurance de pouvoir gagner le ciel après leur mort. Carinus et Leucius, qui sont les porte-paroles de l'auteur de ce curieux écrit, ont des noms chers aux initiations antiques (Carinus celui qui était pourri, celui qui est à la fois pécheur et profane, Leucius l'illuminé, celui qui a vu et qui est sanctifié). Carinus et Leucius terminent en disant qu'il ne leur est pas permis d'expliquer plus clairement les mystères de Dieu.

phète, devait être imprimée sur notre front dans la nouvelle Jérusalem ». *Contre Marcion*, III, 22, P. L. II, 353.

Ils ignoraient que le Thau dans l'ancienne écriture hébraïque avait la forme d'un X ou d'une croix grecque.

Ces mystères nous ont été expliqués plus tard par Athanase et Grégoire de Nysse. Le sens même de la descente aux enfers pour Athanase est que le Verbe doit se manifester partout : en profondeur dans l'Hadès, en largeur sur la terre de façon à illuminer le monde au profit des âmes ou des initiés.

« Seigneur de toutes choses il n'avait pas besoin que les portes lui fussent ouvertes... mais c'est nous qui en avons besoin (1). »

Pour Grégoire, l'Hadès est moins un lieu particulier qu'un état de l'âme. Le brisement des portes c'est le passage d'un état de mort à un état de vie spirituelle, c'est l'âme arrachée à la mort par la lumière que le Verbe rayonne (2).

§ IV. — LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION ET LA GROTTTE DE L'ASCENSION

La suspension et l'ensevelissement de Jésus, sa descente aux enfers ne sont que des préfaces nécessaires à la résurrection. Au bout de trois

1. *De Incarnatione*, 25.

2. *De Anima, et resurrect.*, P. G. XLVI, 114, 118, 119.
Cf. J. MONNIER, *la Descente aux enfers*, Paris, 1905, p. 114-115.

jours l'ange vient rouler la pierre du sépulcre et dégager l'entrée de la grotte.

Ici encore, les rapports étroits d'Adonis et de Jésus sont marqués par la similitude des cérémonies dans les deux cultes. Le jour où Adonis sortait du tombeau, les femmes de Byblos se saluaient par ces paroles : « Adonis ressuscita ! » (1) Aujourd'hui encore, le jour de Pâques, dans tout l'orient chrétien les fidèles s'abordent avec la même formule de salutation mystique : « Resurrexit Dominus ! »

Les orgues pascales ont remplacé le chant de la harpe ou de la cithare ; mais le dieu renaît encore aux sons d'une harmonie divine (2).

La résurrection de Jésus fournissait jadis aux gnostiques et aux docètes l'occasion d'insister sur la nature purement apparente ou toute mythique de son humanité. Elle est devenue depuis lors la base de la démonstration de sa divinité. Le miracle n'était jadis qu'un voile suggestif, c'est aujourd'hui un dogme. Les mystères initiatiques

1. LUCIEN, *De la déesse syrienne*, 6, SAINT JÉRÔME, *In Ezechielem*, VIII, 14.

2. Le roi père d'Adonis s'appelait Cinyras, nom étroitement apparenté avec le grec *cinyra* et le sémitique *kinnor* qui signifient l'un et l'autre une lyre. David jouait de la *kinnor* devant Saül. Le chant a un pouvoir magique de guérison et de résurrection, ou même de création.

qui jadis se résolvaient en un enseignement philosophique ou spirituel sont devenus des mystères incompréhensibles. L'appel à la raison a été remplacé par l'appel à la soumission. Toutefois l'obscurité de la grotte où l'on a cru les sceller à tout jamais pourrait bien finir par se dissiper.

« Toutes les traditions des premiers siècles, dit l'abbé Martin, plaçaient sur le sommet central du mont des Oliviers le théâtre de l'Ascension (1). » On y voit une grotte où Jésus aimait à se retirer pour y converser avec ses disciples lorsqu'il venait à Jérusalem. C'est là aussi qu'après sa résurrection il leur aurait révélé le dernier mot de son enseignement.

« L'impératrice Hélène, dit Eusèbe, fit élever un superbe édifice sur la montagne des Olives en l'honneur de la triomphante Ascension de Notre Sauveur, et l'histoire assure que *ce fut dans une grotte de cette montagne que Jésus révéla les saints mystères à ses apôtres.* L'Empereur embellit aussi ce lieu-là d'un grand nombre de présents. Après qu'Hélène, cette religieuse mère d'un religieux empereur, eut, avec le secours de la libéralité de ce prince son fils, laissé ces deux monuments de sa dévotion envers le Sauveur *proche de ces deux grottes qu'il avait autrefois consacrées par sa présence et par l'accomplissement* DES PLUS SAINTS MYSTÈRES DE NOTRE

1. V° Ascension dans VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, I, 1073.

SALUT, elle reçut bientôt la récompense de ses bonnes œuvres (1). »

Est-ce par hasard que Jésus affectionnait la grotte du mont des Oliviers au point d'en faire le lieu sacré de ses révélations suprêmes ? Comment n'être pas tenté de répondre avec Porphyre :

« Ce n'est point par quelque hasard, comme on le pourrait penser, que l'olivier croît ici : mais il renferme la signification mystérieuse de l'ancre. Le monde, en effet, n'est point né au hasard et n'importe comment, mais il est l'œuvre de la sagesse divine et de la nature intelligente. C'est pour cela que près de l'ancre est planté l'olivier, symbole de la sagesse divine, car l'olivier est l'arbre de Minerve, et Minerve est la Sagesse (2). »

Si l'olivier, comme le veut Porphyre, atteste que ce monde est l'œuvre d'une pensée divine, il ne convenait pas moins bien à la grotte d'Attis ou d'Adonis, puisqu'il nous faut voir en eux le demiurge intelligent, le principe ou l'élément organisateur du Cosmos. On lit dans Damascius :

« Attis, assis dans la sphère lunaire, son partage, organise l'engendré. Nous trouvons dans les livres

1. EUSÈBE, *Vie de Constant*, III, 43, P. G., XX, 1102-1103, trad. Cousin, pp. 625-626.

2. PORPHYRE, *L'Ancre des Nymphes*, 32, trad. Trabucco, p. 30.

secrets qu'il en est de même d'Adonis, ainsi que chez Orphée et chez les théurges. C'est ainsi qu'il faut nous représenter aussi les Απόλυτοι (lisez : les dieux intermédiaires) comme étant les derniers des dieux hypercosmiques et exerçant une fonction de providence sur notre monde (1). »

C'est dans la grotte des Oliviers, que les Actes gnostiques de Jean placent la Révélation du mystère essentiel. Voici les paroles qu'ils mettent dans la bouche de l'Apôtre bien aimé :

« Voyant souffrir le Seigneur (Adonai) et ne pouvant soutenir la vue de sa passion, je m'enfuis à la montagne des Oliviers. Ce fut là qu'il se présenta à moi dans la Caverne où je m'étais retiré. Il la remplit de lumière, et me parla en ces termes : Les Juifs me crucifient, ils me percent de lances, ils m'abreuvent de vinaigre ; cependant c'est moi qui vous parle. Ecoutez bien ce que je vous dis, afin que vous sachiez ce que le maître veut apprendre à son disciple, et Dieu à l'Homme. *Alors il me fit voir une croix de lumière, toute dressée et un peuple de différentes figures qui l'entouraient. Une forme toute semblable à la sienne était attachée à cette croix. Au-dessus je voyais le Seigneur mais sans aucune figure. Ce n'était qu'une simple voix, différente à la vérité de sa voix habituelle : une voix douce, agréable, et véritablement de Dieu.* Jean, me dit-il ; *j'ai une chose à vous dire, mais dont il faut que vous conserviez bien la mémoire. Je parlerai par votre bouche, et J'APPELLERAI CETTE CROIX DE LUMIÈRE TANTÔT L'INTELLIGENCE (NOUS), TANTÔT LE VERBE (LOGOS), TANTÔT JÉSUS, TANTÔT*

1. DAMASCIUS, *Les Premiers Principes*, 352, trad. A. Ed. Chaignet, III, 67.

LE CHRIST, tantôt la Porte, tantôt la Voie, tantôt le Pain, tantôt la Semence, tantôt la Résurrection, d'autres fois le Fils, d'autres fois le Père, d'autres fois l'Esprit, quelquefois la Vie, quelquefois la Vérité, ou la Foi, ou la Grâce (1). »

L'auteur des *Actes de Jean* parle en réalité comme un disciple de l'Adonis hypercosmique, et voit dans Jésus le principe lumineux d'où sortent toutes les formes divines et tous les aspects de l'activité céleste.

La doctrine stoïcienne qui assimile le démiurge et l'auteur de la vie au cinquième élément, à l'éther, au feu artiste ou à la lumière intelligente, ne se retrouve-t-elle pas d'ailleurs dans l'Apocalypse canonique ? Qui ne se souvient de la première vision du pseudo Jean à Patmos :

« Alors je me retournai pour voir quelle était la voix qui me parlait ; et quand je me fus retourné je vis sept chandeliers d'or et au milieu des chandeliers quelqu'un qui *ressemb!ait* à un fils d'homme (mais ce n'était vraisemblablement là qu'une apparence) ; il était vêtu d'une longue robe, portant à la hauteur des seins une ceinture d'or ; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à de l'airain qu'on aurait embrasé dans une fournaise, et sa voix était comme la voix des grandes eaux. Il tenait dans sa main droite sept étoiles ; de sa bouche

1. *Actes de Jean*, XII, 2-8.

sortait un glaive aigu à deux tranchants, et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force.

« Quand je le vis, je tombai à ses pieds comme mort; et il posa sur moi sa main droite en disant: Ne crains point: Je suis le Premier et le Dernier et le Vivant; j'ai été mort et voici que je suis vivant au siècle des siècles (1). »

Depuis lors, le triomphe de l'évhémérisme a obscurci le symbolisme et la vraie signification dogmatique de telles paroles et l'enseignement gnostique qui réduisait le corps du Christ à une apparence, condamné et quasi oublié. L'Ascension du Maître qui n'était guère jadis qu'une figure de l'Ascension de l'âme qui gravit l'échelle du savoir et de la vertu est devenu un événement historique. Comme nous sommes loin de l'enseignement antique :

« Dans l'ancre, dit Homère, il faut se défaire de tous les biens du dehors, se dépouiller, prendre l'extérieur d'un mendiant, frapper son corps, rejeter tout le superflu, écarter même les sens, et alors délibérer avec Minerve au pied de l'olivier, pour savoir comment retrancher toutes les passions qui tendent des pièges à l'âme (2). »

Les gnostiques chrétiens, autrement dit les initiés du christianisme, n'avaient pas d'autre doctrine et proclamaient la nécessité de domi-

1. *Apocalypse*, I, 12-18.

2. PORPHYRE, *l'Ancre des Nymphes*, 32, *supra*, p. 30.

ner le monde des instincts et des passions pour mener la vie philosophique et contemplative, l'obligation de s'unir au Logos pour échapper à l'ancre, c'est-à-dire aux infirmités d'ici-bas, pour s'envoler avec le Christ dans la lumière du ciel hypercosmique.

Nous n'avons étudié que les grottes consacrées par un souvenir du Messie seul, ou de Jésus uni à la Vierge ; mais il n'est pas douteux que si les traditions et les rites qui se conservaient aux lieux sanctifiés par la Vierge seule fussent venus jusqu'à nous, nous retrouverions les traces d'Astarté et la doctrine d'Adonis. La grotte où le prophète Elie s'abîma en prière afin d'obtenir la pluie est également consacrée par un symbolique souvenir de la Mère de Dieu. C'est de là que le prophète vit venir la petite nuée qui allait apporter enfin la pluie rafraichissante. Or, le chanoine Doubdan qui ne soupçonnait point là un très vieux sanctuaire saisonnier, ne doute pas en revanche qu'il faille en tirer un enseignement symbolique : Elle représentait, selon lui, le néophyte ou le fidèle ; la pluie tant attendue figurait le Messie et la petite nuée préfigurait la Vierge qui devait plus tard venir visiter ce lieu en souvenir du prophète(1). La grotte

1. DOUBDAN, *Le Voyage de Terre-Sainte*, p. 522.

ne se présente-t-elle pas là encore avec son double rôle magique et religieux : provocatrice des pluies et génératrice de la grâce dans les âmes. La caverne de la Madone à deux cents pas de la grotte de la Nativité, également connue sous le nom de grotte du lait, fait songer aux antiques cavernes d'Astarté, où les nourrices, dont les seins s'étaient taris, allaient demander un renouvellement de ces sources de vie. Son voisinage avec la grotte des Innocents et le pseudo-tombeau de Rachel, la mère des Agneaux, laisse supposer que les pratiques d'ailleurs primitives qui s'y perpétuent encore prolongent les rites de l'ancien culte. Les suppliantes, après avoir broyé la terre blanche de la grotte, la prennent dans leur breuvage ou la mangent (1). La terre nourricière n'est-elle pas la grande donneuse de lait ?

Il est enfin une autre caverne où les traditions qui décèlent son symbolisme cosmique se sont pour ainsi dire miraculeusement conservées. C'est la grotte de la Sépulture de la Vierge. Ce mineur observantin, le R. P. Boucher, qui visita la Palestine dans le premier quart du xvii^e siècle, s'inspirant évidemment de traditions très anciennes écrivait dans sa langue mystique :

« Mais, ô Saint-Sépulcre ! vous avez eu l'honneur de
 1. R. P. BOUCHER, *Le Bouquet Sacré*, p. 382-383.

posséder trois jours durant ce beau et divin Paradis (le corps ou les flancs de la Vierge), vous étiez donc alors un second Paradis, ou pour le moins le firmament qui cachait ce beau et délicieux Paradis.

« Et bien à propos je vous appellerai Firmament puisque je trouve entre votre fabrique et structure et celle du firmament, certaines proportions et symétries merveilleuses, dignes d'être diligemment remarquées, car en premier lieu, je trouve avec les Astrologues, quarante et huit figures dans le Firmament, et en descendant à vous, ô sainte Tombe, je trouve quarante-huit degrés.

« On dit que la face du Firmament est à l'Orient, et vous regardez aussi la partie orientale.

« Le Firmament a douze maisons étincelantes de lumières et vous douze lampes lumineuses.

« Le Firmament a deux issues, nommées les deux Pôles, et vous deux portes.

« Le Firmament en sa composition porte les nombres de huit, de quatre et de trois, car il est situé au huitième rang des cieux et a trois mouvements, savoir : celui du premier mobile, celui du tremblement et le sien naturel, et quatre différentes grandeurs d'étoiles, et votre structure, ô Sainte Tombe, porte ces trois nombres mystérieux, car elle a huit palmes de longueur, quatre de largeur, trois en hauteur...

« Le Firmament enfin est enveloppé dans deux hauts cieux savoir le cristallin et le premier mobile et vous êtes embrassé de deux autres couvertures dont la première est celle de la chapelle qui vous couvre et la seconde celle de l'Eglise.

« Plût à Dieu, Sainte Tombe, que mon âme fût comme une étoile étincelante de lumière attachée à votre courbe précieuse ainsi qu'un bel astre au firmament radieux (1). »

1. R. P. BOUCHER, *le Bouquet Sacré ou le Voyage de la Terre Sainte*. Rouen, s. d. (1735), in-12, p. 527-530.

Cette tombe, dont parle le P. Boucher, est située près de la grotte de l'Agonie et fut taillé primitivement dans un massif rocheux, en la forme d'une véritable caverne. Elle est située à une assez grande profondeur et recouverte d'abord par la petite basilique souterraine où l'on accède par 48 marches et par l'église de l'Assomption (1). La tradition qui place là le tombeau de la Vierge remonte avec certitude aux environs du IV^e siècle puisqu'elle est déjà attestée par les apocryphes qui datent de cette époque. Ce sont des traditions juives, puis musulmanes, qui ont dû conserver jusqu'au P. Boucher les comparaisons d'ordre astronomique qui attestent son ancienne signification cosmique.

« Hélas! écrit-il, combien de fois ai-je vu les Turcs et les Mores détestables (ô Sainte Tombe) vous venir visiter avec une grande et profonde révérence et prier dévotement cette sainte Dame, reine des Cieux, que vous avez eu l'honneur d'enserrer sous votre froide lame, et soigneusement verser de l'huile dans la lampe qu'ils y entretiennent nuit et jour (2). »

Astarté fut aussi la reine des cieux et la caverne de cette mère divine fut en effet consi-

1. VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, IV, 803.

2. R. P. BOUCHER, *le Bouquet Sacré*, p. 529.

dérée comme une sorte de firmament enveloppant le Cosmos tout entier. Astarté comme Cybèle ou comme Demeter fut une mère génératrice, une initiatrice, une conductrice des âmes qui, après les avoir plongées dans les ombres de la grotte, les conduisait avec Adonis dans la région divine du cinquième élément et du huitième ciel pour y vivre immortelles. Là, avec Adonis, elles pouvaient retrouver Attis, Mithra et Dionysos.

§ V. — LE TRIOMPHE D'ADONIS ET LE SECRET DES CATACOMBES

Le mithriacisme et la religion métroaque, malgré leur succès, malgré l'appui qu'ils trouvèrent en Julien, ne purent réussir à conquérir le monde gréco-romain. Ce fut une religion analogue qui les supplanta. L'ancien culte d'Adonis, avec ses prostitutions, ses légendes impures, son criobole et ses initiations, se vit partout substituer le culte du nouvel Adonis qui rejetait à la fois les pratiques hébraïques, les mythes d'allure libertine, les sacrifices sanglants d'animaux et les antiques épreuves initiatiques. Cette substitution ne se fit pas sans heurts. L'Adonis volup-

tueux continuait d'agiter et d'enflammer bien des âmes, mais on sentait la nécessité de réagir contre tout ce qui, dans le vieux culte, éveillait la barbarie et l'impudeur. Le besoin de rénovation morale et de puritanisme qui s'empare des natures d'élite dans les sociétés défaillantes, provoqua les transformations nécessaires. Aux hiérogamies et aux pompes phalliques, les chrétiens opposèrent des enseignements tout ascétiques, le culte du célibat et de la virginité. Les conventicules secrets qui pouvaient devenir autant de foyers sectaires ou hérétiques, et, malgré leurs tendances mystiques, favoriser le relâchement des mœurs, furent proscrits. Peu à peu, l'église de Jésus abolit non seulement la caverne mais la catacombe, remplaçant partout l'Adonis de l'ancre par le dieu des tabernacles.

Aux esprits philosophiques auxquels l'antique initiation donnait une nourriture appropriée, on enseigne aujourd'hui, à ciel ouvert, une métaphysique que les conciles et les théologiens ont organisée de façon à ne pas heurter trop violemment les croyances évhéméristes des partisans du nouvel Adonis.

L'ancien compagnon d'Astarté avait si fort l'aspect d'un dieu ou d'un esprit de la végétation, qu'il était bien difficile que les profanes intelli-

gents, qui célébraient ses pompes, ne finissent par avoir des doutes sur sa réalité humaine; et nul véritable initié n'ignorait qu'il s'agissait d'un principe personnifié et plus précisément de l'éther lumineux, source de tous les renouvellements, aussi bien du renouveau de la terre que de la naissance des âmes.

Les Evangiles ou les Livrets de la Bonne Nouvelle, en même temps qu'ils enseignent une morale plus sévère, présentent la vie du nouvel Adonis, qui est tout au plus une légende très influencée par les mythes ambiants, comme une histoire vraie. Sous cette influence la tendance naturelle du peuple à localiser les histoires mythiques ne manqua pas de jouer son rôle. En le guidant quelque peu, on dut y trouver un moyen précieux d'abolir ou d'absorber tout à la fois les vieilles coutumes qui se pratiquaient jadis dans les antiques cavernes d'Adonis. On pourchassa les tenants des pratiques hiérogamiques et des processions phalliques qui, d'ailleurs, s'obstinèrent; certaines fêtes du moyen âge telles que la fête de l'Ane et la fête des fous en sont la preuve, et l'on maintint les liturgies du solstice et de l'équinoxe, les lamentations de la mort et de la sépulture; les Hosanna de la Nativité et de la Résurrection. Mais

en même temps que l'on continuait dans une grotte la vie liturgique, on y localisait un moment de la vie de l'homme-dieu ; et c'est ainsi que les cavernes les plus achalandées devinrent la grotte de la Conception, la grotte de la Nativité, la grotte de la Quarantaine, la grotte de la Sépulture et la grotte de l'Ascension.

CONCLUSION

Arrivé au but que nous nous étions fixé : montrer les liens des traditions rituelles et dégager leur symbolisme, nous avons le droit de nous étonner de leur constance. Ce phénomène surprenant pour des esprits qui s'imaginent que le mouvement des idées générales suit une courbe sans cesse et rapidement ascendante, l'est singulièrement moins pour des esprits réfléchis. La doctrine du Progrès qui se fonde sur la continuité de l'effort humain à travers les siècles a fini par masquer à beaucoup d'entre nous les limites mêmes de notre cerveau, la constance des lois de la pensée et par suite la répétition presque indéfinie des mêmes idées générales. Les Primitifs dont l'esprit n'était pas comme le nôtre éparpillé par les mille détails d'une vie compliquée, ni dispersé par une instruction positive dont les objets nombreux et les spécialités aux détails infinis parviennent à nous cacher l'ensemble, s'élevaient plus facilement que nous

aux concepts généraux et aux constructions synthétiques. Dès leurs premières démarches nos lointains ancêtres atteignirent à ce concept du *mana* qui implique non seulement un dynamisme universel, mais une sorte de panthéisme spontané où les penseurs les plus laborieux de notre civilisation n'aboutirent qu'avec une difficulté croissante. Aristote, Paracelse, Spinoza ne sont grands que pour avoir rejoint, malgré les obstacles qu'y apportait la science de leur époque dont il fallait dominer le chaos, la doctrine du *mana*.

Lors des premiers pas de la pensée, la notion du *mana* inclut la plupart de nos concepts généraux qui ne s'en détachent que lentement et progressivement. Le temps, l'espace, le nombre, ne sont arrivés que fort tardivement à l'état de concepts distincts, ce ne furent tout d'abord que des aspects du *mana*. Aujourd'hui, nous semblons avoir perdu la vision des liens qui les rattachent au dynamisme cosmique. Avant de multiplier les dieux et les âmes les hommes ne concevaient qu'un seul principe divin et animique le *mana*. La distinction progressive qui s'introduisit dans ce domaine aboutit peu à peu à une double mythologie théologique et psychologique. Mais il demeure assuré que l'on ne peut

rien penser de solide au sujet des dieux et des âmes si on ne les considère à la lumière de l'unité dynamique et manique. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer comment de la philosophie cosmique primitive, à la fois très simple et très synthétique, l'esprit humain réussit à dégager lentement et successivement les divers concepts généraux dont vit aujourd'hui l'humanité. Mais il fallait rappeler que toutes les idées générales ne sont que des aspects d'une idée plus générale encore qui semble bien constituer le fond constant de l'esprit humain. Le symbolisme, ou plutôt l'arrangement symbolique ne fait qu'affirmer que les concepts généraux supposent et incluent l'existence de liens profonds et réels entre le principe divin ou le principe universel et la multitude des êtres particuliers et des créatures individuelles. Ce symbolisme naturellement simple chez les primitifs va se compliquant avec l'extension de la pensée ; toutefois il reste le même non seulement dans son essence, mais dans ses grandes lignes. C'est là, peut-on dire, une sorte de loi constitutive de l'esprit humain. Depuis des milliers et des milliers d'années qu'il y a des hommes et qu'ils pensent qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil ?

Les grottes religieuses et en particulier les cavernes palestiniennes témoignent à la fois de l'unité de l'esprit humain et de la constance des traditions rituelles. Par-delà les cultes orientaux dont nous parle l'histoire on peut être assuré qu'elles ont connu des cultes préhistoriques et que nombre d'entre elles remontent aux hommes de l'âge de la pierre. Ces cavernes ont toujours été des lieux saints. Les Juifs et les Chrétiens les prétendaient hantées par les fantômes des patriarches. Nous croyons y voir les ombres des hommes quaternaires et toutes les ombres de ceux qui délibérément se penchèrent sur le gouffre de l'infini. Des tenants primitifs du *mana* aux Galles d'Attis et aux Gnostiques chrétiens, il n'y a pas de hiatus ; tous conçurent l'ancre comme un abrégé du cosmos, comme l'antichambre des enfers et des cieux. Esprits simples, hardis et synthétiques, ils cherchèrent la lumière dans l'ombre et après avoir reconnu ses mille visages, ses manifestations myriadiques, ils proclamèrent qu'elle était une et qu'elle était le principe de tout, l'âme claire de l'univers obscur. A ces hautes pensées, à ce panthéisme primitif, ils associèrent un double enseignement (profane et initiatique) et une double règle de vie (commune et ascétique). « *On ne doit pas croire, dit*

Porphyre, que de telles interprétations soient forcées et ne voir en elles qu'hypothèses d'esprits subtils ; mais il faut considérer la sagesse antique » (1). Les cavernes de Dionysos, d'Attis, d'Adonis avec leurs gouffres infernaux et leurs portes hypercosmiques ; les antres de Mithra avec leurs décors astronomiques, ont été incontestablement des sanctuaires initiatiques où l'on enseigna la gnose stoïcienne et la théologie du cinquième élément.

I. PORPHYRE, *l'Antre des Nymphes*, 36, *supra*, p. 33.



BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

I. — GÉNÉRALITÉS

- DESNOYERS**, V° *Grottes ou Cavernes dans C. d'ORBIGNY. Dictionnaire Universel d'Histoire Naturelle*, Paris, Houssiaux, in-8°, 1^{re} édit. (1861), VI, p. 343-407, spéc. 343-345, 2^e édit. (1870), VI, p. 646-755.
- BADIN (AD.)**. — *Grottes et Cavernes*, Paris, Hachette, 1867, in-12.
- DAWKINS (WILLIAM BOYD)**. — *Cave Hunting*, London, 1875.
- CAMPAGNE (E.)**. — *Cataractes et Cavernes*, Rouen, Mégard, 1883, in-12 de 142 pages.
- FRAIPONT (JULIEN)**. — *Les Cavernes et leurs habitants*, Paris, J.-B. Baillière, 1896, in-12 de viii-336 pages.
Ch. IX. Les divinités dans les cavernes. Cultes et Sanctuaires dans les cavernes, p. 298-313. — Ch. X. Les légendes des Cavernes, p. 313-329.
- Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de Spéléologie pub. sous la direction de M. E. A. Martel*, Paris, Siège de la Société, 41, rue de Lille, 1899-1912, 9 vol. in-8°.
- MARTEL (E.-A.)**. — *La Spéléologie ou Science des Cavernes*. Paris, Gauthier-Villars, 1900, p. in-8° de 126 pages.
Ch. XV. Préhistoire, Archéologie, Ethnographie, p. 111, 119.
— *La Spéléologie au xx^e siècle. Revue et bibliographie*

des recherches souterraines de 1901 à 1905. Paris, Soc. de Spéologie, 1905, in-8° de 810 pages. (Tome V des *Spelunca*).

Peintures et gravures préhistoriques, p. 634-681.

II. — PALÉONTOLOGIE ET PRÉHISTOIRE

SERRE (MARCEL DE). — *Essai sur les cavernes à ossements*, Paris, 1835, in-8°.

Autres éditions, 1836 et 1838.

LUCANTE (A.). — *Essai géographique sur les Cavernes de la France et de l'étranger. France, région de l'est, du centre, du nord et de l'ouest.* Angers, Germain et Grassin, 1882, in-8° de 200 pages.

Cet inventaire toujours utile ne signale guère que les trouvailles paléontologiques. Aucune indication folklorique.

CARTAILHAC (E.). — *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments.* Paris, 1882, in-8° de iv-336 pages.

Ch. VI. Le culte des morts dans les Cavernes, 90-122.

Ch. VIII. Grottes naturelles sépulcrales, 142-152.

Ch. IX. Grottes artificielles sépulcrales, 153-161. Ch. X.

Légendes et premières études scientifiques sur les cryptes mégalithiques, 162-178. Ch. XI. Distribution et architecture des cryptes sépulcrales mégalithiques,

179-200. Ch. XII. Les principaux groupes de cryptes mégalithiques, 201-233. Ch. XIII. Sculpture des cryptes

mégalithiques et des grottes sépulcrales, 234-248.

REINACH (SALOMON). — *Antiquités Nationales. Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye.* I. Epoque des alluvions et des Cavernes. Paris, s. d. (1889) in-8° de xvi-322 pages.

2° partie. Epoque des Cavernes, p. 149-266.

- DÉCHELETTE (J.)**, *Manuel d'Archéologie préhistorique Celtique et Gallo-Romaine*. I. Archéologie préhistorique, Paris, 1910, in-8° de xx-748 pages.
1^{re} partie. Ch. X. L'Art à l'époque du Renne. Gravures et Peintures pariétales, p. 239-271 (où l'on trouvera un bon résumé des travaux de MM. Breuil, Capitan et Cartailhac). Appendice. Liste bibliog. des Cavernes de la France ayant livré des os ouvrés de l'âge du Renne ou possédant des parois ornées, p. 631-648.
- MORTILLET (P. DE)**. — *Le Préhistorique dans les Grottes et Abris sous roches des bassins tributaires de la Mer du Nord, de la Manche et d'une partie de l'Océan Atlantique*. Le Mans, 1911, gr. in-8° de 36 pages.
Extrait du sixième Congrès préhistorique de France. (Tours), 1910, p. 156-191.
Ind. des Grottes et Abris ayant donné des objets d'industrie et brève indication de ces trouvailles. Aucune indication folklorique ni bibliographique.
- MORTILLET (P. DE)**. — *Le Préhistorique dans les Grottes et Abris sous roches et Brèches osseuses de la Garonne et de l'Adour*. Le Mans, 1912, gr. in-8° de 52 pages.
Extrait du septième Congrès préhistorique de France (Nîmes), 1911, p. 77 à 129.
- MORTILLET (P. DE)**. — *Le Préhistorique dans les Grottes et Abris sous roches et brèches osseuses du bassin des fleuves tributaires de la Méditerranée*. Le Mans, 1913, gr. in-8° de 48 pages.
Extrait du huitième Congrès préhist. de France (Angoulême), 1912, p. 390-434.

NOTA. A la demande de l'Association Française pour l'avancement des Sciences, la Société Préhistorique Française a constitué une Commission des Souterrains et Excavations Artificielles de France, ayant pour objet de dresser l'inventaire des souterrains

et excavations artificielles de France (*Bul. Soc. Préh. franç.* (1917), XIV, p. 230-234). Cette commission devra noter (art. VIII) les légendes qui ont cours à propos de l'excavation considérée. On ne saurait attribuer trop d'importance à cette recherche, et nous prions nos lecteurs d'envoyer tous renseignements de ce genre au secrétaire de la dite Commission, M. J. Bossavy, 12, Av. de Paris, à Versailles.

III. — HISTOIRE ET FOLKLORE (1)

FONTAINE (ABBÉ FR.). — *Les Cavernes dans les temps historiques*, Paris, 1898, in-12 de 12 pages.

SÉBILLOT (PAUL). — *Le Folk-Lore de France*. I. Le Ciel et la Terre, Paris, Guilmoto, 1904, gr. in-8° de vi-492 pages.

Liv. IV, ch. II. Les Grottes, p. 431-479 : § 1. Origines et Merveilles, 431-436 ; § 2. Les fées, 436-455 ; § 3. Les Nains, les Lamignac et les Géants, 455-464 ; § 4. Les Personnages sacrés, 465-466 ; § 5. Le Diable et les Sorciers, 466-468 ; § 6. Les Dragons, 468-470 ; § 7. Anciennes Races et Destinations diverses, 470-472 ; § 8. Les Trésors 472-474 ; § 9. Respect et Culte, 476-479.

1. Nous avons limité cette bibliographie à la France. Chacun sait l'importance historique des grottes et souterrains dans les cultes de l'Inde et de l'Égypte ; mais cela débordait le cadre que nous nous étions tracé.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

PORPHYRE

L'ANTRE DES NYMPHES.....	3
--------------------------	---

P. SAINTYVES

LES GROTTES DANS LES CULTES MAGICO-RELIGIEUX ET LA SYMBOLIQUE PRIMITIVE.....	35
---	----

LIVRE PREMIER

LE RÔLE DE LA GROTTÉ DANS LES CULTES PRIMITIFS

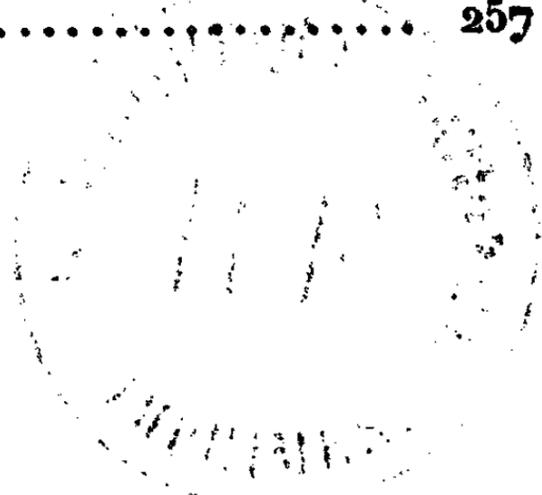
CHAPITRE PREMIER. — Des Cavernes préhistoriques aux cavernes de Déméter.....	37
CHAPITRE II. — L'Antre de Dionysos. Le Nyseium.	80

LIVRE SECOND

LES GROTTES INITIATIQUES DANS LES CULTES TRANSFORMÉS PAR DIONYSOS

CHAPITRE PREMIER. — Les Antres de Mithra.....	113
CHAPITRE II. — La Caverne de Cybèle et d'Attis...	139

CHAPITRE III. — Les Antres d'Adonis et les Grottes chrétiennes; L'Annonciation et la Nativité; la Quarantaine et le Baptême.....	166
CHAPITRE IV. — Les Grottes chrétiennes de Palestine. — Les Cavernes de l'Agonie, du Calvaire et du Saint-Sépulcre. — Les Grottes de l'Ascension et les Antres de la Vierge.....	208
<i>Bibliographie sommaire.....</i>	<i>257</i>



**TIRAGE LIMITÉ A 360 EXEMPLAIRES
DONT DIX SUR PAPIER DE HOLLANDE
TOUS NUMÉROTÉS ET PARAPHÉS**

N^o 7

P. Saintyves

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE LA MAISON JOUVE
LA VEILLE DE NOËL
LE 24 DÉCEMBRE 1917